



HAL
open science

Paris / Berlin, marcher la ville : esquisse d'une anthropologie de la limite urbaine

Rosane Lebreton

► **To cite this version:**

Rosane Lebreton. Paris / Berlin, marcher la ville : esquisse d'une anthropologie de la limite urbaine. Architecture, aménagement de l'espace. 2017. dumas-01788924

HAL Id: dumas-01788924

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01788924>

Submitted on 9 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ROSANE LEBRETON – MÉMOIRE ÊTRE RUE

PARIS/BERLIN, Marcher la ville

Esquisse d'une anthropologie de la limite urbaine

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

« Longer la rue, s'introduire sous les porches, glisser sur les cloisons, traverser les tableaux de fenêtre pour être de nouveau dehors et repasser dans les canaux des cheminées ; emprunter les tuyaux et les soupiraux, entrer dans les caves et ressortir, suivre inlassablement et jusqu'à la folie le contour des choses, faire des incursions dans les cruches et les armoires, passer dans les trous de serrure, escalader le grain des enduits, sauter sur les moulures, explorer tous les creusements, longer toutes les poches, parcourir tous les plis, entrer dans toutes les pores, sonder toutes les anfractuosités, suivre tous les profils, pénétrer dans toutes les alvéoles ; on peut sans aller jusque-là cheminer dans les villes. »

Henri Gaudin, *Seuils et d'ailleurs*, 1992

Sommaire

Pourquoi comparer Paris et Berlin ?	8
Introduction.....	12
Une démarche	18
I. Définir des cadres.....	18
a. Le paradoxe de l’anthropologue urbain.....	18
b. Des cadrages	19
c. La mise en question du cadre	21
II. Un prisme d’observation : la marche.....	22
a. Une marche révélatrice	22
b. Le mouvement comme cadre	24
c. Les outils du marcheur	26
III. De la distanciation du moi	30
a. Investissement	30
b. Modulation.....	32
Barbès-Neukölln – Des terres d’immigration	34
I. Paris, Barbès	35
a. Carrefour Barbès-Rochechouart.....	35
b. Boulevard Barbès	37
c. Rue des Poissonniers.....	38
d. Une rue de l’usage	42

e.	Où commence et finit Barbès	43
f.	Barbès, un produit de Paris.....	46
II.	Berlin, Neukölln	48
a.	Hermannplatz.....	48
b.	Sonnenallee.....	50
c.	Un quartier hybride.....	53
d.	Du nom d'un quartier	54
e.	Neukölln, un produit de Berlin	55
	Front-de-Seine-Hansaviertel – De l'innovation urbaine.....	58
I.	Paris, Front-de-Seine	60
a.	Une ville souterraine.....	60
b.	Une ville aérienne	62
c.	Une rue divisée.....	65
d.	Une limite franche	66
II.	Berlin, Hansaviertel	69
a.	Un quartier-exposition.....	69
b.	Une guerre idéologique	73
c.	Une rue oubliée.....	75
d.	Un écrin entouré de limites	76
	Parcs de Paris et Berlin – Des parcs urbains	79
I.	Paris, des parcs de loisirs.....	80
a.	Jardin du Luxembourg.....	80

b.	Parc de la Villette	83
c.	Usages composés	85
d.	Limites définies	87
II.	Berlin, des parcs-univers	89
a.	Tempelhofer Feld	89
b.	Tiergarten	93
c.	Parcs et Jardins	95
d.	Usages inventés	96
e.	Limites floues	97

Les Champs Elysées-Ku'damm et Friedrichstraße – De l'axe dans la ville..... 101

I.	Paris, en remontant les Champs Elysées.....	102
a.	Place de la Concorde.....	102
b.	Une allée plantée	104
c.	Une rue du luxe	105
d.	Place de l'Etoile	107
e.	Une rue-quartier	108
f.	Une rue-limite	110
II.	Berlin, Kufürstendamm et Friedrichstraße	114
a.	Kufürstendamm, une rue du luxe.....	114
b.	Friedrichstraße, un axe de ville.....	119

c. Ku'damm, une fausse représentation des Champs Elysées à Berlin.....	124
d. Friedrichstraße, une rue quartier et limite.....	126
Paris Rive Gauche-Friedrichshain – De la réinterprétation des lieux délaissés.....	129
I. Paris Rive Gauche.....	130
a. Quai d'Austerlitz.....	130
b. Tolbiac.....	132
c. Masséna et au-delà.....	134
d. Une rue « éveillée ».....	137
e. Une limite en attente.....	138
II. Berlin, Friedrichshain.....	142
a. Le Berghain.....	142
b. Warschauerstraße.....	145
c. Ostkreuz.....	146
d. Un quartier inventé.....	148
e. Une limite effacée.....	149
Conclusion.....	153
Bibliographie.....	160
Filmographie.....	162
Iconographie.....	162

Avant-propos

Pourquoi comparer Paris et Berlin ?

Le rapprochement de Paris et Berlin n'est *a priori* ni aisé, ni évident. Paris est une ville ancienne, déjà plus grande ville d'Europe au XVII^e siècle alors que Berlin n'est encore qu'un petit village. Elle est bien plus dense que Berlin ; car si leurs populations respectives sont relativement équivalentes, entre deux et trois millions d'habitants chacun, leurs densités possèdent au contraire un différentiel très élevé, respectivement vingt-et-un mille et quatre mille habitants au kilomètre carré. Cela s'explique bien entendu par la superficie des deux villes, Berlin étant neuf fois plus étendue. Enfin, la ville de Paris s'est toujours développée de manière concentrique et par extension en anneaux successifs, tandis que Berlin s'est construite par assemblage et absorption de petits villages indépendants. Paris est ainsi fortement orientée autour d'un centre alors que Berlin conserve une forme polycentrique. Mais il faut chercher au-delà de ces considérations premières pour comprendre ce qui unit Paris et Berlin. Arte, la chaîne de télévision franco-allemande, s'est essayé à la comparaison et a consacré à cette question une série documentaire intitulée *Paris-Berlin, destins croisés*, qu'elle résume ainsi : « À 850 km de distance, Paris et Berlin ont grandi ensemble, dans la fascination, le mépris, le conflit, la critique, mais jamais dans l'indifférence.¹ » À travers les quatre épisodes,

¹ Frédéric Wilner, *Paris-Berlin, destins croisés*, ARTE France, 2015, série de 4 épisodes de 52 min, résumé.

consacrés chacun à une période charnière de l'histoire de Paris et Berlin entre 1650 et nos jours, est démontré le lien fort qui unit ces deux capitales. Elles ont en effet évolué ensemble et face à face tout au long de l'Histoire.

Leur histoire commune débute ainsi avec l'édit de Fontainebleau, signé par Louis XIV en 1685. Cet édit chasse les huguenots de France qui vont alors s'installer à Berlin, attirés par les privilèges que celle-ci leur offre. La migration des protestants français qualifiés est un véritable gain pour Berlin qui peut alors commencer son développement. Mais très vite, l'histoire de Paris et Berlin s'entache de plusieurs conflits dans lesquels les deux villes sortent tour à tour victorieuses et perdantes. La victoire de Napoléon I^{er} contre la Prusse en 1806 est ainsi succédée huit ans plus tard par la prise de Paris. Et c'est dans ce Paris affaibli par la guerre et qui peine à se moderniser par rapport à sa croissance démographique importante, qu'Adolphe Thiers, alors chef du gouvernement, fait ériger entre 1841 et 1844 par peur de l'envahisseur allemand une enceinte de fortifications sensée protéger Paris. Cette enceinte ne sera en réalité d'aucune efficacité contre les progrès de l'artillerie lors du siège de Paris par l'Empire allemand en 1870, mais elle détermine à ce moment-là la forme de Paris, destinée à ne plus évoluer et encore d'actualité aujourd'hui. Plus tard, l'histoire conflictuelle de Paris et Berlin se cristallise comme on le sait dans la première puis la seconde guerre mondiale, laissant notamment Berlin en grande partie détruite.

Mais l'histoire de Paris et Berlin, c'est aussi un face à face urbanistique et architectural. Alors que Berlin, encore au tout début de son histoire à la fin du XVII^e siècle, ne cesse de s'agrandir, il prend pour modèle Paris : l'architecture de grands monuments tels que le Château de Versailles ou le dôme des Invalides, mais aussi quelques éléments d'urbanisme comme les places royales de Paris, place des Victoires ou place Vendôme, sont de nombreuses sources d'inspiration pour la ville allemande. Ce schéma d'un Paris référence pour l'architecture de Berlin se retrouvera à de nombreuses reprises tout au long de l'Histoire. Paris toujours à la pointe de l'innovation urbaine rayonne alors sur l'Europe et sur Berlin. Mais il s'agira petit à petit par la suite non plus de copier Paris mais bien d'en reprendre l'exemple pour le dépasser. Ainsi, lorsque Paris est à genoux après le siège de l'Empire allemand et l'épisode sanglant de la Commune (lors duquel de nombreux bâtiments seront détruits), Berlin se développe en capitale culturelle cosmopolite et construit bâtiments et avenues inspirés de Paris, mais à une échelle plus grande. Construire Paris en plus grand est également la triste ambition d'Hitler lorsqu'il planifie en 1937 Germania avec son architecte Albert Speer, monstrueuse ville disproportionnée qui devait remplacer Berlin. Dans les années 1920 puis après la seconde guerre mondiale, Berlin va au contraire adopter un parti pris différent de Paris : il se fait le pari de la modernité en inventant notamment une nouvelle architecture de logements sociaux. Paris, quant à lui, manque à cette époque le tournant de la modernité par une politique fermée et échoue à proposer un

logement social viable avec les HBM construits à la place de l'enceinte de Thiers.

Paris et Berlin, c'est donc un inlassable jeu de miroir. Si Paris se développe grâce en partie à une industrie du luxe, attirant les classes les plus aisées en son centre, Berlin assume sa qualité de capitale industrielle, poussant les classes aisées à construire au contraire en périphérie de la ville. Lorsque le milieu du XIXe siècle voit la population des deux villes augmenter de manière considérable, Berlin s'étend de plus en plus alors que Paris doit inventer une autre forme de ville et changer de visage à travers les percées d'Hausmann. Chaque modification de la capitale française semble alors trouver son pendant dans la capitale allemande. Paris et Berlin possèdent un lien fort, puisé dans l'Histoire : il s'exprime souvent par « tout le contraire de » mais permet ainsi à la comparaison d'être possible. Les deux villes se placent comme les deux faces d'une même médaille, s'opposent et se complètent, se répondent finalement comme le reflet de l'un et l'autre. Quant est-il aujourd'hui ? Les villes avancent main dans la main dans deux pays aux relations apaisés et qui multiplient les échanges. Néanmoins, les situations urbaines de ces deux villes sont toujours marquées par leurs histoires respectives. Ce présent mémoire se propose alors d'esquisser une comparaison actuelle de ces deux capitales.

Introduction

Frontière limite lointaine. Cadre ; l'espace ainsi cerné. Confins ; bord du bord. Limite, sépare-tu les êtres ? Ligne d'une bordure incertaine, tracée longtemps à l'encre des chemins. Es-tu couture ou bien coupure ? Blessures, cicatrices. Des pas dans la ville. Tu y loges, ces façades aux yeux multiples, ces rues effervescentes, ce fracas métallique. Tu as fondé la ville. Lui a donné naissance en la démarquant de la campagne, comme un temps l'anthropologie urbaine. Quelle anthropologie de la limite ?

La ville du point de vue anthropologique, est un objet complexe, insaisissable, indéfinissable même. Elle est cet ensemble, cette pluralité dont les particularités qu'elle contient ne peuvent la résumer. Elle est aussi cette globalité inatteignable, cette immensité dont la traversée ne pourra jamais être finie. Enfin, elle est cette mouvance incessante, rendant la recherche à peine ébauchée déjà obsolète. Pourtant déjà l'anthropologie s'est aventurée à aborder la ville, à définir l'anthropologie urbaine. Ce mémoire propose ainsi, sur les traces de ces anthropologues, de faire l'esquisse d'une anthropologie de la ville. Pour ce faire, elle prendra forme à partir d'un protocole précis et préétabli, une *démarche*, prenant appui sur une méthode particulière d'observation de la ville : la marche. La marche est depuis longtemps empruntée pour voir et analyser la ville. C'est en effet une méthode que se sont appropriée de nombreux auteurs dès le milieu du XIX^e siècle, se désignant alors comme « flâneurs ».

Charles Baudelaire est l'un des premiers à en donner une définition dans *Le peintre de la vie moderne* :

« Pour le parfait flâneur, pour l'observateur passionné, c'est une immense jouissance que d'élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant dans le mouvement, dans le fugitif et l'infini. Être hors de chez soi, et pourtant se sentir partout chez soi ; voir le monde, être au centre du monde et rester caché au monde [...]»²

Aussi la marche empruntée ici est une marche enrichie de leurs enseignements, une marche *éveillée*.

Cette démarche se fait le cadre de l'observation de deux villes : Berlin puis Paris, dans l'optique d'une comparaison. L'exercice de la comparaison est également un axe prépondérant pour l'esquisse développée ici d'une anthropologie urbaine, permettant de révéler les villes. La comparaison se forme en effet dans un mouvement continu de va-et-vient entre plusieurs objets, ici deux villes qui à la fois se ressemblent, s'opposent et se complètent. Ce mouvement est fondateur car il permet de conserver un regard critique sur la ville. En effet, il permet de constamment garder à l'esprit un point d'origine et de référencement, à partir duquel se déroule l'analyse. En cela, le mouvement met à jour le lien qui se trouve dans la relation à « l'autre », le « connu » et « l'inconnu ». Le point de référencement de l'anthropologue est inconsciemment toujours présent : un cadre sociologique et personnel, issu de la mémoire,

² Charles Baudelaire, *Le Peintre de la vie moderne*, Paris, Fayard, 2010.

avec lequel il étudie l'objet. Au travers de la comparaison, ce cadre est révélé et assumé pour pouvoir ensuite être dépassé. Il prend par la comparaison une position d'interchangeabilité, de doublement et de revers, qui permet alors d'adopter le même point de vue critique sur le point d'origine. La comparaison est ainsi un processus dynamique dont l'objet d'étude et le point de référencement s'échangent constamment, pour une pensée de la ville en miroir.

Le dernier accent de cette démarche est la définition de *cadres*. Ces cadres émergent grâce à la marche et sont constitués d'extraits de ville qui correspondent à des situations. Ensuite assemblés par recomposition, ils tendent à s'approcher de l'objet « ville anthropologique ». Il s'agit ici d'un deuil de l'exhaustivité impossible, qui fait alors petit à petit place à une forme d'ensemble composé d'un montage de points névralgiques. À partir de ces cadres et de ces situations se pose alors la question du *quartier*. Les cadres définis vont tendre en effet à se rapprocher de quartiers plus ou moins connus ou reconnus. Ils entrent en confrontation avec eux, les questionnant et interrogeant également avec eux la notion même de « quartier » : qu'est-ce qui fait « quartier » ? Le point de départ de ce questionnement prendra sa source dans le travail de Kevin Lynch et son ouvrage *L'image de la cité*, dans lequel il définit le quartier ainsi :

« Les quartiers sont les zones relativement étendues de la ville où l'observateur peut entrer par la pensée, et qui ont une qualité interne qui leur est propre. On peut les reconnaître de l'intérieur,

et parfois s'en servir comme référence externe, à l'occasion d'un passage à côté d'eux ou d'une marche dans leur direction.³ »

Mais plus encore que le quartier, c'est par extension la question de la *limite* qui sera explorée. Quelle limite pour ces quartiers ? Comment se définit-elle et où prend-t-elle sa source ? À travers cela, il sera aussi question de déterminer quels liens une limite entretient avec une situation cadrée et comment elle peut influencer sur celle-ci : la brigner, la développer, la cadrer... Dans ces limites, il ne sera pas question de « murs » au sens de limites que l'on bâtit volontairement et qui tendent à interdire l'accès à un lieu. Les limites étudiées sont au contraire nées de la ville et de ses configurations. La définition qui constitue le point de départ de la recherche est à nouveau celle qu'en fait Kevin Lynch :

« Des éléments linéaires qui ne sont pas considérés comme des voies : ce sont généralement, mais pas toujours, les frontières entre deux sortes de zones.⁴ »

Enfin, lorsque l'on évoque la limite, il est difficile de ne pas aborder la question du *seuil* : elle entre immédiatement en jeu. C'est la définition qu'en donne Henri Gaudin – celui peut-être qui a le plus décrit le seuil – dans son livre *Seuils et d'ailleurs*, qui accompagnera la recherche :

« S'il est question de dehors et de dedans, des formes sont en jeu. Si celles-ci sont – du fait même qu'elles nous reçoivent (dehors ou dedans) – des canaux continus, des espaces ouverts à

³ Kevin Lynch, *L'image de la cité*, Paris, Dunod, 1960, p. 77-78.

⁴ *Ibid.*, p72

nos déplacements, il faut imaginée que la matière est rompue ou bien ouverte ; traversée de part en part ou bifide, séparée comme le sont des bras.⁵ »

Le seuil complète la limite et se pense dans un rapport intrinsèque avec elle. Ce seuil, c'est finalement le lieu et l'instant du passage de la limite, passage parfois ritualisé que la marche met à jour. Car, marcher, n'est-ce pas éprouver sans cesse le passage ? Marcher, c'est faire l'expérience de la limite (fig. 1). La recherche développée ici peut alors se synthétiser à travers les questionnements :

Comment, à travers l'exemple de Paris et Berlin, la marche peut-elle révéler des états de limite ? En quoi ces limites peuvent-elles alors devenir des dynamiques de ville à même d'influer sur la transformation de la ville ?

Après une définition en détail de la démarche, ce seront cinq situations qui seront parcourues. Analysées d'abord pour ce qu'elles sont, elles donneront ensuite chacune une définition de la limite. Ces situations enfin seront mises en perspective avec les propres limites de la ville. Le choix de ces parcours a été effectué dans l'optique d'une approche diversifiée de la ville, autant par l'aspect thématique que l'aspect géographique. Pour que la comparaison puisse avoir lieu, les parcours de Berlin se concentrent dans l'*Innenstadt* (le « centre-ville ») de Berlin délimité par le *Ringbahn*. Le *Ringbahn* de Berlin est une ceinture

⁵ Henri Gaudin, *Seuils et d'ailleurs*, Paris, Éditions du demi-cercle, 1992, p. 47.

ferroviaire parcourue de plusieurs lignes de S-Bahn aériennes (équivalent du RER) et permet alors de délimiter un Berlin à l'échelle du Paris délimité par le périphérique. Le premier parcours sillonnera donc Barbès à Paris et Neukölln à Berlin, en tant que quartiers d'immigration. Le second traitera de l'innovation urbaine à travers le quartier du Front-de-Seine de Paris et le Hansaviertel de Berlin. Quant au troisième parcours, il sera l'occasion de faire un détour par les parcs urbains de Paris et Berlin. Le quatrième parcours abordera ensuite la question de l'axe de ville en remontant à Paris l'avenue des Champs Elysées et deux avenues de Berlin : Kufürstendamm et Friedrichstraße. Enfin, le dernier parcours se penchera sur la réinterprétation des lieux délaissés dans les quartiers de Paris Rive Gauche et de Friedrichshain.



Figure 1 – Photogramme, *Les ailes du désir*, Wim Wenders, 1987. Dans un Berlin détruit, seuls les anges peuvent survoler les limites. Pourtant, leur seul désir est de devenir hommes et de pouvoir enfin ressentir la ville.

Une démarche

I. Définir des cadres

a. Le paradoxe de l'anthropologue urbain

La première question que pose cette recherche est la possibilité de saisir un objet aussi immense et complexe que la ville. Il s'est alors agi de définir une méthode, et plus encore une démarche de confrontation à l'objet « ville ». Cette démarche devait permettre de recadrer la ville dans un espace-temps fini et défini. Dans *Les savoirs urbains de l'anthropologie*, Michel Agier décrit la difficulté de l'exercice de l'anthropologie urbaine. Comment saisir une ville dans une forme de globalité, si tant est que cela puisse être possible ? Il développe ensuite une méthode, qu'il résume ainsi : « ce n'est pas à partir de la ville elle-même qu'émergent les connaissances de l'anthropologie urbaine mais à partir d'un montage de séquences de la vie urbaine tirées d'une infime partie du cours réel du monde⁶ ». De cela, on tire la nécessité de se concentrer sur de petites « séquences » révélatrices de la ville et qui font naître, par association et superposition, une ville que Michel Agier nomme « ville bis⁷ ». Cette « ville bis », si elle ne sera pas la ville elle-même, tendra à s'y rapprocher le plus possible. La démarche développée a donc posé sur la ville une série de cadres permettant de définir les lieux et temps de l'observation. Les limites formées par ces cadres permettent de donner à

⁶ Michel Agier, « Les savoirs urbains de l'anthropologie », *Enquête [En ligne]*, n° 4, 1996, p. 2.

⁷ *Ibid.*

l'observation la possibilité de se préciser et le temps de changer de focale pour aller creuser les différentes couches de l'objet observé. En cela, la démarche s'apparente à une prise de vue photographique.

b. Des cadrages

La prise de vue photographique permet de donner un cadre à la fois spatial et temporel et témoigne ainsi d'un instant et d'un lieu précis. La photographie en elle-même est bien incomplète pour décrire le lieu qu'elle dépeint mais elle a le mérite de retranscrire une ambiance particulière. Ajoutons maintenant la date et l'heure à cette prise de vue, elle rend alors compte d'un instant, d'une portion de temps et de vie arrêté et figé sur le papier. L'observateur de cette photographie pourra prendre le temps d'en apprécier tous les détails mais également d'imaginer tout ce que la photographie ne montre pas. On sait combien le cinéma et, par extension, la photographie savent jouer avec le hors-champ et suggérer ce qu'elle ne cadre pas. À travers la prise de vue photographique, on comprend alors que les limites données par le cadre ne sont pas si figées et que ce que la photographie cadre a autant d'importance que ce qu'elle ne cadre pas. Enfin, ce qui est cadré et ce qui ne l'est pas entretiennent une relation si étroite que l'un ne pourrait exister sans l'autre et que l'un est seulement révélé si l'autre existe. La démarche adoptée ici pour ce mémoire cherche ainsi à tendre vers ce qu'effectue la prise de vue photographique : choisir de cadrer quelque chose de singulier pour mieux parler de ce qui n'est pas cadré. À travers

cela, il s'agit également de cadrer quelque chose de singulier pour mieux parler d'un ensemble inatteignable dans sa globalité. Pour revenir à ces « séquences »-cadres, il faut bien sûr se débarrasser de tout raccourci métonymique : ce que l'on cadre de la ville ne pourra jamais être la ville elle-même. De même, la ville ne pourra jamais être réduite à quelques éléments cadrés. Mais si l'on s'attache à quelques éléments et à les comprendre dans leur interaction et leur interconnexion, en se référant de nouveau à la photographie à la fois incomplète et complète, alors pourra-t-on approcher la sensation d'une ville saisie dans son ensemble.

Par ailleurs, l'établissement de cette démarche est nécessaire lorsque l'on tente d'aborder la comparaison de deux objets qui semblent être si éloignés. Comme lorsqu'enfants nous jouions à retrouver les sept erreurs entre deux images, il fallait que les images aient d'une part un semblant de ressemblance et d'autre part un cadre identique pour que le nombre de différences puissent être suffisamment bas. *Karambolage*⁸ est une émission d'Arte qui met à jour les différences France-Allemagne sur une série de sujets choisis. À la fin de l'émission, le spectateur se voit proposé de déterminer si une photographie affichée quelques secondes a été prise en France ou bien en Allemagne. La photo est généralement cadrée de manière serrée sur une scène ou un objet et il faut user de tout son sens de l'observation pour

⁸ Claire Doutriaux, *Karambolage*, ARTE France Développement, 2004, épisodes de 12min. Émission de télévision franco-allemande, de format court, diffusée tous les dimanches sur Arte. Des sujets très divers y sont traités, portant principalement sur les différences culturelles entre France et Allemagne.

dénicher le détail qui fera pencher la photo d'un côté ou de l'autre de la frontière. Il faut avoir bien entendu également une connaissance des petites choses de la vie quotidienne qui définissent un pays ou un autre, comme par exemple un symbole de boîte aux lettres. Comme pour ce simple petit jeu, il faut que la démarche puisse être assez précise et déterminée et les cadres assez resserrés et ressemblants afin que la comparaison puisse naître et le détail émerger.

c. La mise en question du cadre

Une fois le cadre posé, il faut encore définir l'approche avec lequel ce cadre est appréhendé. La pluralité devant laquelle nous place continuellement la ville disperse le regard et, avec lui, l'efficacité de l'observation. « C'est pour éviter la remise de soi empirique, pour empêcher la fascination par un réel inépuisable que nous proposons pour chaque itinéraire, une lecture du spectacle urbain à partir d'une question. [...] Partir de cette question permet d'écarter les éléments non pertinents et de faire le travail de deuil de l'impossible lecture exhaustive d'un réel inépuisable.⁹ » Ainsi, pour chacun de ces « cadres », à la manière de Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot dans *Paris, Quinze promenades sociologiques*, qui ajoutent en note « Georges Perec a montré où conduit l'acharnement empirique. », des questions précises ont été posées. Elles naissent à la fois de l'observation et la dirigent en retour, elles concentrent l'analyse pour éviter

⁹ Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Paris : quinze promenades sociologiques*, Paris, Payot, 2009, p. 22.

l'éparpillement. Ces questions permettent aussi de comprendre l'enjeu sous-tendu dans chacun de ces cadres et ce qui fait leur essence.

II. Un prisme d'observation : la marche

a. Une marche révélatrice

Pour les choix de ces cadres, le mot de démarche n'est pas anodin puisqu'il s'exprime ici dans la pluralité de ses sens : il veut autant signifier la méthode de travail adoptée que de la manière de marcher empruntée. C'est la marche qui a en effet été le moteur de mes recherches et le fondement de ma démarche. Cette marche est devenue le prisme, le cadre mais aussi le catalyseur de mon observation et mon analyse. En cela, je me suis éloignée de la méthode de Michel Agier. En abordant la ville du point de vue de l'ethnologue, il aboutit à une approche situationniste de celle-ci. La ville devient un ensemble de situations que forment continuellement l'individu. Les « régions » issues de cette approche sont alors extrêmement malléables et désolidarisés des lieux. La ville anthropologique qu'il propose, concentrée sur l'individu et ses situations, est par cette approche « déspatialisée ». Mais une ville qui serait déspatialisée est pour l'architecte qui pense et forme sans cesse de l'espace et des lieux, difficilement concevable. L'architecte ne peut se défaire de la condition spatiale. De plus, la question du lieu semble indissociable de la formation de situations. Les Pinçons le décrivent assez bien lorsque qu'ils écrivent que « tout parle dans la ville, les formes architecturales et urbaines dialoguent avec les

agents sociaux qui s'y meuvent¹⁰ ». Ainsi, s'il sera bien question de situations, il sera également question d'étudier des lieux qui les abritent. À partir de la situation revenir à la question spatiale. C'est alors à travers la marche que ces situations et ces lieux seront révélés. La marche dans la ville fait en effet naître des moments correspondants à des concentrations et donc à des situations. À partir de là, il s'agira ensuite de définir, par un mouvement de va-et-vient, comment les lieux et les situations interagissent, comment un lieu peut être producteur d'une situation et inversement. Pour cela, il faudra s'intéresser au cadre de ces situations, à ce qui fait le bord du cadre.

La question qui se pose ensuite est celle de la légitimité de la marche pour définir et révéler des lieux et des situations. La marche possède en elle-même deux caractéristiques principales qui placent celui qui la pratique dans un positionnement particulier et qui font de celle-ci une prise de position sur la rue. Marcher dans la rue, se placer au niveau du piéton, c'est d'abord revenir à l'échelle humaine : une échelle du corps, celle qui interagit le mieux avec la rue, les bâtiments mais aussi les autres personnes. La nécessité de placer son regard à hauteur d'homme est le principe fondamental de l'anthropologue. Il ne s'agit pas de regarder la ville du ciel ni même à travers la vision particulière de la coupe et du plan mais bien de s'y frotter réellement avec son corps et son regard. Faire l'expérience, « expérimenter » dans un anglicisme nécessaire la rue, humer, sentir, voir, entendre et ressentir. Se laisser bercer par la musique étrange de la ville, se

¹⁰ *Ibid.*, p. 20.

plonger dans ce tourbillon incessant. Par la marche, il s'agit de révéler la ville sous son aspect viscéral. Une ville organique, un corps aux pulsions incertaines et aux actions soudaines, un être dont on appréhende toute la profondeur.

« Les promenades pédestres, véritables parcours initiatiques, apprennent, à travers le symbolisme pléthorique de la rue, à démêler le langage des pierres, des commerces, des attitudes corporelles, des accents, de tout ce qui, en passant le plus souvent inaperçu, ne cesse pourtant de proclamer les différences et les inégalités.¹¹ »

b. Le mouvement comme cadre

La marche, enfin, c'est également accepter le mouvement et, surtout, l'observation en mouvement.

« C'est que la déambulation et la flânerie sont devenues, pour moi, une posture théorique, de réflexion et d'écriture. Je n'arrive plus à penser à partir d'un point fixe, d'une position de surplomb. Il faut que le regard se déplace en même temps que les objets, et que la parole, même théorique, soit migrante.¹² »

Cette phrase de Régine Robin dans *Berlin Chantiers*, a énormément inspiré ma démarche. La marche devient le véritable moteur de l'observation et c'est par le mouvement que se crée alors le cadre. Cette démarche rejoint par ailleurs la méthode

¹¹ *Ibid.*, p. 23.

¹² Régine Robin, *Berlin Chantiers*, Paris, Editions Stock, 2001, p. 27.

d'observation flottante développée et expérimentée par Colette Pétonnet et qui consiste à se laisser porter par les éléments observés et se laisser guider par les rencontres.

« Elle consiste à rester en toute circonstance vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser "flotter" afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans a priori, jusqu'à ce que des points de repères, des convergences, apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes.¹³ »

Mais il faut encore définir la manière de marcher, la démarche. Cette démarche s'inscrit dans la lignée des flâneurs de ville que sont par exemple Walter Benjamin¹⁴, Siegfried Kracauer¹⁵ et plus encore pour Berlin, Régine Robin¹⁶ et Hanns Zischler¹⁷. Les flâneurs de ville se sont emparés de la marche comme prisme d'observation de la ville. Une marche lente, qui prend le temps de savourer la ville. Cette marche est bien inhérente à la flânerie : on ne peut être flâneur en voiture, en vélo, ou même tout autre véhicule. En effet, la marche introduit une notion de temps, de durée et surtout de lenteur. C'est cette lenteur qui fait de la

¹³ Colette Pétonnet, « L'Observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *L'Homme*, tome 22, n°4, 1982, p. 39.

¹⁴ Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIXe siècle. Le livre des passages*, Paris, Le Cerf, 1997.

¹⁵ Siegfried Kracauer, *Rues de Berlin et d'ailleurs*, Paris, Les belles lettres, 2013 (1964).

¹⁶ Régine Robin, *Berlin Chantiers*, op. cit.

¹⁷ Hanns Zischler, *Berlin est trop grand pour Berlin*, Paris, Editions Macula, 2013.

flânerie un exercice complexe aujourd'hui et qui semblerait presque obsolète. Dans un monde où tout doit aller le plus vite possible, de la circulation des personnes à celles des données, où le temps est un bien précieux qu'on serait bien idiot de perdre, retourner à la lenteur est un parti pris difficile. Mais c'est justement par cette difficulté que l'exercice devient nécessaire. La marche s'oppose à cette culture de la vitesse et de l'instantané dans laquelle l'information doit nous parvenir immédiatement. Marcher, c'est donc aussi prendre cette distance temporelle, accepter la durée, le délai, le temps d'attente de traitement de l'information. Prendre de nouveau le temps apparaît alors comme un exercice libérateur. Prendre le temps, c'est également permettre à la ville de s'imprimer sur la rétine et la mémoire, comme lorsque la photo argentique apparaît à travers le mécanisme du développement de plus en plus nette et de plus en plus vive. La démarche empruntée est donc bien celle du flâneur : une marche lente et attentive, qui se laisse emporter et imprégner par la ville.

c. Les outils du marcheur

La marche, par son aspect constamment éphémère, forme ainsi le cadre des recherches. La marche trace une ligne, à la fois dans l'espace et dans le temps et dont chaque instant est une occasion de cadrer la ville. À cet instant alors intervient l'appareil photographique. L'appareil photographique se déploie en prolongement du corps et de la vue. Il est un véritable cadre, capturant des morceaux du réel. Néanmoins, ces morceaux

seront plus des supports de la mémoire que des objets à part entière. L'appareil photographique s'apparente ici au carnet de notes, et les photos à autant de notes qui serviront à l'analyse. Les photographies se placent en catalyseurs de mémoire, déclenchant des souvenirs et faisant revivre l'ambiance d'un lieu, pour peu que l'on ait eu le temps de l'éprouver. Dans cet extrait figé du réel, on peut également se saisir de ce qui, parfois, avait échappé au regard. Il permet de prendre le recul nécessaire pour adopter un autre point de vue et de parfois révéler un détail invisible au premier regard.

Les parcours de marche sont ainsi revécus une deuxième fois à travers les photographies. Ce deuxième parcours, double fantomatique du réel, parcours imaginaire fait de bribes assemblées par les photographies, fixe le parcours dans l'esprit et le révèle. Alors seulement peut-il être accouché sur le papier. La rue et la ville qui naissent de cette démarche sont semblables à la rue que recréait Perec dans le film de Robert Bober *En remontant la rue Vilin*¹⁸.

¹⁸ Robert Bober, *En remontant la rue Vilin*, 1992.



Figure 2 – Carte de Paris. Une carte qui accompagne la marche.



Figure 3 – Carte de Berlin. Une carte qui accompagne la marche.

Pour finir, on peut évoquer le dernier outil du marcheur : il s'agit de la carte (fig. 1 & 2). La carte, au premier abord, est abstraite : un ensemble de lignes, de couleurs et de signes entremêlés qui semblent ne faire aucun sens. La carte ne se dévoile qu'à celui qui sait la lire mais surtout à celui qui a parcouru ces lignes. La carte devient ainsi le signe qui engrange le parcours. Elle définit un point de départ, parfois un point d'arrivée et quelques grandes lignes. Les parcours définis doivent alors être suffisamment grands pour laisser la place à l'improvisation et le temps à la ville d'évoluer. Elle accompagne le marcheur mais uniquement à distance : non pas comme une boussole ou un guide mais comme un gri-gri, un fétiche. On la garde près de soi, contre soi, en rempart, au cas où l'on se retrouverait perdu. Et quel bonheur en la dépliant une nouvelle fois, de voir ces couleurs et ces signes transformés ! Ils perdent leur abstraction pour devenir de véritables lieux. En parcourant les lignes, on active le souvenir de la marche, de l'effort et donc de la rue et ses ambiances. La marche, comme confrontation du corps à l'espace, désinhibe le signe et le rend lisible. Enfin, le retour à la carte est nécessaire pour révéler les dernières dynamiques que la marche ne saurait mettre à jour. Les cadres finaux naissent alors de la rencontre entre une expérience, une situation révélée par la marche et un tracé de ville lu sur la carte.

III. De la distanciation du moi

a. Investissement

Ce protocole a ainsi été appliqué consécutivement à Berlin puis à Paris. Deux capitales pour deux marches et deux impressions de ville radicalement différentes. Berlin fut tout d'abord une découverte, Paris une redécouverte. À Berlin devait alors s'effectuer une extériorisation du moi, une projection du moi sur la ville, tandis qu'à Paris devait s'opérer une intériorisation du moi. Berlin, j'en avais eu des bribes, des extraits. Des souvenirs de visites ou de courts séjours. Mais je ne l'avais jamais abordée qu'à travers les yeux du voyageur, la vision extérieure de celui qui ne s'investit jamais vraiment dans le regard. L'aspect éphémère du séjour compresse les lieux comme des images, ils perdent de leur profondeur. À la disposition du regard, on y vient comme vérifier qu'une image est bien réelle, guide en main. Un basculement du regard doit alors s'effectuer, un autre regard doit être adopté : celui qui voit la ville pour ce qu'elle est, un enchevêtrement complexe. S'installer dans cette ville, y apposer un repère et un repaire, est un moyen efficace pour accélérer ce basculement du regard : lorsque l'on vit réellement dans une ville, les murs, les places, les lieux, les rues prennent une teinte différente. Ils se transforment. Et alors seulement peut-on les voir. Alors seulement peut-on tenter de les comprendre. Dans ce basculement du regard, il est question d'appropriation de la ville.

« Le corps est le point zéro du monde, là où les chemins et les espaces viennent se croiser le corps n'est nulle part : il est au cœur du monde ce petit noyau utopique à partir duquel je rêve, je parle, j'avance, j'imagine, je perçois les choses en leur place [...]. Mon corps est comme la cité du Soleil, il n'a pas de lieu, mais c'est de lui que sortent et que rayonnent tous les lieux possibles, réels ou utopiques.¹⁹ »

Puisque, dit Foucault, le corps est le lieu à partir duquel on observe le monde, il faut le mettre en mouvement, le confronter à la ville. De ce corps, il faut aussi sortir. Le moi doit cesser d'être centré sur le corps pour s'investir dans « l'autre », ici dans la ville. Il doit transférer son attention, s'extirper un temps du corps pour se frotter à l'inconnu, le considérer, et finalement retourner au corps en ayant fait sien de l'altérité. François Laplantine dit : « L'anthropologue n'est nullement concentré sur son identité, mais tourné vers le dehors. Il ne cherche pas à atteindre une connaissance du "moi", mais se dirige au contraire méthodiquement vers une compréhension du non-moi.²⁰ » Pour ce faire, il faut revenir au constat de Rimbaud « je est un autre²¹ ».

¹⁹ Michel Foucault, *Le corps utopique, Les hétérotopies*, Paris, Éditions Lignes, 2012, p. 18.

²⁰ François Laplantine, « L'anthropologie genre métis », dans, *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive: Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, sous la direction de Christian Ghasarian, Armand Colin, 2002, p. 144.

²¹ Cité par F. Laplantine, « L'anthropologie... », op. cit.

b. Modulation

Mais toute la difficulté de l'exercice réside dans cette modulation de l'extériorisation du moi. À Paris, il fallut effectuer la démarche inverse : celle de l'intériorisation du moi. J'avais en effet déjà une image de Paris, de son ambiance, finalement de ce qu'elle pourrait m'apprendre. Tout du moins je pensais en avoir une image. Je l'avais déjà parcouru quelques fois, mais Paris était surtout liée à une myriade de souvenirs personnels. Certaines parties de la ville était pour moi de véritables points de repères, d'autres des lieux où je ne m'aventurais jamais. Je voyais ces lieux de la ville avec les yeux de l'habitué, l'ennui de celui qui croit déjà connaître.

Lorsque l'on découvre une ville pour la première fois, peu importe le temps que dure la marche car tout ce que l'on voit nous est inconnu et nous émerveille. La marche peut s'étirer le temps de la journée. Mais lorsque l'on commence à connaître, à savoir, la ville n'est plus la même et la découverte altérée. Nos yeux habitués reconnaissent rues, situations, bâtiments, commerces, etc. La ville ne nous offre plus assez de matière nouvelle, de matière à émerveillement. Et l'ennui s'installe. On se trouve plongé dans une sensation rassurante de « sûreté » apportée par la sensation de « connaître » (ou en tout cas, de reconnaître, de s'y retrouver) qui finit par biaiser l'observation. On voudrait regarder la ville pour ce qu'elle est, on voudrait être ce narrateur omniscient qui observe et commente sans jamais laisser transparaître de lui-même, on voudrait oublier, ne serait-ce qu'un

instant, souvenirs, culture et préjugés pour voir la ville de ce regard neuf, celui de l'enfant émerveillé. Il faut alors faire l'effort de retrouver ce regard naif, tenter de revenir à un état zéro, l'état de découverte. Il faut, finalement, reconnaître l'altérité de « l'autre », que l'objet observé est différent et distinct du moi. Il s'agit alors d'une désappropriation de la ville, d'une diminution de l'investissement du moi, afin de gommer son influence. Se servir de Berlin pour comprendre Paris.

Il faut alors savoir ainsi moduler la distance que l'on place entre soi et son objet d'étude. Il faut moduler aussi l'investissement du moi dans l'observation, qui ne doit ni être trop peu présent, sous peine de perdre l'attachement de la ville, ni trop présent, pour ne pas plus décrire ce moi que l'objet de l'observation. Alors, lorsque le « moi » et « l'autre » interagissent, lorsque le « moi » s'investit dans « l'autre » et est investi par « l'autre », lorsque, finalement « je est un autre » autant que « l'autre est un je », alors peut commencer le travail de l'anthropologue.

Barbès-Neukölln – Des terres d’immigration

Ce premier parcours sillonnera à Paris les rues du quartier de Barbès et à Berlin celles du quartier de Neukölln, afin d’étudier l’installation d’une communauté en ville. Barbès est un quartier situé dans le 18ème arrondissement, au Nord de Paris, à partir de la station de métro Barbès-Rochechouart (fig. 4). Cependant, il n’est pas défini administrativement et appartient au quartier administratif de la Goutte d’Or. Il sera alors question de comprendre ce qui définit les limites de ce qu’on appelle « Barbès ». Neukölln, quant à lui, est une subdivision de l’arrondissement du même nom. Il se situe à l’intérieur du Ring berlinois, au sud de celui-ci (fig. 6). L’étude tentera alors de définir comment ces deux quartiers sont de véritables produits des villes qui les contiennent.



Figure 4 – Carte de situation de Barbès à Paris

I. Paris, Barbès

a. Carrefour Barbès-Rochechouart

On débarque à Barbès par la ligne 2 ou 4, dans le fracas de l'acier boulonné gribouillé de pseudonymes de tagueurs inconnus. Au milieu de la rue, ça circule, des véhicules en tout genre. Sur les trottoirs, une foule attend quelque chose. On est accueilli par deux enseignes clinquantes, qui se font face de

chaque côté de la rue comme deux styles de vie qui s'affronteraient sur le trottoir. Rive gauche, le temple de la fripe à bas prix dans son éternel habit vichy bleu et rose : le magasin Tati. On dit qu'on y trouve de tout et qu'on trouve tout ce que l'on cherche. Le mastodonte, pas né de la dernière pluie, trône et grignote toujours un peu plus de façade disponible dans la rue. Pour l'occasion, le magasin s'est refait une beauté en s'affichant avec un vieux Paris en noir et blanc. Rive droite, un petit nouveau, un café chic aux allures de l'entre-deux guerres et qui affiche fièrement les cinq lettres de son nom emprunté à la station de métro : BARBES. La station et le boulevard attenant ont achevé par métonymie de donner son nom au quartier, appartenant à celui que l'on appelle aussi la Goutte d'Or. La brasserie aux dénominations multiples (bar, café, restaurant, dancing...) semble être le premier pilier d'une reconquête du quartier Barbès par l'esprit des guinguettes parisiennes des quartiers de fêtes. C'est au pied de ces deux bâtiments gardiens qu'une foule circule et stationne. Devant chez Tati, des « Bijoux ! » ou « Téléphone ! » nous interpellent. Les vendeurs « à la sauvette », les marchandises dans les mains, se mêlent au flux des piétons. Il faut parfois l'œil acéré pour déceler ces pratiques, distinguer le vendeur qui fait de son corps l'étal et de sa voix l'enseigne, réduite au nom du produit. C'est l'histoire d'un échange, d'un regard appuyé pour établir le contact entre vendeur et acheteur, qui oscille entre son statut de simple piéton et celui de potentiel client. De l'autre côté de la rue, des groupes de jeunes hommes venus de la banlieue se sont donné rendez-vous là, comme à l'ordinaire. Africains, magrébins, ils observent les mains dans les

poches le flux de la foule qui file devant leurs yeux. Ils laissent couler les gens et le temps, s'inventant des jours meilleurs.

b. Boulevard Barbès

En s'engageant dans le boulevard Barbès, on peut admirer l'entrechoquement des façades des habitations et celles de leurs boutiques en rez-de-chaussée. La moulure et le balcon raffiné se fracasse contre l'enseigne tapageuse et tape-à-l'œil. Aux sages façades réglées répondent les écriteaux aux couleurs criardes qui crient leurs prix bas ou leurs bonnes affaires. C'est à la boutique qui aura l'écriteau le plus voyant. Ici peu importe ce que l'on vend, puisqu'on le vend moins cher que son voisin. La marchandise s'amoncelle en façade, grignotant le vide disponible pour afficher sa diversité. On y trouve principalement des smartphones en tout genre et des bijoux de qualité variable, symptômes d'une société de la communication et de la consommation où la richesse s'affiche à même le corps. On passe aussi devant le magasin Kata, autre monument d'une consommation de la nécessité et de l'urgence, que Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot décrivent dans *Quinze promenades sociologiques* comme « un paysage vallonné de talons, d'empignes, de semelles et de pointes constitué par la masse des pieds droits attendant leurs faux jumeaux, un magicien aide aux retrouvailles et reconstitue les paires à partir de cet apparent capharnaüm²² ».

²² Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Paris : quinze promenades sociologiques*, Paris, Payot, 2009, p. 199.

Mais cette différence notable entre rez-de-chaussée et étages n'est pourtant que le reflet de ses occupants. En haut, une petite bourgeoisie pas assez riche pour les beaux quartiers ou qui vient goûter ici le cosmopolitisme généreux et bruyant de la grande ville. On ne la voit guère dans la rue, qu'elle n'occupe que le temps d'un passage, et se plaint parfois d'un quartier qui ne lui correspond pas. En bas, les vendeurs des petites boutiques sont d'origines diverses : arrivés de l'Afrique noire, du Maghreb et puis d'Asie, et notamment de Chine ; immigrés de deuxième ou troisième génération (la première vague de migration eut lieu entre 1946 et 1954), parfois nouveaux arrivants, ils correspondent également à leur clientèle. C'est cette clientèle de tous les horizons qui, véritablement, habite la ville. Commerçants et clients migrent tous les jours dans le quartier, arrivant de banlieue où les loyers sont plus abordables. À défaut de ne pouvoir y loger, de ne pouvoir y trouver abris, ce peuple des rues a décidé de s'approprier ce qui lui était accessible : l'espace public du trottoir. Ils ont fait de Barbès leur véritable quartier et Barbès a pris leur image. En investissant les rez-de-chaussée de leurs petites boutiques en tout genre, les vendeurs se sont assurés d'un lien constant avec la rue, habitée par leurs clients.

c. Rue des Poissonniers

En remontant le boulevard, on peut prendre à droite la rue des Poissonniers. Dans cette rue, les boutiques étalent en vitrine tissus, viandes ou pâtisseries d'ailleurs. Dans les épiceries, des fruits et des légumes aux formes exotiques diffusent des odeurs

envoûtantes. Mais avant de pouvoir voir ces produits de contrées lointaines, on passe à l'angle de la rue Polonceau devant un vide, cerclé d'un fin grillage : une friche, en somme. La friche du plein Paris est assez rare pour être mentionnée et celle-ci a, comme souvent, une histoire à raconter. Au grillage sont accrochés des gilets jaunes, parfois des tissus et deux pancartes portant une inscription en alphabet arabe et latin : « Sadaka fi sabil allah », littéralement « donner pour Dieu ». Sadaka, pour les musulmans, est le fait d'aider son prochain en donnant par exemple aux plus démunis. Les modestes panneaux révèlent alors le vide, lui donnant consistance et profondeur. Cette friche était auparavant une mosquée, qui fut détruite pour pouvoir y construire à la place une extension de l'Institut des Cultures d'Islam (ICI), avant que le projet ne soit abandonné. Reste alors le vide, devenu hypervisible au coin de ces deux rues. Là où il laisse apparaître au loin les pignons pudiques et aveugles des logements avoisinants, la ville semble avoir été écorchée à vif. Ces façades faites pour vivre dans l'ombre et désormais dévoilées au grand jour crient en tristes moignons la souffrance d'un membre fantôme. Leur nudité affichée est déjà devenue le terrain de jeu des graffeurs, mais ceux-là peinent à les rhabiller. Le vide est ainsi comme suspendu, en attente. Et pourtant, au centre, des chaises et tables ont fleuri. L'herbe est rase et quelques plantes en pot nous saluent de l'autre côté du grillage. La friche est devenue depuis peu, grâce à l'action d'une association de quartier, un véritable petit jardin éphémère.

La rue des Poissonniers, dont le nom évoque le transport des poissons pêchés en mer du Nord et livrés aux Halles, est une rue

bien particulière de Paris. Son tracé sinueux et ancien est fait d'aspérités, de coudes et de courbes, loin des lignes droites de Berlin. On s'y promène comme au cœur d'un vieux village, allant de découvertes en découvertes, ne sachant bien ce que la prochaine ondulation voudra nous révéler. En effet, à peine a-t-on dépassé la béance en attente que l'on se retrouve au milieu d'une foule dense et compacte, à zigzaguer sur la chaussée. La semaine noircit la rue étroite de monde, qui y vient se rencontrer et butiner les étalages des marchands de rue. Ces étalages bricolés se résument parfois à un morceau de carton ou un sac en plastique rempli de marchandises mais il y a bien longtemps que leur caractère éphémère a disparu, tant la pratique est ancrée dans la rue. Ici, pas de mauvaises contrefaçons ou d'objets à touristes mais des produits aussi variés qu'improbables : fruits qui croquent sous la dent et odeurs de maïs grillé se mélangent en un curieux marché. Chaque jour, à travers ces installations de bric et de broc, la rue se transforme en véritable supermarché à ciel ouvert. On peut y voir les clients, cadis en main, acheter des kilos de légumes. On peut observer comment chaque recoin, rebord de fenêtre ou mobilier urbain devient propice à l'étalage ou l'assise des vendeurs. On peut sentir les odeurs exotiques se mélanger à celle du bitume après la pluie. On peut ressentir, enfin, l'ancrage de cet usage dans la rue en se faufilant entre les marchands et les déchets de vente qui déjà jonchent la rue, substrats des poubelles trop pleines (fig. 5).



Figure 5 – Rue des Poissonniers, Vendredi, 15h. Étalages de fortune côtoient les cadis de supermarchés des clients.

Les bâtiments, quant à eux, restent stoïques devant cette exposition de couleurs. Bâtiments de logement, ils portent la marque de leur appartenance à un quartier plus pauvre. Ici, pas de moulures ou de balcons sophistiqués, les façades sont priées de rester simples et de supporter les tâches noires qu'imprime la patine du temps. Quelques Ovnis parsèment néanmoins le parcours : bâtiments neufs, ils jurent fièrement par la blancheur de leur enduit et peinent, malgré un effort d'intégration, à se fondre dans la masse morne du bâti ancien. Combien de temps encore avant qu'ils soient pris d'assaut par les graffeurs, ces allergiques de la page blanche ? Les petits blazes, noms qu'ils inscrivent sur la ville, fleurissent un peu partout dans la rue. Mais alors que Berlin s'est lentement laissé bercer par cette litanie de

caractères, Paris a choisi de les traquer, prônant la façade vierge et muette.

Un peu plus loin, la rue des Poissonniers croise la rue Myrha, rue tristement célèbre pour ceux qu'elle emprisonne toujours plus, dans leur recherche éperdue de rêves en boîte à s'injecter dans les veines. Mais la rue Myrha c'est aussi, au croisement de la rue Léon, les prostituées qui attendent sur le trottoir. Pour elles, pas d'étalage puisque c'est leur propre corps qu'elles offrent au passant. Le vêtement et la posture se travaillent comme une enseigne, pour vendre et laisser entendre. Enfin, la rue Myrha, c'est la rue où l'on pouvait voir, la mosquée pleine à l'heure de la prière, des musulmans s'installer sur le bitume, sous l'œil bienveillant de la police détournant la circulation.

d. Une rue de l'usage

Barbès et la rue des Poissonniers, c'est donc la rue habitée, la rue créatrice d'usages. L'espace public de la rue devient propice à toutes sortes de commerces, qui créent leurs propres règles, leur propre manière de faire et leur propre temporalité. Ces commerces sont pour part l'expression d'une misère et d'une urgence : la nécessité induit la débrouillardise et l'émergence de l'usage. On fait « avec les moyens du bord », quitte à s'installer à même la rue. Mais cette nécessité s'est petit à petit transformé pour devenir une identité. Le commerce dont il est question est aussi l'unique occasion de trouver des produits que l'on ne trouve pas ailleurs. Ils sont l'expression d'une communauté, la volonté de retrouver un peu du pays lointain que l'on a quitté. La volonté

aussi d'être ensemble, de parler une langue maternelle, de prendre des nouvelles du pays. C'est ainsi tout un système qui se forme, une microsociété qui s'approprie et habite la rue. En retour, cette microsociété donne au quartier son image et sa réputation : Barbès, le quartier des immigrations.

e. Où commence et finit Barbès

Mais une fois que l'on a réussi à approcher les enjeux que soulève ce quartier de Barbès, se pose ensuite une question bien plus insidieuse : Où se situe « Barbès » ? Comment savoir où commence ce quartier et où finit-il ? Emmanuelle Lallement écrit à propos de Barbès :

« Je tentais en fait de circonscrire un espace. Je cherchais à dire ce qu'était Barbès et ce qui n'était pas Barbès, comme si derrière le boulevard, un autre espace commençait, comme si la ligne de métro constituait une frontière. Bref, j'étais en quête du "quartier Barbès", l'objet idéal de l'enquête ethnologique en milieu urbain. Mais se donnait-il à voir avec autant d'évidence qu'un village s'offre au regard du ruraliste ?²³ »

Elle souligne ensuite que la difficulté de circonscrire Barbès tient du fait que chacun en forme sa propre image. Barbès n'est pas un quartier administratif, il semble alors n'avoir pas même d'existence réelle : chacun définit ce qui, selon-lui, est Barbès en

²³ Emmanuelle Lallement, *La ville marchande, enquête à Barbès*, Paris, Teraedre, 2010, p. 51.

opposition avec la Goutte d'Or ou Château-Rouge. Serait-il possible, alors, de lui donner une frontière ? Pour répondre à cette question, il faut s'en poser une autre : comment savoir lorsque l'on se trouve dans Barbès ?

En marchant, pour accéder à Barbès, on pourrait suivre le fracas métallique de la ligne 2 du métro, dont le vide du dessous n'est plus accessible. On suivrait alors un flot incessant de voitures, dans une rue coupée en deux par le métro et taillée pour la vitesse. On y croiserait des rails de chemin de fer, des façades mornes et quelques respirations investies par des projets éphémères. On pourrait aussi décider de venir du périphérique, de suivre la ligne incertaine de la rue des Poissonniers et apprécier son évolution, du mur anti-bruit du pont du périphérique entouré d'immeubles de logement aussi hauts que peu nombreux jusqu'aux petits immeubles de taille haussmannienne aux façades délabrées en passant par le géant de l'alimentation de gros METRO, encadré par des boîtes à habiter plus ou moins neuves. Mais pour véritablement ressentir le choc de ce quartier, la singularité de ses usages et de ses dispositions, il faut cheminer depuis le quartier du bas Montmartre. Il faut descendre à Abbesses, prendre ces petites rues emplies de touristes et voir les vitrines élégantes et illuminées. Il faut passer en bas du Sacré-Cœur, laisser le monument nous toiser de toute sa hauteur et, enfin, il faut voir les boutiques de tissus de la Place Saint-Pierre. Devant ces boutiques où l'on vend du tissu au mètre s'étalent des rouleaux colorés. Des dames de tous âges s'affairent autour des étoffes, farfouillant, touchant, observant tandis que de jeunes

hommes attendent patiemment, un mètre à la main, un signe des clientes pour faire jouer de leurs ciseaux. Et c'est lorsque l'on dépasse ces dames butineuses que l'on peut alors, en longeant le Tati, pénétrer dans Barbès. C'est plein de ces images que l'on peut se heurter à Barbès. Ainsi se tisse entre les deux rues une limite. C'est une limite insidieuse, qui se faufile comme ces commerçants de rue. Le quartier s'arrête lorsque disparaît la foule, lorsque s'endort l'usage. On pourrait alors tracer sur la carte la ligne précise et claire : le bord du bord, comme le dit Henri Gaudin, au bord duquel se trouve le vide. « "Le bord du bord n'est-il pas vide" parce que le bord du bord est ce qui est en attente d'être comblé et que là où finit l'un commence l'autre²⁴ ? » Mais cette ligne serait bien pauvre, bien maigre. Tout d'abord, il la faudrait mouvante, incessamment changeante avec l'usage et le va-et-vient des vendeurs. Mais aussi, il la faudrait large. Car le quartier, de par sa forte présence, irrigue par prolifération les rues alentour. Lorsque l'on longe le Tati, il y a déjà un peu de Barbès. Lorsque l'on remonte le boulevard de la Chapelle, on peut pressentir le fourmillement du quartier. La ligne est épaisse, c'est une frontière, une marche. Et c'est cette frontière qui, finalement fait Barbès. Une frontière que chacun est libre de ressentir. Cet espace-frontière, c'est un de ses lieux qu'on ne sait qualifier : ils appartiennent et tiennent à la fois des deux quartiers qu'ils séparent, ce sont des respirations de ville. Michel Agier, dans la condition cosmopolite, dit ceci à propos des frontières : « Font ainsi frontière les lieux incertains, les temps incertains, les

²⁴ Henri Gaudin, *Seuils et d'ailleurs*, Paris, Éditions du demi-cercle, 1992, p. 48.

identités incertaines, ambigües, incomplètes, optionnelles, les situations indéterminées, les situations d'entre-deux, les relations incertaines²⁵. »

f. Barbès, un produit de Paris

Barbès, donc, quartier des immigrations. Quartier des immigrations mais aussi quartier des migrations. Ces migrations-là sont pendulaires : chaque jour, les habitants de Barbès (entendons par là les habitants des rues de Barbès) traversent le périphérique pour rejoindre ce quartier. Le périphérique crée un flux, un déplacement, la nécessité de traverser quelque chose pour entrer dans un cœur, une centralité. En cela, il est créateur du quartier de Barbès. Ou, du moins, catalyseur de sa création. Barbès tient bien sûr pour beaucoup de son histoire, la première vague d'immigration datant de la fin des années 1940, et le périphérique n'a fait que surligner une limite déjà ancestrale formée d'abord par l'enceinte de Tiers. Mais le fait que l'usage perdure encore aujourd'hui malgré les tentatives « d'embourgeoisement » de la rue (agrandissement du trottoir, insertion de commerces ou de restaurants tels que le BARBES) tient à la nécessité d'un « quartier d'immigration » au cœur de Paris. C'est un quartier qui ne peut s'exporter car il est dépendant de sa centralité par son caractère rassembleur. Si le quartier est fait par l'usage, il est fait par l'échange, le flux des migrations qui

²⁵ Michel Agier, *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte, coll. « Sciences humaines », 2013, p. 7.

font les usages. Barbès est ainsi dépendant de la banlieue mais aussi un produit parfait de la spatialité de Paris et de sa limite formée par le périphérique. Il suffit, pour s'en convaincre, de faire un tour à Berlin, dans ses quartiers d'immigrations. Le plus important est celui de Neukölln, situé dans le sud de la ville et anciennement appartenant à Berlin-Ouest.

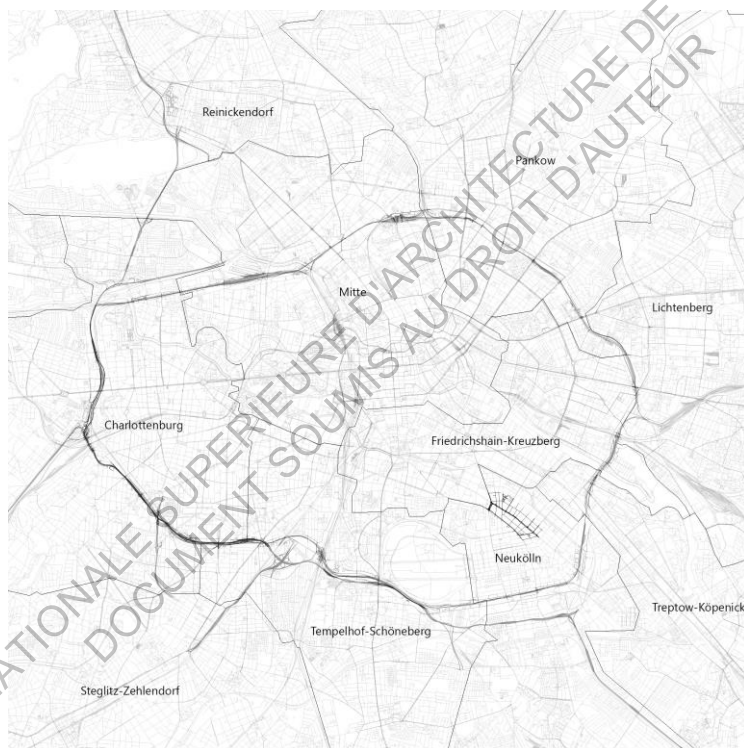


Figure 6 – Carte de situation du parcours dans Neukölln

II. Berlin, Neukölln

a. Hermannplatz

Neukölln débute, jouxtant le quartier emblématique de Kreuzberg, par une place répondant au nom d'Hermannplatz. On y descend de la ligne 7 ou 8 du U-Bahn, le métro berlinois. Hermannplatz est une place de taille plutôt moyenne à Berlin. C'est une place bien particulière, peut-être unique à Berlin : une place toute en longueur, qui se glisse dans l'épaisseur d'un pâté de maison ou celle d'une vitrine d'un grand magasin. Une place de marché, de passage, d'attente ou bien encore de regroupement, manifestant, protestataire ou tout simplement festif. Une place vivante, avec sa propre temporalité. La rue s'est étendue, élargie, épaissie, épanchée, déversée dans cette place à créer de nouveaux usages. Hermannplatz est une place qui grouille, une place qui, c'est rare, accueille les piétons en son centre. Elle grouille oui, mais à ses heures particulières : le jour place de marché, le soir simple lieu de passage. À partir de 19h, les étals sont remballés, les marchandises rangées et la place redevient une place vide. La nuit la déserte car aux alentours rien ne peut l'animer : Hermannplatz est une place « de jour ». Pourtant, même lorsque le soir chasse les derniers passants, la place garde en elle les traces de son activité diurne : papiers à terre, restes, affiches qu'elle abrite et vélos qu'elle recueille sont autant d'indices. C'est une place qui ne meurt jamais mais renaît chaque jour de ses cendres, une place chaotique, sale, désordre. C'est une place qui se fait et se défait, se crée continuellement ; une place de l'instant, de la discontinuité, une place en pointillé.

Un seul élément reste présent au centre, mis à part les bouches de métro, englouties le jour au milieu des étals et engloutissantes le reste du temps, et la statue grafitées : un stand de currywurst. À lui seul, il représente la place, petit stand de gardien de la place, qui domine lorsqu'il est seul et accueille les passants à l'entrée de la place.

De chaque côté de celle-ci, des bâtiments gardiens imposent et encadrent. Ils semblent lisses, vides et peu attrayants face à la vie grouillante de son cœur. Impassibles et intouchables, telles de vieilles pierres dressées, ils étirent leurs façades le long de la place. D'un côté le temple de la consommation Karstadt, de l'autre un alignement de façades d'habitations d'une blancheur monotone. Dans cette place, tout semble avoir été étiré et agrandi et la trame du tissu de la ville brusquement détendue.

Sur les photos historiques, le propos de cette place résonne différemment : c'était le point de passage d'un tram, qui occupait alors une grande partie de la place. Elles évoquent curieusement Alexanderplatz : un grand vide à travers lequel circulent tram et piétons, sans jamais vraiment y faire une halte. Fait peut-être rare, le tram a disparu et la place a été rendue aux piétons qui préfèrent maintenant pour circuler s'engouffrer dans les entrailles de la ville.

Mais pour décrire le plus précisément possible cette place, pour faire comprendre et ressentir tous les entrechoquements de la vie dans cette place, il faut s'intéresser à l'invisible : les odeurs. Chaque jour, chaque sortie, émergence du métro, de la terre, de

l'unité olfactive, offre un panel d'odeurs à chaque fois différent. Ici, des épices, ici du pain, ici une saucisse sur le grill, ici des épiluchures de légumes, ici de la fumée de cigarette et un peu plus loin dans la rue la fumée sucrée des narguilés. La symphonie des odeurs emporte et accompagne jusqu'au sortir de la place.

b. Sonnenallee

Les deux côtés d'Hermannplatz, symétrique, se prolongent trois rues, imposantes, nous toisant de l'autre côté d'un grand carrefour. On retrouve ici le motif du carrefour en tant que vide visuel : un vide de circulation, à la fois toujours vide et toujours plein, « No man's land urbain ». Celle d'où proviennent les odeurs, c'est Sonnenallee. Elle s'étend depuis le versant Nord, le plus à droite possible de la place. Parmi toutes ces artères, ce n'est peut-être pas la plus large, mais sûrement la plus vivante et la plus fourmillante. Extrêmement passante, on n'arrête pas le balai des voitures, des piétons et des bus. Sans cesse animée, elle est bruisante, bruyante et, à l'instar de la place dont elle est le prolongement, emplit d'odeurs de toutes les sortes. Elle est construite sur le modèle des grandes avenues berlinoises : large, à plusieurs voies séparées au centre par une série d'arbres, encadrée par une autre série d'arbres puis de bâtiments aux façades bien alignées. Enfin, elle est surtout infiniment longue, comme un jour sans pain, sans horizon ni but à atteindre. Mais la Sonnenallee cultive aussi une singularité qui la détache des autres rues. Elle est si particulière que l'on peut se laisser lentement happer, engloutir par elle, se baigner dans son ambiance si

spéciale. Le trajet est accompagné par une série de petites boutiques, restaurants, bars, boulangeries, la plupart aux accents turcs. Le rez-de-chaussée de la rue est alors un patchwork de vitrines, de plus ou moins bon goût, et reflète parfaitement la mixité de ce quartier. Le quartier de Neukölln, et notamment cette rue, est en effet fait de mélanges et d'ajouts, c'est un quartier aux mille visages. Aux terrasses des cafés, des hommes habillés lourdement en noir même en plein mois de mai semblent être assis là tout au long de la journée. Ils viennent y fumer, boire et parler « entre hommes ». Ils prennent leur place, aux premières loges pour observer à loisir la vie de cette rue, où il s'y passe continuellement quelque chose. Aux terrasses des cafés on trouve aussi des jeunes, de toutes les nationalités, venus pour un café ou une bière à même la rue. Ici, les cafés et les boutiques se déversent sur le trottoir : on mange dans la rue, avec les passants. Neukölln fait partie à présent des quartiers branchés de la ville, l'un de ceux « où il faut être ». Sur les trottoirs de la Sonnenallee, on trouve aussi des familles, qui attendent simplement devant les quelques surfaces de la rue. Le ravitaillement des divers magasins encombre les rues et dépose sur le trottoir quantité de nourriture. On circule alors entre, en enjambant les saletés qui jonchent le sol et témoignent encore de cette effervescence de la Sonnenallee.



Figure 7 - Sonnenallee, Neukölln, Samedi 16h. La rue est passante mais calme devant les petits commerces turcs.

Les façades de la Sonnenallee, quant à elles, sont déginguées, sales, graffitées. Berlin s'exprime dans cette rue et c'est précisément que l'on vient rechercher ici : un tourbillonnement, un bouillonnement incessant, une vie un peu dégingée mais incroyablement vivante et à mille lieues du Charlottenburg désert. Et, les soirs de journée chaude, lorsque, la fenêtre ouverte, on entend de loin une musique aux accents turcs ou arabes s'élever, on pourrait se croire ailleurs, transporté à des kilomètres de là, à Istanbul ou bien Alger. La nuit, la vie s'éteint un peu, perd de son élan. On ne fait plus face qu'aux façades et aux rideaux métalliques baissés. Mais on sait que la bête n'est qu'endormie, qu'elle se repose d'un repos mérité et l'on peut entendre son souffle apaisé qui gronde doucement. On sait qu'elle se réveillera au petit matin le lendemain pour la course

effrénée de la journée. Elle se remplira alors, de passants et de gens simplement assis là, au cœur de cette rue.

c. Un quartier hybride

Neukölln et la Sonnenallee, c'est l'expression de deux dynamiques qui s'opposent et se complètent. Des petites boulangeries aux coiffeurs et barbiers turcs, le quartier a gardé et développé sa particularité de quartier d'immigration majoritairement turque depuis les années 1960. Ils s'installaient alors dans ce quartier peu cher de RFA. Au fil des années, la population du quartier a évolué et accueilli des migrants du monde entier, avec une recrudescence de personnes arrivant d'Europe de l'Est. Aujourd'hui s'ajoute néanmoins une nouvelle dynamique : celle de l'installation de jeunes issus de classe moyenne ou aisée, d'artistes et d'étudiants. Cette dynamique jouxte celle d'une forme de nouveau tourisme : pour la plupart jeunes étudiants venus d'Europe, ces « touristes » s'installent à Berlin pour quelques mois, goûter l'effervescence de cette ville de plus en plus « à la mode ». Des petits bars et cafés « branchés » fleurissent alors dans le quartier, se faufilant entre les commerces turcs. Deux dynamiques qui donnent son visage et son image si particulière au quartier. La cohabitation n'est, il est vrai, pas toujours aisée : les plus anciens accusent les nouveaux venus de la montée des prix et de la transformation du quartier. Cela donne alors au quartier une identité incertaine. En phase d'évolution, cette identité est floue, sinon hybride, un flou de transition, un entre-deux. Néanmoins, on peut imaginer que ces deux

dynamiques ont atteint ici une forme de réciprocité : elles se nourrissent l'un l'autre, se pensent dans un ensemble mouvant et intrinsèquement lié. Alors peut-être ce caractère hybride est la forme de finalité à laquelle tend ce quartier.

d. Du nom d'un quartier

On pourrait s'amuser à répertorier les similitudes entre le quartier de Neukölln et celui de Barbès : un grand magasin, une entrée de métro (souterrain à Berlin, aérien à Paris), des magasins correspondant aux habitants, des couleurs et des odeurs... Les ressemblances sont nombreuses, lorsque l'on s'attache à observer l'impact de l'installation d'une communauté dans deux grandes villes telles que Paris et Berlin. Ce qui, en revanche, les sépare est plus difficile à saisir. Neukölln, à l'inverse de Barbès, s'exprime par son caractère particulièrement diffus. L'exercice réalisé à Paris de tenter d'approcher le quartier par divers endroits ne révélerais qu'une transition beaucoup moins flagrante. Neukölln n'est pas un quartier qui se laisse saisir facilement : il se fond dans un Berlin déjà multiple et il faut être attentif aux détails pour repérer sa présence. On peut pour partie avancer que cela découle de la taille de Berlin : la largeur de ses rues rend les signes moins signifiants.

Mais l'on peut se pencher également sur un autre mécanisme : la question du nom donné à un quartier. Le quartier de Neukölln – il s'agit bien du quartier et non de l'arrondissement – est bien plus grand que celui de Barbès, et c'est une infime portion qui a ici été parcourue. Sous cet innocent rapport d'échelle se cache un

symptôme bien plus important : celui du rapport au nom. On l'a vu, Paris est comme Berlin divisée en quartiers administratifs, qui sont eux-mêmes des subdivisions d'arrondissements. Mais Barbès n'est pas un quartier administratif, il fait seulement partie de la Goutte d'or. De l'autre côté, Neukölln désigne un quartier plus grand que celui qui a ici été évoqué. Le Neukölln parcouru ici est celui de l'Hermannplatz, mais il n'a pas de nom particulier pour le désigner. Le nom permet la désignation et la qualification d'une chose, même lorsque celle-ci est aussi changeante que Barbès. Il permet d'identifier précisément ce dont il est question et ainsi de renforcer une identité. La formulation du nom par l'individu permet enfin d'activer le mécanisme d'appropriation à son quartier. À Neukölln, c'est alors cette absence de nom et donc de définition qui participe de son caractère diffus et flou.

e. Neukölln, un produit de Berlin

A Berlin, il y a peut-être également un besoin différent : la nécessité de s'approprier la rue, que l'on retrouvait à Paris, a quelque peu disparu. Les anciens migrants se sont installés dans ce quartier et y habitent : ils sont « sur-place ». Il n'y a pas alors de déchirement entre le lieu d'habitation et le lieu d'expression de la communauté (il y a, bien sûr, de nombreuses exceptions), qui a alors moins besoin d'affirmer sa présence. Si Barbès se plaçait comme un symbole et un lieu de ralliement, Neukölln s'est affirmé comme un quartier du « vivre-ensemble ». Dans les deux villes, la communauté s'exprime et rassemble. On veut se retrouver, partager les mêmes impressions. Mais dans un cas la

place pour le faire n'est pas allouée : il faut alors l'inventer, la créer. Ce lieu du rassemblement se doit donc d'être visible, bruyant, il doit s'affirmer, prendre suffisamment de place pour pouvoir exister, sous peine de disparaître à nouveau. Barbès est un symbole qui doit se réinventer, se redéployer chaque jour, condamné à être à la fois éphémère et perpétuel. Neukölln quant à lui est bien implémenté dans la ville et se fond en elle-même comme une continuité naturelle.

A travers Barbès et Neukölln, c'est la manière dont une ville peut accueillir une vague de migration et être transformée par elle qui est ici mise à jour. C'est également la manière dont une communauté s'exprime à travers la ville. Elle se manifeste généralement par le besoin d'être ensemble et tend ensuite à former au sein de la ville de nouveaux usages. Ceux-ci peuvent s'exprimer de différentes manières mais ils se révèlent principalement à travers les commerces. Ces usages donnent une identité forte au quartier qui les reçoit et devient en échange défini par ces usages. Mais du fait de la mouvance ainsi que de la temporalité de ces usages, le quartier acquiert des limites floues et mobiles. Cela est particulièrement notable dans le cas de Barbès. Elles deviennent des « frontières », « marches » plus ou moins visibles qui incorporent le quartier à la ville et permettent la transition. Enfin, ces quartiers sont intrinsèquement liés à la forme et au développement de la ville. La taille de la ville et son aspect clos ou ouvert participe activement du caractère plus ou moins diffus du quartier ainsi qu'à renforcer son identité. C'est

ainsi qu'à Paris le quartier de Barbès est bien défini et nommé
alors que Neukölln est une part diffuse de Berlin.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Front-de-Seine-Hansaviertel – De l'innovation urbaine

Pour le deuxième parcours, il s'agira de traiter de persistance d'un passé à travers deux grands projets d'innovation urbaine du milieu du XX^e siècle. Pour Paris, ce sera le quartier du Front-de-Seine (fig. 8) : situé au nord du 15^e arrondissement en bord de Seine, il bascule en 1951 de quartier industriel à un terrain libre pour la construction. Mais ce n'est que dix ans plus tard, en 1961, qu'une première maquette est exposée au public, présentant le concept d'Henri Pottier et de Raymond Lopez : une séparation des fonctions « habiter, travailler, circuler » inspirée de la charte d'Athènes, dans une structure de dalle et de tours. Le chantier débute ensuite en 1967 et se poursuit jusqu'à la fin des années 1980. Pour Berlin, ce sera Hansaviertel. Hansaviertel est l'un des plus petits quartiers administratif de Berlin, qui peut ainsi se parcourir aisément à pied et qui fait partie de l'arrondissement de Mitte (fig. 11). Ce quartier chic avant 1945 est détruit de manière très importante durant la guerre. Dans les années 1950, Berlin en pleine crise de logements lance alors un concours pour la planification du quartier. Rempoté par les architectes allemands Jobs, Kreuer et Schliesser, ils fixent le plan d'urbanisme du quartier qui sera parsemé de bâtiments de logement collectif réalisés par les architectes les plus renommés de l'époque. Et c'est en 1957 que se déroule l'*Interbau*, exposition internationale du bâtiment, où l'ensemble du quartier est ouvert à la visite.

Après exploration de ces deux grandes opérations, il sera question du lien que ces quartiers entretiennent avec la ville, notamment à travers leur limite mais également au travers de l'esprit de ville qu'ils dégagent dans leur proposition.

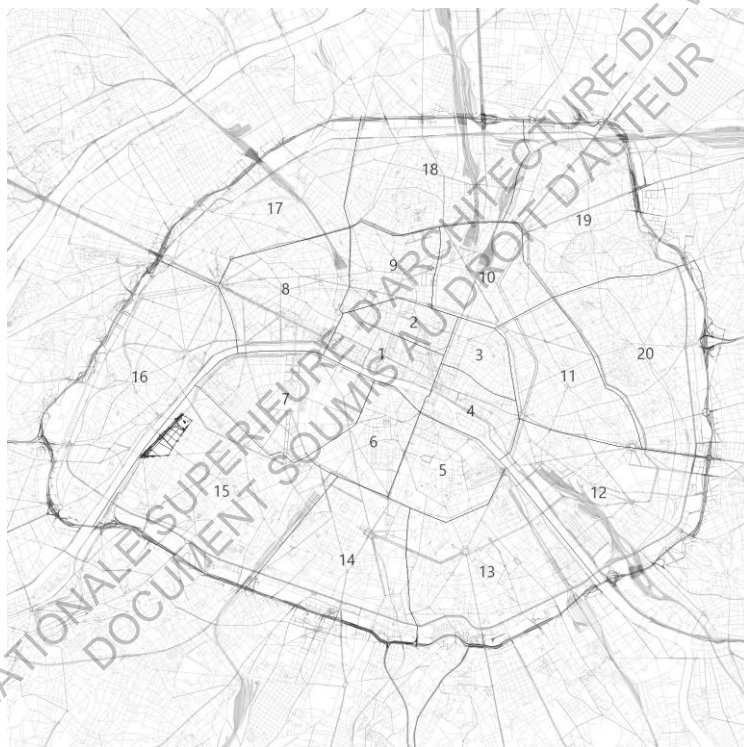


Figure 8 – Carte de situation du quartier du Front-de-Seine à Paris.

- I. Paris, Front-de-Seine
 - a. Une ville souterraine

Le quartier du Front-de-Seine se laisse apercevoir de loin. Sous le pont Mirabeau coule la Seine, comme dirait le poème, et c'est en la traversant sur ce pont que l'on peut voir ce quartier dans son ensemble. Ses tours se dressent fièrement face au fleuve et ne sont chaque fois, ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre. Au loin, elles semblent vouloir faire la concurrence au symbole de Paris, sans jamais qu'aucune n'y parvienne. Traverser la Seine, c'est contempler sans cesse des vues-cartes postales. Celle-ci n'y échappe pas : même les gens pressés sortent un téléphone pour capturer l'image d'un Paris illuminé dans la nuit tombante.

En s'approchant, en traversant le quai André Citroën près de la station Javel, on apprécie le quartier sous un angle totalement différent. Les tours disparaissent un temps et on peut déjà voir, en longeant la Seine, quelques ponts traversant les rues adjacentes, sous lesquels stationnent voitures et camions entre poubelles. Une grande boutique, « Cuirs et fourrures du Front-de-Seine », propose en effet des cuirs et fourrures de qualité à prix abordables. Autour, ça se presse, des sacs de course à la main. Et c'est un peu plus loin que l'on comprend d'où ils viennent : à l'angle de la rue Linois scintillent les courbes de verre et d'acier du centre commercial flambant neuf de Beaugrenelle. La nouvelle boîte à consommation engloutit chaque jour des dizaines de milliers de visiteurs. Elle étale paresseusement sa façade de losanges des deux côtés de la rue. Étrangement, la façade qui fait

face invite de sa courbe à pénétrer la partie la plus dense du quartier du Front-de-Seine, ou plutôt sa part souterraine.

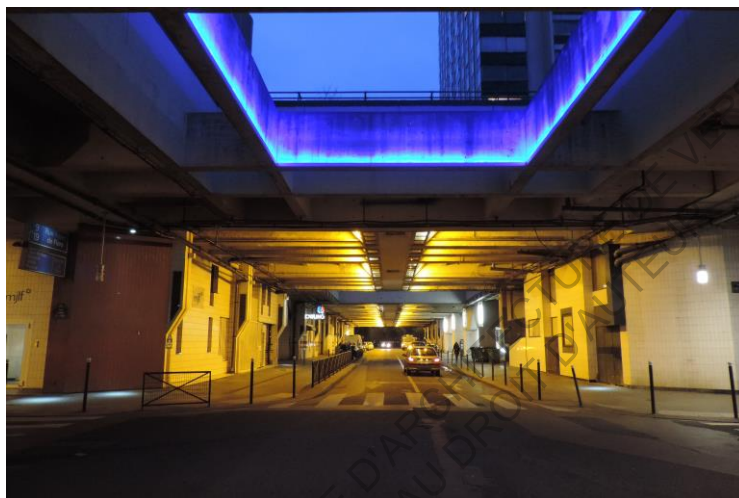


Figure 9 – Quartier du Front-de-Seine (dessous), Vendredi, 18h. Seules quelques ouvertures dans la dalle permettent un lien visuel entre « dessus » et « dessous ».

Brusquement, on glisse d'une ville de lumière à l'ombre d'une ville souterraine. Car le quartier du Front-de-Seine est bien double : fidèle à son intention première, il propose une dalle surélevée dont le « dessous » est réservé à la circulation et le « dessus » au travail et à l'habité. Ici, le niveau du sol est différent : il s'est élevé au-dessus des bâtiments, ouvrant ses entrailles à la ville. Marcher sous la dalle, c'est alors marcher dans un lieu où, malgré la présence de trottoirs, le piéton est l'oublié : le dernier lieu du marcheur. Marcher dans cette ville souterraine, c'est marcher dans un univers de l'artifice, où le ciel, seulement troué de quelques ouvertures, est de béton et le soleil des lampes

électriques (fig. 9). C'est un lieu insoumis à l'action du temps, où l'on sait à peine dire s'il fait jour ou bien nuit. C'est un lieu échappé de la ville, un cimetière des automobiles, un parking fait de rues qui portent pourtant encore des noms (Central Square, rue Gaston de Cavaillet, rue Robert de Flers). Les seules façades sont aveugles, composées d'une mosaïque de petits carreaux blancs et mènent la plupart du temps à des activités de loisirs rejetés par la ville : bowling, laser game, etc., qui se pratiquent dans la ferveur des salles sombres. Seuls quelques restaurants osent s'aventurer sous cette dalle, et doivent miser sur un décor intérieur travaillé pour attirer le client. Cette ville souterraine devient alors un lieu de rejet et accueille ainsi d'autres rejetés de la ville. Ceux-là trouvent sous la dalle un toit et un abri. Il n'est en effet pas rare de croiser la couche d'un sans-abri, et parfois un camion prodiguant des services d'hygiène élémentaire. Ces camions, mettant à disposition douche et produits d'hygiène, sont part d'un système de l'urgence et de l'aide afin de retrouver une dignité humaine. La rue, perdant de son aspect public par la suppression des façades, devient alors un lieu pour y retrouver une certaine forme d'intimité.

b. Une ville aérienne

Si les rues mènent facilement à cette ville souterraine, il est cependant plus ardu d'accéder à son pendant de ville aérienne. Il faut guetter les quelques accès, les échappées d'escalier ou les quelques passerelles auxquelles on accède en s'éloignant d'abord du quartier. La transition est travaillée et on émerge ensuite sur

de petits chemins tracés par les pavés. Si le « dessous » était réservé à la voiture, le « dessus » s'exprime à la gloire du piéton. Radicalité et artificialité y attendent le passant : sur la dalle sont posés d'imposants immeubles. Fenêtres à bandes, larges carrées, modules saillants de verre ou cerclés de rouge, facettes triangulées, les bâtiments nous toisent de leur hauteur aux multiples ouvertures, impassibles aux passants qui se pressent (fig. 10). Ceux-là ne font bien sûr que passer, les divers espaces dédiés au public sont délaissés, vides et mornes. Les petits lampadaires dressés çà et là éclairent un mobilier urbain discret mais impitoyablement vide. Alors pour tromper l'ennui on suit les quelques âmes qui passent. On se promène dans cette ville comme dans une forêt. Les bâtiments semblent avoir poussés au gré de leurs envies et offrent des perspectives diverses. Chaque immeuble est de même hauteur que le suivant mais travaillé de manière toujours plus complexe que le précédent. Ils arborent des couleurs, des formes bien particulières, formant un ensemble extrêmement graphique. Le quartier devient alors un paradis du photographe ou un lieu privilégié de tournage. Bien sûr, le tableau ne peut s'empêcher d'être empesé de l'expression d'une époque : les années 1960-1970. Du « dessus », le « dessous » n'est quant à lui que très peu visible et il faut être attentif pour repérer les quelques trouées vers la ville souterraine. Parfois, entre deux bâtiments, le champ de vision s'ouvre et l'on peut apercevoir au loin les toits du reste de la ville. Ou encore un stade, en contrebas, qu'il était difficile de soupçonner en parcourant les

rues intérieures. Aux « machines de solitudes²⁶ » s'ajoutent quelques bâtiments bas : la « strate du travail » complète ce paysage d'édifices. Magasins, bureaux, ils tendent à donner un peu de vie à cette ville aérienne. Mais malgré cela, le quartier fait l'effet d'une cité-dortoir. Seuls quelques jeunes skateurs, profitant de l'aspect lisse et plan de la dalle, apportent un peu d'animation. Dans le silence ambiant, les roulettes sur le béton résonnent entre les immeubles. Un peu plus loin, une femme s'offre une pause cigarette en contemplant l'un des murs aveugles et blancs du complexe. Elle tourne le dos au petit parc qui se glisse entre deux poignées de bâtiments en contrebas de la dalle. Mais si l'on peut y lire une pose pittoresque, le reste du quartier souffre quant-à-lui de son artificialité. Tout semble avoir été pensé, calculé, quadrillé : rien n'est laissé au hasard. Ce banc, cette passerelle, cette perspective, ces cheminements, ces coins plantés, on ressent comme nulle part ailleurs la main de l'urbaniste, de l'architecte et du paysagiste. Le « dessus », annoncé comme l'utopie d'une ville aérienne, s'est transformé en une ville impersonnelle qu'il est ardu de faire sien et se laisse dépérir avec le temps. Les diverses opérations de rénovation ne parviennent en effet que peu à effacer les traces du temps dont le quartier est empreint comme d'un fantôme. Mais si le sang se glace de cette ville trop vide, il faut encore quelques minutes pour trouver la sortie qui ramène au niveau du sol et fait quitter cette ville aérienne.

²⁶ Henri Gaudin, *Seuils et d'ailleurs*, Paris, Éditions du demi-cercle, 1992, p. 51.



Figure 10 - Quartier du Front-de-Seine (dessus), Vendredi, 18h. Un déploiement de bâtiments pour une place finalement vide.

c. Une rue divisée

Le quartier du Front-de-Seine, c'est donc la rue délaissée, oubliée – l'absence de rue ? Le quartier s'est voulu innovant, cherchant à inventer un nouveau mode de vie, un nouvel urbanisme. Il a rêvé d'une rue séparée en deux parties distinctes : une rue pour les véhicules et une rue pour les piétons. De la scission des deux usages sont nés deux morceaux de rues comme amputées, chacune d'entre elles ne parvenant pas tout-à-fait à remplir son rôle. Le « dessous » de la dalle devient un espace de rejet de la ville, dans lequel lieux bruyants ou sans-abris s'y côtoient. Quant au « dessus », il est un espace vide, de passage. La liberté avec laquelle les immeubles ont été déposés laisse un

vide qui ne parvient pas à créer de véritables places. C'est un vide trop fluide, qui s'échappe entre les interstices. Quant aux immeubles, ils semblent voués à se transformer petit à petit en ruines malgré les efforts de la mairie pour les maintenir. L'urbanisme triomphant des années 1960-1970, l'innovation urbaine a donné corps à des symboles, des signes visibles de loin, des points de repère mais des images de carte postale. Les immeubles perdent de leur capacité à faire une rue ou un espace public pour n'être plus que des images, traces d'un temps passé : des monuments ?

d. Une limite franche

Tout cela est renforcé par la forte autonomie du complexe : il est difficile d'y accéder, il ne se laisse pas saisir ni pénétrer si facilement. C'est une île parsemée elle-même d'éléments autonomes, un complexe clos, refermé sur lui-même et sourd à la ville qui l'entoure. L'entrée dans le complexe place toujours le corps dans un moment de changement, de transition perceptible à l'œil nu : on doit passer une porte (entrer sous la dalle) ou bien faire un effort (monter les escaliers). Il est annoncé à cet instant de l'entrée dans un autre monde, une autre ville. Si l'on retourne à Henri Gaudin, peut-être trouve-t-on ici l'expression physique du « bord du bord²⁷ », cette limite tangible et sensible. Le quartier s'est créé sa propre limite et l'a élevée bien haute, à hauteur de bâtiment. Elle est si palpable que l'on pourrait aisément la tracer sur une carte, en suivant les rues qui enserrant le complexe : le

²⁷ *Ibid.*, p. 48.

quai de Grenelle (la Seine) d'une part et la rue Emeriau d'autre part. « Alors que la continuité et la visibilité sont des qualités cruciales, il n'est pas nécessaire pour que des limites soient fortement ressenties, qu'elles soient impénétrables.²⁸ » Le quartier du Front-de-Seine met ici en exergue la continuité et la visibilité de la limite : elle est repérable de loin et continue. Mais si le bord du complexe est si limitatif, c'est surtout car, s'il n'est pas impénétrable, induit lors du passage un conditionnement : le passage nécessite un effort. L'espace de l'anthropologue est alors déjà circonscrit, délimité. L'objet, posant ses propres limites, se met à distance de lui-même. Il devient l'utopie d'un objet global, enserré en lui-même, autour duquel on peut tourner pour l'observer de tous ses angles.

Il est ironique que cet objet enserré ait pris naissance dans une ville telle que Paris, une ville qui a plusieurs fois érigé sa propre limite. En définissant avec aplomb ses propres limites, briguant du même coup toute possibilité de développement, le quartier du Front-de-Seine se place comme une seconde couche de la délimitation de Paris. Paris, on le sait, est construite de manière extrêmement concentrique : elle est une suite d'anneaux, frontières successives. Le quartier du Front-de-Seine tendrait-il à ajouter une nouvelle division ? Celui-ci se place comme une ville figée, figée dans l'instant où elle a été construite, difficilement réceptive à des changements en son sein. Cette ville, pour évoluer, ne peut en effet que se densifier, ajouter à ce qui est déjà, remplir l'entre-deux et l'interstice. Elle montre les dangers

²⁸ Kevin Lynch, *L'image de la cité*, Paris, Dunod, 1960, p. 75.

de la limite brutale et de l'objet fini : l'objet qu'est la ville doit pouvoir évoluer, être modifiable pour pouvoir survivre, sous peine de ne se réduire qu'à une image sur papier glacé. Que penser, alors, de cette limite que forme le périphérique ? Est-elle assez poreuse, assez malléable, pour laisser évoluer Paris ? On peut à nouveau faire un détour par Berlin à propos de l'innovation urbaine. À la fin des années 1950, Berlin Ouest fait d'un de ses quartiers détruits par la guerre un petit laboratoire d'urbanisme : il s'agit d'Hansaviertel.



Figure 11 – Carte de situation du Hansaviertel à Berlin

II. Berlin, Hansaviertel

a. Un quartier-exposition

On peut atterrir dans le Hansaviertel par le S-Bahn (l'équivalent d'un RER aérien à Berlin), station Bellevue ou bien directement au cœur du quartier par le U-Bahn, station Hansaplatz de la ligne 9. Mais pour mieux se plonger dans ce quartier, il faut peut-être y arriver à pied et traverser la Spree par le Moabiterbrücke depuis le quartier de Moabit. On passe sous le S-Bahn aérien et, ainsi enserré entre le Tiergarten (un des plus grands parcs de Berlin) et le quartier, le passant découvre une forêt, un jardin, un écrin de verdure planté d'étranges bâtiments. À droite, ce sont de hauts immeubles carrés, des « plots » d'habitation. Devant, ils sont plus bas et plus longs que larges : des « barres » d'habitation. Mais peu importe finalement leur gabarit, puisque règne entre eux une formidable sensation d'unité. Fenêtres à bandes ou carrées, les façades sont tramées et soulignées de couleur. Chaque bâtiment exprime subtilement la volonté de son architecte tout en s'intégrant dans un ensemble unifié. Quelques pas plus loin nous en apprennent plus : une petite pancarte jaune, pas encore usée, projette un plan du quartier en citant architectes, origines et types de bâtiments. Quelques noms sautent aux yeux : Aalto, Niemeyer, Gropius ou Le Corbusier. On se promène ici dans la crème de l'architecture de l'époque moderne. Le Hansaviertel a eu son heure de gloire, lorsque, complètement détruit à la sortie de la seconde guerre

mondiale, il fait l'objet d'une opération d'urbanisme à grande échelle et d'un concours d'architecture. La destruction propice à la construction. Le quartier devait devenir un quartier d'expérimentation architecturale et urbanistique, proposant de nouvelles formes d'habiter. Sur les ruines du passé se construira un futur plus radieux. Se promener dans le Hansaviertel, c'est marcher de découvertes en découvertes : chaque immeuble est savamment placé pour donner l'impression d'être seul entouré de verdure (fig. 12). Le prochain nous apparaît dissimulé, on n'en perçoit que des morceaux, des extraits jusqu'à ce que nos pas nous le dévoile entièrement. Ceux-là ont affirmé leur autonomie jusqu'à l'extrême : ils ont bloqués la communication, se sont cachés les uns des autres pour se retrouver en eux-mêmes. On pourrait se croire transposé dans un jardin de sculpture, tant la présence de nature est importante et la scénographie travaillée. Les bâtiments nous apparaissent comme de petits bijoux d'architecture à contempler, empreints de l'esthétique d'une époque. Mais à la différence des œuvres d'art préservées et protégées, les bâtiments subissent l'assaut des intempéries, de l'usage et du temps. Le temps les a vieillis, les laissant témoins d'un temps et d'une époque. Se plaçant comme réponse à un passé destructeur, ils appartiennent désormais à un passé. Seraient-ils les premières victimes, les premières marques d'un Berlin en passe de rejoindre les « vieilles » capitales ? Berlin s'endormirait-il en ronronnant, se figeant dans le temps comme l'ont fait Rome ou Paris ? On

voudrait ne pas y croire et que Berlin garde toujours sa jeunesse insolente. Voilà pourtant ces bâtiments figés dans le temps depuis 1995, date à laquelle l'ensemble de ces immeubles fut placé au *Denkmalschutz*, l'équivalent allemand de nos monuments historiques.

« Voilà pourquoi marcher dans ce quartier est une expérience étrange, il ne s'agit pas d'une simple promenade, ou plutôt, c'est une promenade dans le temps – non au sens où ce serait un voyage dans le passé, où ce serait remonter le cours du temps, mais au sens où, là plus encore qu'en d'autres endroits à Berlin, on touche au temps même, à la durée – une durée faite de discontinuités et de ruptures – et on comprend ce que signifie recommencer, la part du deuil qu'il y a dans ce mot, mais aussi la part d'espoir.²⁹ »

²⁹ Cecile Wajsbrot, *Berliner Ensemble*, Berlin, La ville brûle, 2015, p. 55.



Figure 12 – Hansaviertel, Lundi, 12h. La ville se fond en une campagne.

Et pourtant, les allées sont vides. Pas un passant ne vient donner de la vie à cette « *Bauausstellung* » (littéralement « exposition de bâtiments »). Les immeubles, s'ils donnent pourtant quelques signes de vie, quelques plantes aux fenêtres, un parasol sur un balcon, l'ombre de rideaux, ne créent pas l'effervescence d'une rue. On parle d'ailleurs ici bien peu de rues : elles possèdent des trottoirs, une chaussée et même des voitures stationnées de chaque côté mais le vide qui les entoure et leur tracé pittoresque les relègue au rang de chemins. Le Hansaviertel est un jardin à grande échelle, à l'échelle de Berlin peut-être, parsemé de bâtiments-dortoirs. Pour sortir de cet écrin, il faut retraverser la Spree, la rue du 17 juin ou bien prolonger la promenade dans le Tiergarten.

b. Une guerre idéologique

En marchant dans ce quartier, difficile de ne pas songer à l'urbanisme exacerbé de Berlin-Est d'alors, en réaction auquel le Hansaviertel s'est élevé. Cette bataille idéologique et urbanistique se retrouve principalement à l'Est dans la Karl-Marx-Allee, anciennement Stalinallee, une grande avenue toujours en l'état dont il faut préciser ceci : « La Stalinallee n'a pas pour seule référence les grandes avenues de Moscou, car le regard des architectes berlinois est une fois de plus tourné vers Paris [l'avenue Foch].³⁰ »

C'est ainsi l'esprit et les sens endormis par une marche que l'on croyait devenue monotone que l'on entre dans la Karl-Marx-Allee par la place Strausberger. Si les autres places que l'on croise à Berlin sont grandes, celle-ci est immense. Un gigantesque souffle, une respiration, une porte brutalement ouverte par un courant d'air frais. Mais que dit-on, une place. C'est à nouveau un rond-point, qui tourne à grande échelle. En son centre, un cercle d'herbe accueillant une fontaine géométrique (carré puis cercle) inaccessible, comme une projection déformée de la place en elle-même. On se sent minuscule, ridicule dans ce monde disproportionné. Tout est déformé, même le rond-point n'est en fait pas circulaire mais

³⁰ Frédéric Wilner, épisode 4 « Le choc (1918-2015) », *Paris-Berlin, destins croisés*, ARTE France, Iliade Productions, Les Films de l'Odyssee, 2015, 35min.

elliptique, trop grand, autant la route à trois voies, le trottoir, le centre du rond-point et même les bâtiments alentour. Un grand vide. Et, pour une fois également, un trou. Un trou car ce vide est absolument cadré, encadré de toutes parts par de hauts bâtiments identiques, bien droits, bien réguliers, et juste ce qu'il faut de courbure pour suivre l'arc de cercle issu du rond-point. Le vide ne fuit pas, ne s'échappe pas ou ne se mêle avec le reste de la ville : il existe pour ce qu'il est, a été formé, modelé pour être ce vide immense. Il n'est pas un vide fruit du hasard, mais un vide pensé pour être vide. Les bâtiments autour ne sont alors présents que pour le souligner, le révéler : ils sont au service du vide. Dans cette place, on peut ressentir toute la pensée de l'ex-Berlin-Est et, par conséquent, de son idéologie. Dans ce vide, on veut nous parler de grandeur, de triomphe et de pouvoir. On veut marquer la gloire d'un pays bien cadré, bien dirigé, comme les bâtiments ici métaphoriquement. On veut nous dire « Nous pouvons, et nous le faisons ». Le vide devient alors représentant d'un pouvoir à l'œuvre, un pouvoir qui s'exprime par l'une des images les plus fortes : la ville comme espace influant sur le corps, et ainsi espace influant sur l'esprit. La « grande Karl-Marx-Allee », du nom aussi d'un grand cher à l'ex-Est, prolonge la Strausbergerplatz dans un style identique. Une grande percée, un chemin pour les rois, les princes, les puissants dont les bâtiments au garde-à-vous en sont à nouveau le cadre. Tout cela enfin est d'autant plus fort que les bâtiments sont

pratiquement tous identiques, égaux, droits et tramés :
comme l'idéal d'un peuple ?

c. Une rue oubliée

Le Hansaviertel, c'est donc la ville réduite à son expression la plus simple : des bâtiments « posés » sur un terrain, dans un jardin. C'est la disparition de la rue, l'engloutissement de l'espace de la rue. Celui-ci, à force d'être trop « libre », de n'être qu'un vide fluide qui s'engouffre entre les bâtiments, de ne pas être défini, cadré, finit par se fondre et se confondre dans autre chose. Hansaviertel est à la rencontre de l'antithèse de Berlin et de ce qui fait son essence même : une opposition totale à l'alignement stricte des façades qui s'applique dans la plupart des rues et la consécration d'une ville libre et en lien avec la nature. Il y a un peu de la campagne dans le Hansaviertel, la volonté de retourner aux grands espaces verts et aux petits chemins à emprunter pour accéder à son logis. C'est le rêve d'une ville construite sur un équilibre fragile entre l'urbain et la nature. Cela n'est pas sans concessions, comme celle de devoir tirer un trait sur l'effervescence de la grande ville : on prône ici le calme pittoresque de la campagne. Quant aux bâtiments, ceux-là se font finalement monuments, images glacées par la patrimonialisation. Mais ces images ne cherchent pas à s'exposer, à se montrer, mais bien à se fondre dans une nature, se créer peut-être le meilleur des cadres possibles.

d. Un écrin entouré de limites

Par rapport au quartier du Front-de-Seine, le Hansaviertel adopte un parti-pris différent. Il cherche, en se fondant au maximum dans le paysage, à annihiler la limite. Pourtant celui-ci est entouré de limites : la Spree au Nord et à l'Ouest, le Tiergarten et la rue du 17. Juni à l'Est et au Sud. Ce ne sont pas, à proprement parler, des barrières car elles ne limitent pas le passage. Mais elles sont suffisamment fortes et larges pour marquer le passage, placer le marcheur dans une forme de transition, un moment de changement. De plus, elles sont à même de limiter le développement et l'étendue du quartier : si celui-ci avait voulu s'étendre, il aurait dû se transformer et devenir autre pour pouvoir traverser la Spree. Le Hansaviertel est donc bien délimité : c'est un écrin, au sein duquel on a versé le dispersément et l'ouverture en réaction avec la sévérité de la Karl-Marx-Allee. À nouveau, l'objet d'étude se définit, les limites sont tracées – par des éléments cette fois-ci extérieurs. Mais si la limite est claire, c'est l'objet lui-même qui est diffus, insaisissable, il s'échappe, nous glisse entre les doigts. Est-ce un jardin, une collection de monument ? Est-ce un dortoir, un morceau de campagne ? Ou bien est-ce le temps lui-même que l'on contemple ? Le temps, comme le décrit Cécile Wajsbrot, dans son épaisseur, dans sa durée, une ligne de temps épaisse, bizarre, bicornue, faite de ruptures et de discontinuités.

Une question se pose ensuite : ce quartier aurait-il pu voir le jour dans une autre ville que Berlin ? Ou même : aurait-il pu voir

le jour à un autre temps, dans d'autres conditions que celle dans lesquelles était plongé Berlin à cet instant-là ? Berlin Ouest, à cette époque, est une enclave. Il n'est pas encore entouré de murs, qui seront bâtis peu après l'achèvement de la construction du quartier, mais est une île au milieu du bloc soviétique de l'Est. Pourtant, Berlin Ouest crée le rêve d'une ville libre, sans limites, libérée même de la rue. Il est intéressant de voir que Berlin Ouest a donné lieu, quelques décennies plus tard alors que le mur est ancré dans la ville et les esprits, à l'utopie d'Oswald Mathias Ungers et Rem Koolhaas : *La ville dans la ville*, ou *Berlin, un archipel vert*. Ce manifeste de 1977, passé relativement inaperçu à l'époque, propose une ville constituée de fragments urbanisés, denses et préservés au milieu d'un ensemble naturel : « Les enclaves restantes, qui sont ainsi "sauvées" et dégagées du reste, flotteraient comme des îles sur la plaine libérée de la ville, et formeraient un archipel d'architectures dans un lagon vert de natures³¹. » A la lecture de ce manifeste, difficile de ne pas penser à Hansaviertel. Paris, quant à elle, donne naissance dans les années 1920 – certes un tout autre temps, à l'utopie du Corbusier : la « ville radieuse », ou ville taillée pour la circulation automobile, parsemée de tours cruciformes. Plan qu'il appliquera à Paris en 1925 avec le Plan Voisin. Ce plan supposait déjà une séparation des circulations et la notion de ville plus verticale qu'horizontale, que Ludwig Hilberseimer reprendra en 1924 avec *La Ville Verticale*. Cette Ville verticale proposait un cheminement automobile surmonté d'un cheminement piéton et de bâtiments.

³¹ Oswald Mathias Ungers et Rem Koolhaas, *La ville dans la ville, Berlin : un archipel vert*, Berlin, Lars Müller Publishers, 2013 (1977), p. 12.

Difficile ici encore de ne pas penser au concept développé pour le Front-de-Seine.

Reste aujourd'hui ces deux tentatives de ville, ces deux propositions d'urbanisme qui ont fait leur temps. Ces deux laboratoires d'urbanisme et d'architecture se sont petit à petit figés en monuments du passé, figés dans la rigidité de leur proposition. Mais si Berlin a choisi de figer encore sur le papier son quartier d'innovation, Paris n'a pas passé le pas de la patrimonialisation.

Hansaviertel et le quartier du Front-de-Seine, deux facettes de l'innovation urbaine qui fleurit au milieu du XX^{ème} siècle à Paris et à Berlin. D'une part un complexe qui se veut autonome, séparant les fonctions en couches superposées. De l'autre, des édifices eux-mêmes autonomes, dispersés dans une nature. De chaque côté, la rue semble comme oubliée, effacée et déçue de sa fonction, divisée ou reléguée à un petit chemin circulant entre les tours. Il ne reste finalement plus que des bâtiments solitaires, qui se transforment petit à petit en monuments du passé. Mais alors que Paris forme un quartier refermé sur lui-même, érigeant des limites qui briguent à la fois son expansion et la communication avec le reste de la ville, Berlin forme dans un quartier aux limites naturelles le rêve d'un quartier flottant libéré de toutes frontières. On pourrait ainsi, à travers cet exemple, effleurer du doigt un esprit parisien et berlinois : une série de centralités toujours plus intimes et refermées pour l'un, des points dynamiques dans un espace fluide et reliés à la fois par des flux et par la nature pour l'autre.

Parcs de Paris et Berlin – Des parcs urbains

Le troisième parcours sera l'occasion de faire un détour par les parcs et jardins de Paris et Berlin. Cette étude s'attachera à la notion de parc urbain et tentera de montrer que ceux-ci sont des témoins efficaces de la ville ainsi que de la transformation de la ville. Il y sera question de la limite de ces « espaces verts » et de la manière dont celle-ci peut influencer sur l'« espace vert » en lui-même. Pour Paris, ce sera principalement le Jardin du Luxembourg, dans le 6^{ème} arrondissement, et le Parc de la Villette du 19^{ème} arrondissement (fig. 13). Pour Berlin, il s'agira entre autres du Tiergarten, et plus précisément du Großer Tiergarten, dans le quartier du Tiergarten et l'arrondissement de Mitte, en opposition avec le Kleiner Tiergarten, qui se trouve dans le quartier du Moabit (le parc sera par la suite appelé Tiergarten pour une clarté de lecture) ainsi que du Tempelhofer Feld, situé en grande partie dans le quartier du Tempelhof et l'arrondissement de Tempelhof-Schöneberg (fig. 15).



Figure 13 – Carte de situation des parcs de Paris

I. Paris, des parcs de loisirs

a. Jardin du Luxembourg

Pour accéder au Jardin du Luxembourg, c'est la station Luxembourg du RER B. Si l'on n'a pas le RER sous la main, on peut aussi descendre à Notre-Dame des Champs sur la ligne 12 ou encore choisir une des stations de la 4, qui fait le tour du jardin. Pour atteindre le jardin, il faudra alors se frayer un chemin entre

les petits immeubles plutôt chics et Haussmanniens du quartier. Devant celui-ci, il faudra encore trouver la petite porte, la petite ouverture à travers laquelle se faufiler pour pouvoir enfin entrer. Car ce parc urbain ne se livre pas si facilement. Comme la plupart des parcs parisiens, il est soumis à de stricts horaires qui l'obligent à s'entourer de hautes barrières pointues rebutant le visiteur nocturne. Le parc est également protégé par des gardiens qui veillent au grain et ouvrent et ferment les portes aux heures convenues. Ceux-ci chassent les derniers retardataires à la tombée du jour et au long de la journée ceux qui osent passer outre l'interdiction de marcher sur les pelouses. Le jardin du Luxembourg est fidèle à son nom : il a été conçu autour du Palais du Luxembourg et c'est une véritable composition « à la française ». Allées plantées d'arbres au cordeau, parterres géométriques, fontaine centrale, chemins tramés : rien n'est oublié ou laissé au hasard et la géométrie du jardin se savoure autant à pied qu'en vue d'avion. Seuls quelques rares allées épousent la courbe dans le jardin, une courbe bien entendue maîtrisée et symétrique. On croise aussi quelques bâtiments, moulures et toits grisés de siècles passés. Mais surtout, le parc urbain est parsemé d'équipements pensés pour l'usage. Au détour d'une fontaine, des cris de joie d'enfants nous parviennent. Les bambins piaillent en escaladant des jeux aux couleurs franches et glissent sur des pentes argentés vers des sols adaptés pour la chute. Un peu plus loin, c'est le bruit sourd de la balle sur la raquette et les râles d'effort des joueurs qui se mélangent. Derrière les filets, des tenues de sport s'agitent sur les terrains artificiels d'un camaïeu de vert. Enclos de jeux pour

enfants, terrains de sport, kiosques à musique, tables d'échecs ou de bridge et même ruchers, promenades à poney et location de voiliers, il y en a pour tous les goûts et pour tous les âges. Le jardin n'est pas qu'un simple jardin mais un lieu dédié à l'amusement et au sport. Au sens littéral du terme, c'est un « parc d'attraction ». Le jardin du Luxembourg, c'est le rendez-vous des familles le dimanche ; mais aussi de groupe de jeunes après les cours, de sportifs en tout genre et, bien entendu, de touristes du monde entier. On se ballade alors, de terrains de jeu en terrains de jeu, observant les amoureux qui se bécotent sur les bancs publics ou les parents, serrés sur d'autres bancs, qui guettent anxieusement leur bambin au milieu des autres. Une fois dans le Jardin du Luxembourg, il est plus simple d'en sortir : il suffit de suivre l'un des axes tracés au sol pour atteindre une sortie. On peut alors se prendre au jeu de contourner le parc, pour découvrir à quel point ses limites sont définies : ses courbes fines sont délicatement eng grillagées de barrières à la coiffe dorée et surlignées d'axes de circulation (fig. 14). Une question se pose alors : est-ce la nature que l'on cherche à contenir, à encager de la sorte ou bien la ville que l'on empêche d'entrer ?



Figure 14 – Jardin du Luxembourg, Dimanche, 15h. Le jardin multiplie les barrières.

b. Parc de la Villette

Le Parc de La Villette, au nord de Paris, propose quelque chose d'un peu différent. On y accède par au Sud par la station de métro Porte de Pantin sur la 5 et au Nord par Porte de la Villette sur la 7. Elles nous déposent juste à l'orée du parc, pas de barrières mais des pavés au sol et des bâtiments – métal brillant. Mais la meilleure manière d'apprécier le parc est peut-être encore de longer le canal de l'Ourq (qui traverse le parc en son milieu), de passer juste à l'embouchure, de voir les écluses et à ce moment précis entrer dans le parc, par l'une de ses folies. Dessiné en 1983 par l'architecte Bernard Tschumi sur l'ancien site des abattoirs, le parc ne se laisse pas saisir au premier coup d'œil. Il est un enchevêtrement, un entrechoquement d'éléments, de trames, de lignes, de cercles et de matériaux. Il est une superposition de

calques, comme l'a voulu Bernard Tschumi, dont la synthèse forme un lieu étrange, ni vraiment parc, ni vraiment ville. Car c'est bien cela, l'essence de ce parc : le parc ne cherche pas à se séparer de la ville mais bien à l'engloutir, la digérer, la réinventer. C'est l'un des rares parcs de Paris qui n'élève pas de barrières mais vient juxter la ville et s'y implanter dans une forme de continuité. Il érige ses propres bâtiments, ses propres infrastructures et même, au détour d'un bosquet, ses propres monuments : les folies. On s'y promène alors de monument en monument mais l'on aurait tort de se croire chez un collectionneur : les folies font l'exercice de déclinaison d'une même figure. Chaque folie est suffisamment semblable pour étancher la soif de les voir toutes mais suffisamment différente pour créer chaque fois la surprise. Parfois, elles abritent un usage particulier, accueil, restauration rapide, musique ou même massage. Certaines peuvent même être louées pour des événements particuliers. Mais la plupart du temps, elles semblent n'être que les points de repère de quelque chose d'insaisissable, de fluide et d'invisible. Il ne s'agit pourtant pas ici d'arpenter une forêt dans laquelle seraient cachés de petits monuments secrets : la nature est elle-aussi domptée, assagie. Elle doit suivre à la lettre les contours de son tracé sur plan. Le parc oscille alors entre paysage urbain miniaturisé, jardin planté de monuments et réflexion sur la nature dans la ville. Danièle Voldman éclaire la naissance de ce parc dans un article qui lui est consacré :

« L'épais document remis aux concurrents s'ouvre sur une citation de Hegel : " [...] La nature se trouvant ainsi transformée

en une vaste demeure sous le ciel ouvert [...] ». Elle donne le ton à l'ensemble du programme placé sous le signe du discours philosophique et de l'esthétique. Le futur parc est moins conçu comme un équipement urbain que comme une réflexion théorique et conceptuelle sur la place de la nature dans une ville de l'âge post-industriel. »³²

Et l'on saisit alors mieux la portée de ce parc, construit en opposition avec les jardins Haussmanniens. Difficile ici de parler de vide ou de « trou » dans la ville tellement ce parc s'immisce dans la cité comme une transition entre deux morceaux de ville. À la porte de Paris, il pourrait alors se faire frontière entre Paris et sa banlieue. Mais au sortir du parc, alors que celui-ci vient doucement mourir, on se fracasse, on se heurte au périphérique surélevé. Pas de passage possible, une barrière se dresse. Le piéton n'est pas désiré ici : coincé entre les rails du train et les automobiles, il est prié de retourner dans le parc, ville pensée, finalement, à son échelle. Là il peut parcourir les infrastructures, il peut traverser les fleuves. De l'autre côté ne sont que vitesse, danger et blocs de bureaux sans âme. Le parc de la Villette est un écrin qui s'ouvre sur Paris mais doit se fermer de l'autre côté.

c. Usages composés

Les parcs de Paris sont donc de véritables « parcs d'attraction ». On y vient pour un peu de nature mais également

³² Danièle Voldman, « Le parc de la villette entre Thélème et Disneyland », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°8, 1985, p. 21 sq.

pour une activité de loisirs bien particulière. Le parc de la Villette a dépassé l'hygiénisme du XIX^{ème} siècle qui « introduit l'art du parc municipal et s'emploie à améliorer l'hygiène », « propose des modèles de bonne conduite » et « garantit l'honnêteté des familles méritantes et des enfants qui le fréquentent³³ ». Mais il a du même temps renoué avec la notion de parc de loisirs : « La nature n'a plus en elle sa propre finalité. Le citadin, sollicité et alléché par des équipements importants, reçoit la verdure en supplément³⁴. » Mais les parcs de Paris, ce sont également de véritables compositions : rien n'y est laissé au hasard, tout est réfléchi et calculé. Cela est bien sûr issu de la pensée du jardin « à la française » : l'harmonie naît de la symétrie et de la géométrie. L'évolution de cette pensée a finalement été la conceptualisation du parc : il doit exprimer une idée et introduire une réflexion sur lui-même et sur la ville. Au mieux, il doit se faire l'expression de son temps et devenir symbole. Dans ce paysage de parcs, le jardin des Tuileries, coïncé dans le 1^{er} arrondissement de Paris entre la Place de la Concorde et le Palais du Louvre, aurait aussi pu être évoqué : tout en longueur et très tramé, il n'échappe pas à une composition réglée. Il introduit également une autre caractéristique des parcs urbains : ceux-ci sont pensés par rapport et en lien avec un édifice, ici le Palais des Tuileries, incendié en 1871. Ils sont en effet conçus autour d'un bâtiment, dans le but de le mettre en valeur par un jeu de perspectives ou bien de le

³³ Etablissement Public du Parc de La Villette, *Parc de La Villette, Concours international*, tome 1, Rapport d'objectifs, Paris, 1982, p. 4. Cité par D. Voldman, « Le parc de la villette... », *op. cit.* p. 22.

³⁴ D. Voldman, « Le parc de la villette... », *op. cit.*

continuer ou le compléter. Ces parcs restent donc en lien étroit avec un élément urbain et ne peuvent en ce sens se défaire entièrement de la ville. Le parc des Buttes Chaumont, pourtant composé de manière très différente, n'échappe pas à sa condition urbaine. Ce parc du 19^{ème} arrondissement, né sous Napoléon III, est issu de la transformation artificielle des carrières de calcaire en un paysage bucolique, à grands coups de rochers, de falaises et de cascades. Parc également de loisirs (théâtres de guignol, kiosque à musique, stands de restauration, jeux pour enfants, balades à poney, etc.), on s'y promène comme à flanc de montagne et les pique-niques au bord de l'eau ont l'air sortis d'un magazine. Et pourtant, la supercherie ne prend pas. Difficile d'être dupé par le faux naturel du parc : partout, on lit la main de l'homme, la trace de l'outil, le chantier, la terre accumulée. La ville aussi guette, ne nous quitte jamais vraiment. Elle se dévoile lorsque l'on grimpe sur la colline au centre du parc, elle se retrouve dans le petit belvédère à colonnade, dans les huit pavillons de gardiens ou encore dans les ponts, dont on doit l'un d'entre eux à Eiffel.

d. Limites définies

Les parcs de Paris sont alors de véritables parcs urbains, dans le sens où ils sont pensés pour et avec la ville. Ils sont intégrés à la ville et se placent dans sa continuité. Ces parcs s'entourent pourtant de barrières qui définissent leur superficie avec exactitude : ils sont contenus dans un espace duquel ils ne peuvent déborder. «Nous désignons ainsi [...] les jardins presque

toujours clos de grilles, entourant ou côtoyant certains de nos édifices, occupant le milieu de la plupart de nos places, ou bien utilisant des espaces laissés libres par le tracé de nos voies publiques nouvelles et par le plan de lotissement des parcelles de terrain demeurées en dehors des alignements de ces voies et livrées à la reconstruction³⁵. » Les barrières sont ainsi généralement secondées de rues passantes et de façades alignées, ajoutant à la délimitation de l'espace du parc. Ces limites closes et bien définies, telles que l'on peut aisément tracer leur contour, contraignent le passage et préviennent le passant qu'il va entrer dans un lieu autre. Mais à l'intérieur, l'agencement et la composition des parcs placent le visiteur dans une forme de ville secondaire, un ersatz de ville faite de plantes et de verdure. Dans ces lieux, on ne s'échappe pas vraiment de la ville mais on entre dans une partie de la ville où la place de la nature a été pensée de manière plus profonde. La limite physique de la barrière s'efface alors au profit des bâtiments alentour et la ville devient omniprésente, à la fois à portée de regard et dans la composition même des parcs. En ce sens, les parcs urbains de Paris sont des zones de transition. Le parc de la Villette, libre de toutes formes de barrières, est finalement l'exception qui vient confirmer la règle. Le parc a en effet été pensé dans le but même d'établir un lien profond avec la ville. Une forme de continuité est alors mise en place, transformant ces parcs en lieux pour être à la fois en ville et hors de la ville : des zones-frontières.

³⁵ EPPV, *Parc de La Villette...*, *op.cit.*, p. 25.

Berlin, quant à lui, développe un esprit radicalement différent pour ces parcs urbains. On le ressent notamment dans des parcs tels que le Tiergarten ou le Tempelhofer Feld.

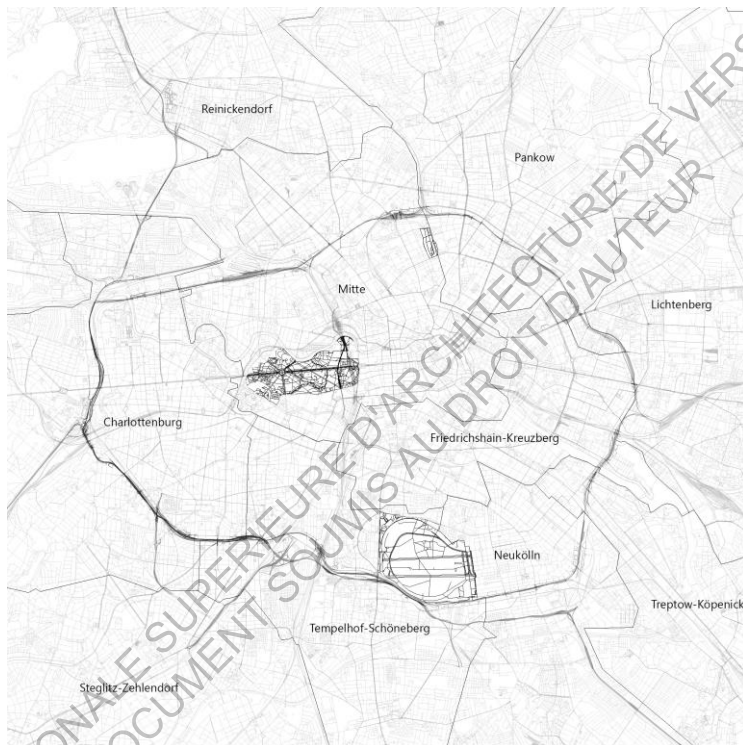


Figure 15 – Carte de situation des parcs de Berlin

II. Berlin, des parcs-univers

a. Tempelhofer Feld

On peut accéder au parc du Tiergarten d'à peu près n'importe où : depuis la porte de Brandebourg, depuis le Sony Center et la

Potsdamer Platz ou encore simplement en descendant à la station de S-Bahn du même nom (Tiergarten), à la croisée des quartiers du Tiergarten, de Charlottenburg et du Hansaviertel. Le parc occupe la quasi-totalité du quartier administratif qui porte son nom et appartient à l'arrondissement de Mitte. Et il suffit de quelques pas pour s'enfoncer dans ce trésor de verdure. Certains diront que le Tiergarten, géographiquement au milieu de Berlin, en est le centre : un Berlin « dont le centre était un trou³⁶ ». Si la question du centre de Berlin reste complexe et ouverte, on peut opposer par ailleurs le fait que le Tiergarten soit un trou dans la ville. En guise de comparaison, il suffit de faire quelques pas dans le Tempelhofer Feld pour trouver un véritable vide. Situé dans le quartier du Tempelhof, ancien aéroport, le Tempelhofer Feld est bien un trou, un vide interminable qui, d'où que l'on se trouve dans ce désormais parc, met la ville à distance. Tout nous apparaît lointain, inatteignable. Au Tempelhof, on a définitivement quitté la ville. On l'aperçoit à peine à l'horizon, frêle cadre de ce vide gigantesque. Infrastructures et constructions ont disparu, seul le bâtiment imposant de l'aéroport, encore dressé dans un coin, rappelle la ville. On pénètre alors un lieu qui se fait négation de la ville, antithèse de la ville constituée de densités : un lieu de non-ville. Pas même un arbre ne vient animer ce paysage désertique. Car c'est bien de paysage qu'il s'agit, un paysage autonome et presque cohérent. Un paysage intérieur, îlot de verdure, immensité verte et vide (fig. 16). Un paysage propre à lui-même,

³⁶ Christian Prigent, *Berlin sera peut-être un jour*, Berlin, La ville brûle, 2015, p. 100. Le « trou » dont Christian Prigent parle est la Potsdamer Platz. À l'époque où il écrit ces lignes, elle est en effet une friche.

inventé par lui et à nul autre semblable : une situation urbaine unique, une expérience de ville très particulière. Dans un coin de ce paysage se dresse donc encore le bâtiment de l'aéroport, seul témoin de l'usage précédent de ce vide. Massif bloc statique et uni, que l'on laisse peu à peu dépérir. Une façade d'un jaune décrépi d'un autre âge, des fenêtres mornes et sales et des tourettes qui lui donne un air de château fort courbe ou bien de muraille. Il questionne alors : que faire de ces bâtiments dont l'usage premier a disparu ? Faut-il le détruire, le reconstruire, le rénover ? Est-il une gêne, un héritage, un témoignage ? Un morceau du sacro-saint patrimoine ? Toutes ces questions sont plutôt nouvelles pour un Berlin qui depuis plusieurs années construit plus qu'elle ne détruit. Mais le plus intéressant reste peut-être la manière dont les berlinois se sont saisis de ce vide. À leurs yeux, ce n'est pas une plaine immense et insignifiante, ou même un simple trou, c'est un incroyable et inépuisable vivier d'usages et terrain d'idées. C'est un lieu indéfini, avec une définition floue qui reste encore à écrire et qui pourrait l'être de mille manières différentes. Chacun peut y trouver son compte, y inventer son propre usage, insuffler au lieu sa propre vision de la ville et du vide dans la ville. Le vide est propice à devenir le tout.



Figure 16 – Tempelhofer Feld, Mardi, 16h. Le Tempelhofer Feld questionne par son existence même la notion « en ville ».

Certains le verront comme une immense piste de course : les grands plateaux que forment les pistes d'atterrissage sont idéales pour tous véhicules munis de roues (vélo, skate, patins à roulettes, pas de moteur bien entendu) et donne à celui qui les parcourt la sensation de rejouer le balai des avions en partance. D'autres profitent de ces pistes pour monter sur leurs planches à voile et se laisser emporter par les vents qui balayent constamment la zone, non plus stoppé par l'obstacle que représente la ville. Enfin, certains y voient un simple lieu pour se poser, se reposer, pique-niquer ou se retrouver autour d'un barbecue dans la plus pure tradition des dimanches. Le vide ne leur fait pas peur, au contraire : ils viennent tous chercher ici cette expérience particulière et cette sensation profonde de liberté que procure le vide. À la différence des places trop grandes et trop

vides pour elle-même, le Tempelhof assume totalement sa taille et son aspect désertique. Il se vend, se présente tel quel dans sa forme la plus pure : un champ de verdure au milieu de la ville, où l'on peut ne plus être dans la ville. C'est également cette transparence et cette simplicité qui fait de Tempelhof un lieu aussi apprécié. Le Tempelhofer Feld, c'est la liberté de l'usage, un lieu qui appartient totalement aux berlinois, comme a pu le montrer le référendum de 2014, dans lequel 65% des berlinois se sont prononcés contre le projet de réaménagement du Tempelhof. Depuis, le parc a installé un semblant d'organisation sous forme de zones plus ou moins protégées et correspondantes à un certain type d'activité : ici les barbecues, ici les planches à voile, là encore un réserve pour la faune et la flore du parc...

b. Tiergarten

Ainsi, si le Tempelhofer Feld est bien un trou, le Tiergarten n'en est à l'inverse pas un. Le Tiergarten, littéralement « jardin des animaux » (à ne pas confondre avec le Zoologischer Garten, jardin zoologique attenant au Tiergarten, ou avec le Tierpark, zoo de l'ancien Berlin-Est) est de taille équivalente à celle du Tempelhof. Pourtant, jamais l'on ne ressentira sa taille et sa profondeur, jamais l'on ne ressentira le vide. Le Tiergarten est en fait une forêt, le Hyde Park de Berlin, comme disent certains. Recouvert d'arbres, pavé de chemins tortueux et labyrinthiques, parcouru d'un ruisseau issu de la Spree, le Tiergarten dessine son petit monde à lui, mélange de pittoresque et de forêt sauvage. Pénétrer le Tiergarten, c'est aussi quitter Berlin, entrer dans un

ailleurs, un pays des merveilles et un lieu pour se ressourcer du béton ambiant, recharger ses batteries vertes. Le Tiergarten est également un recoin intime, un lieu pour se cacher des regards : il est ainsi un haut lieu d' « homosociabilité³⁷ » (*Homosozialität*), soit un lieu de rencontres homosexuelles qui savent par des codes et langages internes se repérer et se retrouver. Boris Grésillon décrit dans un article « ces territoires de l'intime au sein d'espaces publics [qui] échappent en partie au regard extérieur et donc au contrôle social³⁸ ». Ce parc n'est donc pas cette surface lisse et blanche, prête à être écrite, interprétée, modelée, il possède au contraire déjà sa propre identité, assez puissante pour qu'on ne puisse l'altérer. Il devient alors un lieu pour se retrouver, se reposer ou pique-niquer. Il devient aussi lieu de passage, de promenade, de circulation à pieds, à vélo (le revêtement au sol est trop peu adapté aux autres roulettes) et même en voiture par la rue du 17 juin. Cette grande rue traverse d'une traite, dans la longueur, le jardin du Tiergarten. Avec le rond-point accueillant en son milieu la Siegesaule, pivot de mémoire, rue et place découpent violemment le parc en deux. Le parc pourrait de ce fait perdre son aspect de milieu homogène et se séparer en parties distinctes. Mais malgré cette coupure, le Tiergarten sait garder son intégrité et sa continuité : il engloutit alors la rue pour en fait une partie de lui-même.

³⁷ Boris Grésillon, « “Faces cachées de l'urbain” ou éléments d'une nouvelle centralité ? [Les lieux de la culture homosexuelle à Berlin] », *Espace géographique*, tome 29, n°4, 2000, p. 307.

³⁸ *Ibid.*

c. Parcs et Jardins

Les parcs de Berlin sont, il faut le souligner, tous différents. Plus encore peut-être que ceux de Paris le sont entre eux. Mais ils ont pour point commun de dessiner leur propre univers : chaque parc est un véritable poumon vert, un îlot de verdure au sein de la ville. On vient y chercher un ailleurs, se ressourcer loin des rues rectilignes. Chacun le fait à sa manière, par des chemins suffisamment tortueux ou bien un vide suffisamment grand. En insufflant ces petits instants de douceur dans la rigidité de la ville, Berlin reste cette ville *entre lourdeur du passé et légèreté du présent*. Par ailleurs, ces parcs existent et sont pensés « pour eux-mêmes ». À la différence de la plupart des parcs de Paris, ils ne dépendent pas d'un édifice et ne sont ni la prolongation, ni l'élément complémentaire d'un bâtiment. Ils sont libérés du bâtiment, assumant totalement leur situation d'« espaces verts ». Arrêtons-nous ici quelques instants sur la question du nom et la différence entre parc et jardin. Le « parc » en allemand se traduit « *Park* » lorsque le « jardin » devient « *Garten* ». Nous avons donc le Jardin du Luxembourg mais le Parc de la Villette. De même le Tiergarten et le Park am Gleisdreieck. Le Tiergarten est le plus ancien parc de Berlin, il a une histoire complexe mais fut aménagé dès 1527 comme terrain de chasse attenant au Berliner Schloss. Ce n'est qu'en 1742 qu'il fut transformé en parc réservé notamment à la promenade. À la lumière de cette histoire, on comprend que le jardin se compose pour un édifice alors que le parc est autonome. Le Jardin du Luxembourg est bien attenant au Palais du Luxembourg, les Tuileries au Palais du Louvre, etc. Berlin

possède ainsi un seul « jardin » – qui a aujourd’hui presque perdu son caractère de « jardin » – lorsque Paris les multiplie. Quant au Tempelhofer Feld, il ne peut décemment pas être placé dans une catégorie : littéralement « le terrain de Tempelhof », son caractère hybride et son histoire particulière le rendent inclassable. Pourtant, il est aujourd’hui unanimement reconnu comme un parc. Et lorsque l’on sait que les berlinois ont voté pour qu’il soit préservé « tel quel », on comprend ce qui fait réellement les parcs de Berlin : leur capacité à être appropriés et interprétés.

d. Usages inventés

Ils tirent en effet leur force de la liberté qu’ils laissent à leur interprétation. Le parc veut se définir et se placer comme une page vierge, où tout reste à inventer. Et c’est grâce à cette liberté que peuvent naître une formidable diversité d’usages. Le Tempelhof, pour ne citer que lui, en est un parfait exemple. Mais celui qui bat tous les records dans ce domaine, c’est probablement le Mauerpark. Formé sur un ancien emplacement du mur, il est d’une simplicité à toute épreuve : une pelouse, très peu d’arbres, un chemin et une pente dans laquelle a tout de même été creusé un amphithéâtre. Pourtant, il se remplit chaque jour et l’on peut notamment venir y voir chanteurs, musiciens, humoristes, spectacles de cirque et même le dimanche se mettre soi-même en scène le temps d’un karaoké. Les artistes s’emparent de ce lieu et de son public, réinventant le spectacle de rue. Chaque parc possède ainsi son propre univers, au sein duquel l’occasion est donnée de réinventer la ville et son espace public.

C'est l'aspect flou et non défini de ces parcs qui permet la naissance d'usages imprévus. Une simple étendue verte, des arbres et quelques chemins : tout reste à écrire. C'est ensuite avec le temps que les usages « inventés » sont incorporés dans la trame du parc. Une fois que ces usages sont ancrés dans les mémoires et dans les esprits, des règles premièrement tacites viennent s'implanter et enrichir le terrain qu'est le parc. C'est notamment le cas avec le Tempelhofer Feld, où des barrières ont par exemple été installées pour délimiter la zone d'utilisation des planches à voile. Les parcs de Berlin ne sont donc pas, pour ainsi dire, des « parcs d'attraction ». Ils se forment au contraire dans leur capacité à insuffler des usages imprévus qui vont les transformer en retour.

e. Limites floues

Cette identité forte est consolidée par le fait que la plupart des parcs ne possèdent pas de limites physiques : pas de barrières ou de murets. Le seul dont l'entrée est régulée et les horaires fixes est le Tempelhofer Feld. Mais c'est peut-être ici l'exception qui confirme la règle. Dans ce cas précis, les barrières jouent en effet un rôle scénographique : elles renforcent l'effet de surprise lié à la largeur du parc. Réguler l'entrée et entraver le déplacement au moment de pénétrer le parc ne rend que plus impressionnant la sensation de vide et de liberté que l'on ressent par la suite. Pour les autres parcs, les limites sont effacées, floues. La nature se mêle discrètement à la ville. Elle vient mourir au bord de la chaussée, créant une zone épaisse de transition ville-nature. De

par cette absence de limites, c'est au parc lui-même de se créer une densité ou une identité assez forte pour se délimiter et se différencier de la ville. La particularité de la limite qui définit les parcs de Paris est sa qualité de limite temporelle et donc changeante : elle peut, au fil de la journée, se transformer pour laisser passer ou interdire le passage à certains points choisis. Ce faisant, elle fait basculer les parcs de Paris dans le domaine du « loisir », un loisir accessible seulement aux heures prévues. Danièle Voldman décrit une « nature au service des loisirs³⁹ ». A Berlin, le parc ne remplit pas seulement la fonction de loisir mais bien de poumon vert nécessaire dans la ville, quel que soit l'heure. C'est le fait qu'ils ne soient définis ni enfermés, ni limités dans le temps qui fait leur force et leur permet de former un véritable univers. De ce fait, un parc à Berlin peut naître n'importe où, de la ruine avec le Gleisdreieck, voire de rien avec le Tempelhofer Feld. Toute occasion est bonne pour faire naître un espace vert, un espace libre, un espace d'expression... Il y a à Berlin cette volonté du « laisser faire ». Laisser naître, laisser libre, laisser intervenir, etc. et c'est ainsi que la créativité peut se déployer et prendre des formes diverses. C'est cet esprit que l'on retrouve également dans les nombreuses friches de Berlin. À Paris, s'il n'est bien entendu pas question de briguer la créativité, on laisse peu de place à l'improvisation. De nombreux festivals de musique, par exemple, ont lieu dans des jardins de Paris, mais ils sont toujours programmés et planifiés. Les parcs et jardins de Paris semblent

³⁹ D. Voldman, « Le parc de la villette... », *op. cit.*, p. 27.

être prisonniers de leur composition stricte et de leurs usages définis. Ils peinent à faire naître de l'imprévu, de l'improvisé.

Franck Debie va même plus loin et écrit en 1989 *Pas de parcs pour Paris ?*. Il proclame que les parcs de Paris ne sont... pas situés à Paris mais en banlieue ouest et notamment à Versailles, blâmant pour cela l'exiguïté des parcs et jardins parisiens dont « les dimensions réduites [...] interdisent de différencier leurs équipements pour satisfaire tous les besoins⁴⁰ ». Autrement dit, Paris accouche comme pour le Jardin du Luxembourg de parcs trop concentrés sur l'usage, qui prend le pas sur la végétation. On pourrait arguer que Paris possède deux larges bois, Boulogne et Vincennes, qui disposent d'assez d'espace nécessaire. Ce à quoi il répond :

« Entre Paris et l'ensemble de la capitale verte, Boulogne est un bois marginal excentré par rapport à Paris, excentré par rapport à Versailles: un espace intermédiaire, une frontière, un obstacle (il était clos d'un mur percé de rares portes, infranchissable avant Louis XVI, sans parler de l'insécurité chronique; il y avait un seul passage, la route de Saint-Cloud). Quelle différence avec le Tiergarten: un bois de passage, un espace de liaison entre le Château de Berlin et le Palais de Charlottenburg ! [...] L'état, longtemps, du bois de Boulogne montre bien le long divorce entre Paris et ses parcs ! »⁴¹

⁴⁰ Franck Debie, « Pas de parcs pour Paris ? (*No parks for Paris ?*) », *Bulletin de l'Association de géographes français*, 66e année, 1989, p. 186.

⁴¹ *Ibid.*, p. 190.

Les bois de Boulogne et Vincennes, même s'ils appartiennent administrativement à Paris, peuvent difficilement être considérés comme des parcs parisiens. Ils se situent en dehors de l'enceinte parisienne, ont une frontière parfois très fine avec Paris et sont séparés de celui-ci par le passage du périphérique. Le lien avec Paris est alors un lien en pointillé et ne s'effectue qu'au prix de l'enfouissement complet des voies de circulation.

Le jardin du Luxembourg, le parc de la Villette, les Buttes Chaumont, etc. Paris n'aurait finalement pas de véritables parcs. Ces parcs, par leur composition et la planification de leurs usages, ne peuvent se défaire de la ville. Ils restent foncièrement urbains et peinent alors à emporter le visiteur dans un ailleurs. Cela est paradoxalement renforcé par leurs limites claires, définies et temporelles. La temporalité du parc le place en effet immédiatement dans un système de loisirs accessibles uniquement à certaines heures. À Berlin, dans le Tiergarten, le Tempelhofer Feld ou le Mauerpark, c'est une autre dynamique qui s'exprime. À l'inverse, les parcs ne possèdent pas de limites. Cette absence de limites les poussent alors à développer leur propre univers, à se faire de véritables écrins. Ils mettent également à jour un esprit de ville que l'on pourrait étendre à tout Berlin : celui du « laisser faire ». La ville se construit dans l'improvisation, dans l'interprétation et la réappropriation de l'espace par les habitants, la création de micro-événements qui impactent et transforment la ville en retour.

Les Champs Elysées-Ku'damm et Friedrichstraße – De l'axe dans la ville

Le quatrième parcours suivra trois rues en parallèle pour se pencher sur la question croisée de l'axe et de l'image dans la ville. Ce sont trois célèbres rues de Paris et Berlin, dont la réputation n'est plus à faire : l'avenue des Champs Elysées à Paris ; Kufürstendamm et de Friedrichstraße à Berlin, qu'il s'agira de remonter et d'expérimenter afin de saisir la force d'un axe de ville. L'avenue des Champs Elysées est l'axe le plus important de Paris et se situe entre la place de la Concorde et la place Charles-de-Gaulle (fig. 17). Elle soulèvera également la notion sous-jacente de luxe lié à l'image de la ville. Kufürstendamm est quant à elle une rue importante de Berlin (fig. 18) et qui fut construite en référence aux Champs Elysées : « Ce Kufürstendamm est une reprise des Champs Elysées, mais en plus grand.⁴² » Il sera l'occasion de discuter sur sa qualité aujourd'hui à représenter l'avenue des Champs Elysées. On prendra en comparaison et contre-argument Friedrichstraße, axe important de Berlin situé entre Mehringplatz et la Chausseestraße (fig. 18). Il sera enfin question d'expérimenter l'axe dans la ville en tant que limite ainsi que les implications qui y sont liées.

⁴² Frédéric Wilner, épisode 3 « Face à face (1870-1921) », *Paris-Berlin, destins croisés*, ARTE France, Iliade Productions, Les Films de l'Odysée, 2015, 18min.



Figure 17 – Carte de situation de l’avenue des Champs Elysées à Paris

- I. Paris, en remontant les Champs Elysées
 - a. Place de la Concorde

Il faut débuter le parcours de cette rue à sa source même, remonter à l’origine. On y émerge métro Concorde, sur un terrain pavé : c’est une large place rectangulaire du cœur de Paris, place

de la Concorde. Elle donne son élan formidable à l'Avenue des Champs Elysées, une puissance à Paris peu égalée. Mais cette place – si tant est que l'on puisse parler de place – est surtout un vide, gigantesque et dévastateur. À l'époque de sa construction déjà, alors qu'elle s'appelle encore place Louis XV, elle « est un immense espace ouvert, avec une toute petite statue au milieu ; et évidemment l'effet est manqué⁴³ ». Un vide si grand et si large qu'il absorbe tout ce qu'il trouve à sa portée. Un géant qui se repaît d'espace, ingère goulument les trous d'airs pour se placer, repus, au sommet des vides de Paris. Dans une ville qui se doit d'être dense, ce vide surprend, étonne et fait s'écarquiller plus grand les yeux. Engoncée dans sa forme rectangulaire bien plus longue que large, la place est définie à l'Est et à l'Ouest par les barrières de deux parcs, au Nord par des façades sculptées tout en corniches et colonnades et au Sud par la Seine elle-même, dans laquelle elle déverse ce trop-plein de vide. Quelques automobiles tournent sans fin autour d'un terre-plein ovale, tremblantes sur des pavés d'un autre âge. On pourrait presque croire à une friche ou un espace en attente, si ne trônait pas au centre quelque symbole de puissance et de gloire : l'obélisque pointant sa flèche dorée vers le ciel. Elle est flanquée de part et d'autre de deux fontaines noyées dans cette immensité et d'une série de petits lampadaires stylisés au garde-à-vous. La place affirme sa vocation de lieu de mémoire, ou encore de lieu à la gloire de Paris, tout en enfouissant ses symboles sous un vide trop épais. Les fins d'année, elle érige pour combler le vide une machine à

⁴³ Frédéric Wilner, épisode 1 « Les frères ennemis (1650-1789) », *Paris-Berlin, destins croisés, op. cit.*, 39min.

divertissement de métal et néons clignotants : la grande roue offre à ses passagers un peu de hauteur au-dessus de la ville. Mais au bas de ces machines, personne pour animer la place. Pas de regroupements, de jeunes gens stationnant : on ne s'arrête pas dans ce lieu, on y passe simplement. Ramené à sa taille, sa petitesse face à la ville, le passant-touriste se presse, une fois l'image capturée, de quitter la place pour un lieu plus adapté à l'échelle du corps.

b. Une allée plantée

Echappant de cette place, on peut se plonger dans l'avenue la plus célèbre de Paris, un lancinant refrain issu de souvenirs d'enfance murmure qu'ici, « à midi ou à minuit, il y a tout ce que vous voulez ». L'Avenue est à hauteur de sa réputation : trois voies et une voie de bus de chaque côté, affublée de larges trottoirs, dont seule une partie est pavée. La progression est rythmée par une rangée d'arbres de chaque côté et de grands fanions flottants sur les réverbères. À l'orée de cette rue, celle-ci n'est pas encore ce recueil de boutiques mais une large allée plantée. Les trottoirs plongent dans des parcs denses et fleuris, ponctués seulement de petits baraquements verdâtres vendant crêpes et hot-dogs. Malgré leur pérennité, ils apparaissent bien dérisoires et anecdotiques dans l'immense rue. Pendant les fêtes de Noël, la rue est animée par un marché de Noël : de petites maisonnettes blanches s'alignent en rang d'oignons pour vendre sucreries ou produits en tout genre. Mais une fois l'évènement passé, la rue devient champ d'ordures, restes, traces de l'activité,

le fantôme d'une rue qu'elle fût gauche, les arbres laissent filtrer la silhouette des petits et grands palais, monuments de culture à Paris. C'est ici que prend fin la promenade plantée, pour se transformer en la rue scintillante de boutiques que l'on connaît.

c. Une rue du luxe

A partir du rond-point de la station Franklin D. Roosevelt, le rond-point des Champs-Élysées-Marcel-Dassault, on passe donc dans une autre rue, un autre refrain, plus célèbre encore. La rue ne perd en rien de sa largeur, un fleuve dont le flot des véhicules est ininterrompu. Le trottoir immense, quant à lui, continue de s'étaler. Entre les deux rangées de platanes rasés de près s'écoule ainsi une deuxième avenue : celle des piétons. C'est là où l'on circule, les mains dans nos poches crevées. Les façades haussmanniennes donnent au large trottoir l'allure et l'échelle d'une place. D'un côté, une rangée d'arbres au garde-à-vous puis la chaussée, impénétrable, impitoyable royaume de la vitesse. De l'autre, modénatures étincelantes, moulures et balconnets timides derrière une seconde rangée d'arbres, tout ce qu'il faut pour une rue de Paris « digne de ce nom ». Et puis, bien sûr, les compositions savantes des vitrines alléchantes. L'Avenue est peut-être la rue à Paris que les passants remontent le plus lentement, prenant le temps, de boutiques en boutiques. C'est tout un art de la vitrine qui s'exprime ici : rien n'est laissé au hasard, tout est pensé en direction du consommateur, l'inciter à passer la porte. L'enseigne et la lettre se travaillent et les baies vitrées s'agrandissent pour montrer la profondeur du magasin.

On parcourt là la vitrine de la ville : elle se doit d'être parfaite et représenter l'image d'un Paris de la mode et du luxe. Pourtant, les boutiques sont variées : « Si le luxe a refait son apparition depuis la rénovation de l'avenue, il doit encore cohabiter avec des restaurants et des boutiques d'un niveau social bien plus modeste et se confronter à la concurrence des nouvelles enseignes de masse soucieuses de s'installer sur les Champs Elysées.⁴⁴ » Michel Pinçon souligne ici la reconquête du luxe dans l'Avenue, qui avait perdu du terrain dans les années 1970. Le textile de masse, Zara, H&M, etc. envahit petit à petit l'espace disponible. Mais même les enseignes les plus bon marché se doivent de s'inscrire dans cette certaine tradition du luxe : il faut du chic et de la classe pour entrer aux Champs Elysées, autrement dit du noir, du doré ou de l'argenté. Les vendeurs et vendeuses sont triés sur le volet et habillés comme dans les boutiques les plus chères de Paris. Malgré cela, les grandes marques de luxe ne sont pas en reste, et l'on peut toujours se promener entre les Cartier, Guerlain ou Louis Vuitton. Pour la restauration, le passant pourra choisir entre les palaces les plus renommés, tels le Fouquet's, ou des chaînes de restauration plus modestes comme La brioche dorée. Enfin, l'avenue se démarque en étalant au public de nombreuses vitrines de concessionnaires automobiles : Peugeot et Renault côtoient Mercedes et exposent leurs derniers modèles. L'avenue des Champs Elysées mélange les cadres sociaux tout en cultivant son image d'un emblème du luxe.

⁴⁴ Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Paris : quinze promenades sociologiques*, Paris, Payot, 2009, p. 67.

C'est sur cette avenue que circule une foule bigarrée et diverse. La mixité des enseignes se retrouve au sein de la foule et on croise sur l'Avenue des gens issus de tous les milieux sociaux. Familles avec poussette, groupe d'amis ou personnes seules, le passant des Champs Elysées est multiple. Un discret sac à la main ou bien encombré de dizaines de sacs de courses, ce passant parle toutes les langues, vient de tous les pays, reste quelques jours à Paris ou bien plus longtemps. Parmi la foule des touristes se cachent en effet aussi bien des parisiens et des « banlieusards ». Beaucoup se retrouvent dans cette rue, butiner les boutiques pour le simple plaisir d'acquérir quelque chose de neuf. « Tous les groupes sociaux ont une bonne raison d'aller "sur les Champs", qu'ils y habitent, mais cela est devenu rarissime, qu'ils y aient leur bureau, comme le PDG de telle entreprise de BTP, ou leur travail, comme le plongeur du Fouquet's ou le vigile à l'entrée de Virgin [fermé depuis, ndla], ou encore qu'ils y viennent pour se promener, dîner, aller au cinéma ou simplement admirer les lumières de la ville.⁴⁵ »

d. Place de l'Etoile

Fin du voyage sur la Place Charles de Gaulle, appelée plus couramment « l'Etoile », sur laquelle trône bien sûr l'Arc de Triomphe. L'Avenue se jette dans cette place qui se distribue en une dizaine d'avenues différentes. Elle brille alors non pas par sa taille mais par sa capacité à concentrer les foules. Continuellement, elle déverse son monde dans ce lieu qui est bien

⁴⁵ *Ibid.*, p. 65.

moins une place qu'un nœud : un rond-point à grande échelle. À nouveau un grand vide impénétrable, cette fois-ci totalement circulaire. Pour atteindre son centre, il faudra passer sous terre. Cauchemar des automobilistes, le rond-point est célèbre pour être l'un des points de circulation les plus complexes de Paris. Le balais des voitures devient alors un spectacle presque hypnotique. Au centre, l'un des monuments les plus visités de Paris : le vide de circulation se fait malgré lui lieu de mémoire, la solennité de la mémoire placée au centre d'un nœud automobile inextricable. Un symbole de puissance, de gloire, qui célèbre la victoire pour mieux pleurer ses morts. Un monument aux morts, donc, mais qui se parcourt, se traverse, s'escalade pour une libération au-dessus de la ville. Une direction pour la grande Avenue mais finalement pas une fin mais une porte qui ouvre sur la prolongation de la rue. L'avenue des Champs-Élysées se poursuit alors dans la perspective avec l'avenue de la Grande Armée.

e. Une rue-quartier

L'avenue des Champs-Élysées, c'est donc la rue-quartier. Une rue dont le caractère est si fort et les usages si concentrés qu'elle forme son propre quartier linéaire. Dans L'image de la cité, Kevin Lynch décrit des rues « où les concentrations d'utilisations sont suffisamment marquantes pour en faire des quartiers linéaires⁴⁶ ». Il est assez facile d'appliquer cela aux Champs Élysées : l'avenue concentre un très grand nombre de magasins et attire une foule nombreuse. Par ailleurs, parcourir l'un et

⁴⁶ Kevin Lynch, *L'image de la cité*, Paris, Dunod, 1960, p. 58.

l'autre de cette rue revient à parcourir deux rues différentes, tellement celle-ci est large et diverse. De plus, elle possède une reconnaissance mondiale comme rue particulière : « la plus belle avenue du monde⁴⁷ ». Mais plus que cela, l'Avenue a développé une particularité de mixité sociale qui fait d'elle un véritable quartier « à part ». Plus que la concentration des boutiques, c'est l'entrechoquement des boutiques de luxe et des boutiques modestes qui crée l'avenue des Champs Elysées. Il faut alors nuancer le propos, car l'Avenue est bien faite de deux parties distinctes, deux morceaux qui forment ensuite le quartier qu'est cette rue. En effet, la première partie de la rue, jusqu'au rond-point des Champs-Élysées, peut aussi être vu comme un extrait de quartier, mais de manière différente. Il est quartier à travers l'ambiance générale qui s'en dégage mais surtout à travers la situation particulière dans laquelle est placé le passant. C'est un morceau de quartier de déambulation bucolique, forme de transition avant le morceau de quartier des boutiques. Cette question du quartier est dans cette deuxième partie renforcée par la propension des larges trottoirs à devenir de véritables places de quartier habités. On s'y assoit, on y parle, on y attend, on y mange parfois, on y circule en trottinette ou en roller... La rue donne aussi naissance à quelques usages particuliers, comme la vente à la sauvette ou la mendicité. C'est tout un macrocosme de quartier qui se met en place. Mais au-delà de la rue-quartier, l'Avenue est aussi la rue-image, la rue-symbole. C'est une rue célèbre, une rue que l'on visite comme un monument. Les

⁴⁷ M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot, *Paris...*, *op. cit.*, p. 65.

touristes s’y rendent pour avoir un aperçu de la ville, croyant trouver ici l’essence, la consécration de Paris. C’est une rue-vitrine, brillante et scintillante, qui prend une temporalité particulière le temps d’un 14 juillet. Et pourtant c’est une rue qui garde profondément son aspect commercial : cela doit rester une rue du bling-bling, de la dépense, du luxe. À travers cette rue, Paris forme et cultive son image de ville-bijou, ville de la mode et du luxe.

f. Une rue-limite

« D’ailleurs, les limites sont souvent aussi des voies. Lorsqu’il en est ainsi, et si on laisse n’importe quel observateur se promener sur la voie [...], l’image due à la circulation semble alors dominer.⁴⁸ » Kevin Lynch propose dans sa réflexion les voies comme expression de la limite et l’on peut se demander ce qu’il en est de l’avenue des Champs Elysées. L’avenue des Champs Elysées possède les caractéristiques qui pourraient faire d’elle une limite : une circulation dense, une largeur importante qui contraint le passage et une identité forte, un univers particulier et palpable. Le passage est ainsi marqué et marquant : on ne traverse pas impunément cette rue et la ville nous paraît changée dès lors que l’on atteint l’autre côté. Et en effet, en plan, elle est la ligne de séparation entre le quartier qui, par métonymie, a pris le nom de Champs Elysées et celui du Faubourg-du-Roule, respectivement 29^{ème} et 30^{ème} quartiers administratifs de Paris. Il faut même ajouter que la partie nord de la rue, entre le rond-

⁴⁸ K. Lynch, *L’image...*, *op. cit.*, p. 76.

point des Champs-Élysées et celui de l'Étoile, appartient administrativement au quartier du Faubourg-du-Roule. Pourtant, la séparation « sur-place » est difficile à saisir. Au sud de la rue, ce sont de petits îlots de quartier chic, immeubles haussmanniens impeccables et bien alignés. Il y a également la rue Montaigne, rue la plus chère de Paris par sa concentration – entre autre – d'enseignes de luxe. Au nord, c'est un peu plus bon marché et des rues un peu moins vides. La différence est subtile mais devient magnifiée et surlignée par la présence des Champs Élysées, qui fait une coupure nette. C'est une frontière née de l'usage, mais un usage ancré dans la rue et qui transfère aux murs, aux façades, au sol et même aux passants son caractère limitant. C'est une limite particulière car elle délimite peu et réunit plutôt. On atteint peut-être avec les Champs Élysées cette notion de « couture » développée par Kevin Lynch « qui réunissent [à l'inverse] des barrières qui séparent⁴⁹ ». Elle établit un lien entre les deux quartiers, une ligne où ils se rejoignent, en rassemblant les individus et en infusant un peu d'elle-même dans chacun des quartiers. Par ailleurs, l'avenue est dans sa longueur un lien entre la Seine et, par extension, le périphérique. Ce faisant, elle joint deux limites qui en font alors une frontière surlignée d'un lien.

Le cas des Champs Élysées, c'est une rue dont l'identité est profondément liée à son emplacement dans la ville. C'est en effet une rue structurante de la ville et qui fait partie majeure de son organisation interne. En plus d'être structurante, l'Avenue est également profondément directionnelle. « Les limites, tout

⁴⁹ *Ibid.*, p. 75.

comme les voies, peuvent avoir des qualités directionnelles.⁵⁰ » et « Les voies dont l'origine et la destination sont claires et bien connues avaient une identité plus forte, aidaient à lier la ville en un ensemble et donnaient à l'observateur une idée de ses coordonnées à chaque fois qu'il les traversait.⁵¹ »

Pour Kevin Lynch, l'aspect directionnel d'une voie et, par extension, d'une limite, est important pour « l'imageabilité » de la ville (*imagibility*). L'aspect directionnel permet ici en plus de faire lien, de relier le centre de la ville à sa périphérie. Dans une ville aussi concentrique que Paris, une rue large et transversale est un acte fort. Il s'agit bien sûr d'un axe historique majeur, que chaque gouvernement a tenté de prolonger : l'axe se poursuit aujourd'hui jusqu'à La Défense et même au-delà. C'est une rue pensée pour être directionnelle, mener à de hauts lieux de mémoire, être parcourue par les rois. Mais aujourd'hui, c'est probablement le lien le plus fort que Paris entretient avec sa banlieue. C'est une rue qui, par extension, accepte et s'ouvre sur l'extérieur de Paris. Par ce geste, elle pourrait briser l'intériorité de Paris et la limite formée par le périphérique. Mais au bout de la rue, la victoire n'est qu'en demi-teinte : la tentative de liaison grandiose semble comme tuée dans l'œuf. À la rencontre avec le périphérique, la rue s'élargit en une gigantesque place plantée, accessible à nouveau en passant sous terre. La place de la porte Maillot casse le dynamisme de l'axe, obligeant à la contourner et annonçant brusquement la fin de la ville. Elle est ensuite

⁵⁰ *Ibid.*, p. 77.

⁵¹ *Ibid.*, p. 63.

secondée par la traversée des voies du périphérique qui, bien qu'enterré dans cette partie de la ville, reste toujours un évènement. La jonction de ces deux limites est ainsi marquée au fer rouge, difficile alors de dire laquelle prend le pas sur l'autre, prouvant une nouvelle fois la force du périphérique en tant que limite. À Berlin, c'est une autre vision de la ville qui s'est exprimée, une autre chanson. De ce fait, la rue-pendant de l'Avenue des Champs Elysées est double, elle s'est scindée en deux. Deux candidates peuvent en effet répondre à l'appel : Kufürstendamm et Friedrichstraße. Il faut également noter Unter den Linden, qui aurait pu être une sérieuse candidate. Mais cette rue est trop empesée, alourdie par le poids du passé, trop chargée d'histoire. Bien sûr, rien à Berlin n'est innocent du point de vue de la mémoire. Mais cette rue manque en plus de cette pulsion que l'on retrouve dans Friedrichstraße ou Kufürstendamm. Unter den Linden est pour moitié une coquille vide, emplie seulement par les hordes de touristes à la recherche d'un peu d'histoire.



Figure 18 – Carte de situation de Kufürstendamm et Friedrichstraße à Berlin

II. Berlin, Kufürstendamm et Friedrichstraße

a. Kufürstendamm, une rue du luxe

1 Ku'damm

Kufürstendamm, qu'on appelle aussi Ku'damm, est l'une des grandes avenues de Berlin et l'une des plus fréquentées. La rue est très large, avec ses deux à trois voies de chaque côté, son terre-

plein central qui sert de refuge aux voitures arrêtées et ses trottoirs immenses. La rue est si large que l'on peine à apercevoir le trottoir d'en face et se promener d'un côté ou de l'autre revient à marcher dans deux rues différentes. Ça circule pas mal, voitures, vélos, bus et piétons. Les voitures filent, les piétons flânent et lèchent vitrine. On se trouve dans l'une des rues les plus touristiques de Berlin. Non pas que cette rue soit la mémoire d'un grand passé disparu, ou qu'elle soit synonyme d'un vivier architectural, mais cette rue attire car elle héberge en son sein de grands magasins. Marcher dans Ku'damm, c'est marcher dans un monde du luxe, entre les Lagerfelds, les Yves Saint Laurent et les hôtels cinq étoiles. Les boutiques arborent des vitrines dorées, argentées ou marbrées et tout est bon pour suggérer le luxe et la richesse des produits vendus. Ku'damm est un monde de l'apparence, de la beauté glacée des magazines : il faut transpirer l'argent pour appâter le chaland. Les vitrines soulignent en rez-de-chaussée des façades très propres et issues du siècle dernier, c'est à l'encre de la moulure et du décor (fig. 19). Ici, on ne ressent pas la tragédie berlinoise. Pas de traces de la guerre, ni friches, ni ruines, ni même bâtiment « trop » neuf. Ces façades semblent appartenir à un autre temps, figé, possèdent la beauté oubliée qu'un texte de Hessel fait revivre. « Devant de nombreux cafés, les terrasses s'avancent largement sur le trottoir, maison et rue formant ainsi un ensemble. L'un d'eux a même déjà sorti un brasero, à la mode parisienne, pour la saison froide, afin de ne pas rompre cet ensemble, même en hiver.⁵² » C'est une rue qui ne

⁵² Franz Hessel, *Promenades dans Berlin*, Paris, L'Herne, 2012, p. 170.

parvient pas à nous faire ressentir Berlin, qui ne semble pas même appartenir à Berlin, mais bien à une autre ville. La rue elle-même le sait et joue avec cette identité, s'efforçant de rassembler à autre chose qu'à elle-même. Les hôtels de luxe ou les cafés élégants qui abondent semblent en effet être issus d'un rêve parisien ou New Yorkais.



Figure 19 – Ku'damm, Samedi, 16h. À l'époque, la capitale allemande tente de dépasser Paris. Il en reste une rue comme anachronique.

2 Breitscheidplatz

A la fin de Ku'damm, en direction de l'Est, juste avant la Budapesterstraße, se serre et s'insère la place de la Gedächtniskirche, la Breitscheidplatz. Elle donne ainsi l'impression de s'être glissée dans la ville, dans un coin laissé libre, voire d'être née d'un vide. C'est une véritable place, entièrement

piétonne, qui accueille en son centre les trois bâtiments composants de l'église. Si Kufürstendamm nous transportait dans un Berlin utopique, un Berlin qui aurait pu être sans les événements que l'on connaît, la place de la Gedächtniskirche nous ramène brutalement dans le Berlin-mémoire. L'église du souvenir, renommée ainsi dans les années 1960, se dresse au centre de la place, monument à l'échelle d'un bâtiment. Le clocher détruit heurte le regard du passant, exprimant immédiatement, sans avoir besoin de mots, toute l'émotion. L'église ainsi laissée dans son aspect ruiné est érigée en symbole puissant du devoir de mémoire. « Il ne faut pas oublier », nous chuchote-t-elle à l'oreille. Une église-pendant moderne a néanmoins été construite pour assurer les fonctions de cette église détruite. Elle est constituée de deux monolithes noirs, d'un côté le clocher, de l'autre le corps. Ils savent tous deux se faire discrets, se faire muets pour laisser seule s'exprimer la ruine. Ensemble, ils forment une combinaison de trois objets autonomes occupant pleinement le vide. Presque trop si l'on n'y pense : ils ne laissent de place à aucune autre chose, construction ou même usage de la place. Leur présence physique et leur portée métaphorique occupe réellement tout le vide et canalise l'usage de la place : c'est une place dédiée toute entière à la mémoire.

Petit à petit, néanmoins, ce symbole est envahi, englouti par les multiples constructions alentour qui ne cessent de croître. Les chantiers font naître de plus en plus de buildings immaculés qui enserrant et étouffent la place ainsi que les objets qu'elle accueille. La nouvelle église, désormais vieillissante, perd de la

force de son concept, tendant à devenir une ruine elle-même. Que faire alors lorsque les strates de la mémoire se superposent, se mélangent en un tout dont les fils deviennent difficile à démêler ?

La place enfin fait l'effet d'une respiration dans la ville, induisant un changement dans celle-ci. Le vide de la place marque un arrêt dans le parcours, un point, un tiret ou un espace qui précède la prochaine rue dans lequel on se plongera. De l'autre côté de cette place, une impression nouvelle, ou tout du moins différente, une ville modifiée ou perçue différemment, qui font de ce vide un tournant, un pivot.

3 Tauentzienstraße

En effet, dans la Tauentzienstraße, les bâtiments sont plus récents et plus hauts. Le verre et l'acier ont envahi les façades. Sensation de ville plus « pratique », qui ne cherche pas à en faire trop ou à impressionner par la sophistication de ses façades. Au rez-de-chaussée, les magasins sont moins chics, moins beaux et ça se bouscule avec des sacs de courses. De ce côté-ci, il y a plus de monde, même pour un samedi après-midi. On doit se faufiler, se frayer un passage à travers cette fourmilière de la consommation. La foule se presse mais, Berlin oblige, on attend toujours sagement au passage piéton que le feu passe au vert. Dans la Tauentzienstraße, on est encore dans du dense, à la berlinoise : des façades carrées, imposantes, efficaces. Les bâtiments sont en effet bien rangés, bien alignés et sont invariablement tramés et/ou symétriques : la rigueur est de mise.

Quant à la rue, elle est toujours démesurée et les bâtiments d'en face hors d'atteinte. Dans la Tauentzienstraße, il y a aussi le KaDeWe (Kaufhaus des Westens), un Bon Marché berlinois et à l'échelle de Berlin, dont les façades rongées dissimulent trop bien la grande symphonie de luxe et de produits que l'on trouve à l'intérieur. Le KaDeWe est le centre commercial à grande échelle, un véritable temple de la consommation et aussi un symbole. S'il s'exprime moins que la Gedächtniskirche, le magasin apporte aussi sa part dans le devoir de mémoire. Il était un des emblèmes de l'Ouest, tout ce que l'Est ne pouvait devenir, une manière de résister par le pouvoir d'achat et le luxe de la consommation.

b. Friedrichstraße, un axe de ville

1 Mehringplatz

La Friedrichstraße prend sa source près d'Hallesches Tor, dans la Mehringplatz. Place qui elle aussi a eu sa part d'histoire mouvementée. Détruite puis reconstruite à travers un concours d'architecture par Hans Sharoun, elle est aujourd'hui à nouveau barricadée pour travaux. Lorsque celle-ci était encore ouverte à la promenade, elle offrait au passant une expérience de ville originale. La Mehringplatz avait tout d'abord le mérite de s'ériger en véritable place publique dans la ville : une place entièrement dédiée aux piétons, avec fontaine et bancs publics. Un cocon, un lieu de repli dans l'infini quadrillage de Berlin. Car la particularité de Mehringplatz est bien de réintroduire une figure rare à Berlin : celle de la courbe et, ici, du cercle. Les bâtiments de logement dessiné par Hans Sharoun s'enroulent en deux rangées de cercles concentriques, formant ainsi deux vides différents et inédits. Le

centre devient donc cette place dont les murs courbes redoublent la sensation de lieu de repli dans la ville. Quant au vide périphérique, il donne la possibilité au passant de ressentir l'effet d'une rue courbe. La rue se défile sans cesse devant nos yeux, on voudrait arriver à la fin, voir le bout mais il nous est inlassablement dissimulé. Et ce que l'on recherche surtout, c'est un coin. Le coin de rue ne nous aura jamais autant manqué que durant cette expérience. Dans le cercle parfait, l'Homme prend peur : il lui faut des lignes droites, des angles, des pavés, il dépérit dans ce cercle sans fin.

2 Friedrichstraße sud

Ainsi c'est cet espace singulier qui accouche de la Friedrichstraße, lui donnant vie et élan. Grande artère commerçante, elle fut largement détruite durant la seconde guerre mondiale avant de devenir un lieu significatif de la guerre froide. C'est une rue qui porte le poids du passé, et dont pourtant on peine à ressentir la lourdeur. On passe entre deux gardiens de la rue, deux bâtiments qui encadrent le début de la rue et la traversée commence. La rue venant de naître est semblable à un petit ruisseau : d'une taille plus que modeste, elle ne possède pas de ligne de séparation des voies et se fait engloutir par une série de deux vides qui la relègue au rang de rue insignifiante. Mais alors que l'on s'approche du U-Bahn Kochstraße, la densité augmente à nouveau et les bâtiments se pressent en bloc pour cadrer la rue. Très vite, on a la sensation de se trouver au cœur de la ville. Non pas que les bâtiments nous mettent la puce à l'oreille, ils sont au contraire sales, un peu miteux, un patchwork

d'époques dominée par la grisaille berlinoise qui envahit indifféremment les façades. Ils crient parfois à la gloire du béton et de l'acier, lorsqu'on dépasse U-Bahnhof Stadtmitte. Des matériaux efficaces pour empiler du bureau. Non, ce qui donne l'impression d'être au cœur de ville, c'est le monde : ça grouille ici, ça se presse ou ça avance distraitemment, ça parle toute les langues. La foule est là, sans surprise, dans un des lieux les plus touristiques de Berlin. Beaucoup de touristes bien sûr, mais pas que. Les vélos, au contraire, se font très rares : les habitués de Berlin à vélo savent que cette avenue est avant tout pour les voitures. En vélo, on préférera les rues parallèles moins passantes à cette Friedrichstraße.

3 Friedrichstraße centre

Petit à petit, on approche du centre. Facile à savoir, ici, il y a de plus en plus de boutiques, et les voilà de plus en plus luxueuses : pour la Französische Straße, c'est les galeries Lafayette, bien entendu, qui ont acheté de la façade disponible. Tout en verre et acier, elles se paient le luxe d'occuper tout un îlot sur la Friedrichstraße. Puis on atteint, sans crier gare, Unter den Linden. La célèbre avenue se reconnaît immédiatement, sans que l'on sache dire réellement pourquoi : une ambiance particulière, une largeur, une disposition ? Ou encore une rudesse propre et une froideur glaçante ? Une rue entière comme symbole, tant est si bien qu'on ne sait plus qui impressionne : est-ce le nom de la rue, ou bien est-ce la rue elle-même. Au loin on peut presque sentir l'agitation créée par la porte de Brandebourg. La porte est également un signe fort de la mémoire et, à l'instar du Check-

Point-Charlie, un symbole poli par le temps, par les milliers de milliers de passages sous celle-ci. Aujourd'hui, on ne sait plus trop pourquoi on va la voir : attrait architectural ? Historique ? Ou simplement car c'est « ce qu'il faut voir à Berlin » ?

U-Bahnhof Friedrichstraße, nous y voilà, au cœur, au centre de cette rue, peut-être de cette ville. Juste avant de se heurter au métro aérien, la rue se rétrécit. Elle prend son élan, s'accorde une pause ou fait des réserves pour s'exprimer de plus belle de l'autre côté du métro. La station, seul obstacle visuel à cette rue infinie, ne bénéficie pas d'une place dans laquelle se poser et trôner. Ici, la ville est dense, animée : au milieu de la foule de gens pressées, on retient son souffle ; il n'y a pas de temps à perdre, ni d'espace. Le métro doit alors se glisser juste dans l'interstice qui lui est accordé. Il surgit là où on ne l'attend pas, d'un coin de rue et de façade, OVNI posé là, en brisure, coupure de la rue. Pour traverser, c'est le passage au noir. On glisse dans un long couloir sous les voies, dans lequel racolent les enseignes lumineuses de petites boutiques qui ne voient jamais le soleil ainsi que les entrées du métro. De l'autre côté, ce sont de plus belle les nouveaux beaux magasins : on a atteint le point culminant, le cœur d'une Friedrichstraße nouvelle, rutilante, branchée... Pour célébrer au mieux ces temples de la consommation, la ville s'aère en plaçant ces bâtiments au centre d'un vide. Brillance et transparence.

4 Friedrichstraße nord

Et puis, traversée de la Spree. Elle se fait rapide, sans chichis. Les rails de tram nous ont rejoints dans le parcours, lignes discrètes creusées dans l'asphalte. De l'autre côté de la Spree, on passe devant le Friedrichstadt Palast, celui dont toutes les publicités du métro vantent le dernier spectacle, sensé « venir d'un autre monde ». De l'extérieur, il n'a rien de particulier. Mais il a au moins le mérite de faire travailler la machine à imaginer, de mettre en route la machine à rêves : ce « palais » nous promet du spectacle, du grandiose, du Broadway ou des années folles à Berlin ; un peu d'exotisme enfin dans ces hectolitres de béton. Un peu plus loin, une autre machine à imaginer : un vide, un vrai. Une friche, laissée à l'abandon, encore rescapée de l'emprise des promoteurs immobiliers, résistante. Elle suggère ainsi ce qu'a pu être la Friedrichstraße avant les campagnes de reconstruction : des promesses, des espaces à bâtir, des possibles figés entre passé et futur, ne pouvant jamais réellement entrer dans le présent.

Pour terminer, la Friedrichstraße se transforme encore. C'est moins guindé-chic-bureau mais un peu plus populaire-bobo. Des petits cafés et restaurants se trouvent à tous les coins de rues. En guise de point final, on aurait cru trouver un grand vide majestueux, dans lequel la Friedrichstraße serait venue se jeter. Mais c'est un modeste carrefour qui la termine, juste avant le début de la Chausséestraße, joli pléonasme. Alors qu'elle avait commencé si petit ruisseau, la grandiose vient mourir simplement au bord d'autres rues, leur redistribuant son formidable élan.

c. Ku'damm, une fausse représentation des Champs Elysées à Berlin

Kurfürstendamm, ou Ku'damm pour la version courte, est considérée comme « Les Champs Elysées Berlinois ». Ce surnom lui prévaut surtout car elle accueille de nombreuses enseignes de luxe et qu'elle équivaut, par sa taille mais aussi par son aspect, à la célèbre avenue de Paris. En effet, outre les hôtels de luxe parsemés ici et là, ses façades évoquent un temps révolu rappelant certaines façades parisiennes. Les immeubles sont de taille moyenne, bien alignés sur rue avec balcons et moulures en façade. Ku'damm se termine également sur une place chargée d'Histoire. Autre pays, autre temps, autre histoire, mais le monument est bien là, chargé de toute sa puissance symbolique et ponctuant la fin de la rue. La rue est célèbre, les hordes de touristes sont là. Ensuite, des rangées d'arbres, quelques voitures et il semble que le tour est joué. Mais deux choses font pourtant blocage. Tout d'abord, difficile de retrouver ici la formidable mixité culturelle que mijote l'avenue des Champs Elysées (mixité un peu plus présente dans la Tauentzienstraße). Ku'damm est vide et bien trop pince-sans-rire pour attirer les berlinois. Seuls les touristes fortunés y flânent, à la recherche peut-être à Berlin de leur propre ville. Et c'est bien cela qui crée le deuxième obstacle. Là où l'avenue des Champs Elysées se plaçait en symbole de Paris, Ku'damm, à Berlin, est la rue d'ailleurs. C'est une rue d'inspirations diverses qui fait tâche dans un Berlin à l'ambiance finalement relativement unie. Elle semble échappée, ou peut-être rescapée, d'un autre temps, d'une autre ville. Berlin, qui cultive sa

culture alternative et ses artistes, semble bien encombrée de cette luxueuse avenue. Ku'damm, c'est Paris à Berlin, un étrange morceau d'étranger. Néanmoins, elle devient malgré elle le signe que Berlin est bien une ville de diversités, et notamment culturelles.

Mais en plus de cela, Ku'damm n'est pas l'axe de ville que représente l'avenue des Champs Elysées. Elle n'est pas cette allée grandiose à laquelle on pourrait s'attendre. Elle n'est pas cette pose dans la ville, cette respiration. Plus encore, elle ne fait pas limite. Pourtant, Ku'damm ne manque pas des caractéristiques qui pourrait faire d'elle une grandiose ainsi qu'une limite : grande, large, emprunte d'une forte identité ainsi que d'une histoire. Simplement, Berlin compte nombre de rues possédant ces caractéristiques. La plupart des rues de Berlin sont larges et souvent très longues, submergeant ainsi Kufürstendamm. Malgré sa renommée, elle se fond dans la profusion des rues larges et parallèles à elle qui l'entourent et ne parvient pas à l'extirper de ce complexe de rues environnantes. Puis, comme de nombreuses rues à Berlin, c'est une rue qui ne finit pas. Elle possède une fin, du côté de la Gedächtniskirche, étonnamment imprévue : la rue entame une courbe juste avant de se terminer, comme pour laisser une respiration ou ne pas se faire cadre. De son autre côté, la rue entame une disparition progressive, elle s'évanouit, s'endort en s'éloignant de son cœur. On peut y voir l'expression du gradient de voie développé par Lynch : « [Les voies] peuvent avoir une qualité directionnelle qui permette de distinguer facilement le long de l'axe de la voie, une direction de la direction

opposée. Cela peut être obtenu par un gradient, une modification régulière de certaines qualités, modifications qui s'accumulent dans une direction.⁵³ » La rue efface alors petit à petit ce qui faisait sa force et son identité, difficile de tenir la distance. Ainsi, juste avant que Ku'damm ne se jette dans la Hubertusallee peu après le passage du Ring, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même.

d. Friedrichstraße, une rue quartier et limite

Pour trouver la grandiose à Berlin, il faut alors peut-être lorgner du côté de Friedrichstraße. Friedrichstraße, par sa taille et son emplacement central se place comme un axe important dans la ville. De plus, s'inscrivant dans l'axe Nord-Sud, elle est perpendiculaire à la plupart des grandes avenues de Berlin, notamment celle constituant l'axe important Est-Ouest de Berlin telle que la rue du 17 juin ou la Karl-Marx-Allee. Ces rues ont été écartées car elles ne concentrent pas assez d'usages pour approcher l'avenue des Champs Elysées. Au contraire, Friedrichstraße concentre une succession d'activités attirant de nombreuses personnes. La foule est variée et les enseignes diverses. Du même temps, elle porte une histoire qui lui donne en plus une identité bien à elle. Friedrichstraße est moins large que Ku'damm et la plupart des grandes avenues berlinoises mais c'est en cela qu'elle tient sa force. Dans une ville où la plupart des rues sont très larges, une rue qui assume d'être plus étroite et du même coup plus concentrée marque immédiatement. Il y a dans cette rue aux façades neuves et bien alignées, qui se réinvente

⁵³ K. Lynch, *L'image...*, *op. cit.*, p. 61-62.

tout au long de son parcours sans perdre de son élan, quelque chose de particulier. Elle possède de plus deux fins bien définies. Comme l'avenue des Champs Elysées, elle est une rue-quartier. Pour reprendre à nouveau Lynch, elle possède une « imageabilité » très forte : on est tout de suite capable de savoir à quel moment on entre dans cette rue, mais également de sentir lorsque l'on s'en approche. En cela, elle est à la fois un quartier linéaire et une limite importante. Mais comme pour Paris, c'est une limite-couture, qui lie plutôt que sépare, marque un passage plutôt que divise. La force de Friedrichstraße, enfin, est étrangement renforcée par le fait qu'elle ne doit aucunement directionnelle. Aucun monument n'a été pensé pour clôturer cette rue, ou pour donner un cap. Elle doit faire émerger sa force uniquement d'elle-même, ce qu'elle réussit haut-la-main. En ce sens, Friedrichstraße est à l'image de Berlin : une ville qui n'a pas de directions, pas de centre, et qui préfère se concentrer sur un réseau d'axes. C'est la circulation qui est privilégiée, au profit de l'impression d'aller « vers quelque chose ».

Les Champs Elysées d'un côté, Kufürstendamm et Friedrichstraße de l'autre. La grande avenue de Paris est trop ancrée dans Paris pour pouvoir véritablement trouver une rue qui lui corresponde dans Berlin. À Paris, le luxe dessine l'image de la ville : il lui faut de l'espace pour s'exprimer, être célébrer. À Berlin, le luxe est relégué sur un côté, comme un passage obligatoire. À la place est célébrée l'Histoire. Mais si Friedrichstraße s'élève alors comme double berlinois, c'est parce qu'elle s'accorde avec

Berlin comme en miroir des Champs Elysées. Les deux sont bien des rues-quartiers, mais de manière diamétralement opposée. Par extension, on peut lire les dynamiques qui font d'une rue une limite dans la ville. La rue, pour être limite, se doit de proposer une expérience de ville différente. Ainsi, Paris a besoin d'une large rue pour former une limite, une rue qui s'ouvre. Cette rue ira même presque jusqu'à briser métaphoriquement la limite de la ville. Berlin, au contraire, fait naître une rue plus fermée, plus intime. L'espace appelle le repli ; la densité amène l'ouverture. Deux limites différentes mais aux effets identiques : un lien, une couture dans la ville.

Paris Rive Gauche-Friedrichshain – De la réinterprétation des lieux délaissés

Cinquième parcours, le dernier de cette série. Il arpentera des lieux délaissés qui sont devenus, au fil du temps, de véritables quartiers. À travers l'étude de ces lieux et de leurs limites, il s'agira également de comprendre la manière dont les villes évoluent et se transforment ainsi que l'image qu'elles en tirent. Ces lieux, ce sont les quartiers de Paris Rive Gauche et de Friedrichshain. Paris Rive Gauche, comme son nom l'indique, est une Zone d'Aménagement Concerté créée sur les rives de Seine du 13^e arrondissement, et plus précisément dans le quartier administratif dit « de la gare », en face du quartier de Bercy (fig. 20). Entre la Gare d'Austerlitz et Ivry-sur-Seine, cette ancienne zone industrielle fait aujourd'hui l'objet d'une grande opération d'urbanisme, la plus grande depuis les travaux haussmanniens. Friedrichshain, quant à lui, est un quartier appartenant à l'ancien Berlin-Est et se situe dans l'arrondissement de Friedrichshain-Kreuzberg. La partie qui nous intéresse ici se trouve dans le sud du quartier, au-dessus et le long des voies ferrées entre les stations Ostbahnhof et Ostkreuz (fig. 24).



Figure 20 – Carte de situation de Paris Rive Gauche

I. Paris Rive Gauche

a. Quai d'Austerlitz

Départ gare d'Austerlitz, pas loin du jardin des plantes et de ses cris d'animaux. En sortant, on se retrouve vite coincé entre la gare et la Seine : autant la longer, rive gauche en marchant à droite du fleuve. Quai d'Austerlitz, c'est un Paris morne et pas très glorieux qui s'étale : entre les vieux entrepôts aux façades

défraîchies, les entrées livraison à des blocs de bureaux tout de verre vêtus et les rangées de scooter fleurit un affichage sauvage sur les façades disponibles. Peu de passants non plus dans cette rue sans grande âme à l'histoire industrielle. Pourtant, une vague verte ondule sur une façade : c'est la Cité de la Mode et du Design. Les architectes Jakob + Macfarlane ont apporté leur patte à ces anciens Magasins Généraux, qui furent jadis pionniers de la construction en ossature de béton armé dans Paris. Décidant de ne pas modifier la structure originelle, ils font du bâtiment un étrange insecte hybride aux ailes de verre modélisées numériquement. Mémoire industrielle et invention architecturale s'offrent à la Seine. Au-delà de l'architecture, ce lieu est devenu le rendez-vous branché des « clubbers, modeux, curieux et arty⁵⁴ » de la capitale. Sur le toit est prévu déhanchement, musique éclectique et cocktails maisons ; dans les étages musées et autres programmations artistiques, le tout dans un esprit finalement très *berlinois*. À certaines heures, on peut apercevoir derrière la grande baie vitrée un amphi de jeunes étudiants absorbés par leur cours. Un peu plus loin, alors que la Seine s'ouvre au passant, « un habitat ouvrier rudimentaire⁵⁵ » se glisse dans les interstices et encadre le chantier d'un nouvel habitat aux balcons étincelants. La rue est un peu sale, les arbres un peu seuls et de l'autre côté du fleuve s'avance sur l'eau un monstre de

⁵⁴ Vidéo publicitaire commandée par la Cité de la mode et du design et réalisée par l'illustrateur Zaven Najjar en 2015 sur les différents publics de la Cité: *La Cité de la Mode et du Design : clubbers, modeux, curieux, arty !*

⁵⁵ Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Paris : quinze promenades sociologiques*, Paris, Payot, 2009, p. 160.

béton un peu daté : le Ministère de l'Economie et des Finances. On admire en marchant l'ampleur de la bête, visible déjà depuis l'île Saint-Louis. Cet imposant « paquebot » droit sorti d'un film d'anticipation est pourtant l'un des premiers édifices construits (1989) sur les friches de ce quartier parisien de l'amont de la Seine pour entamer sa revalorisation. Les autres projets, acteurs de ce qu'appelle Michel Pinçon « l'éveil⁵⁶ » du quartier en réponse à un ouest de Paris prospère, se succèdent comme des perles le long du collier de la Seine.

b. Tolbiac

Après le pont de Bercy, cheminement piéton au milieu des voitures surmonté de la ligne aérienne 6 du métro, on peut apercevoir le Palais Omnisports de Paris-Bercy de 1984 (récemment rebaptisé AccorHotels Arena) : des pentes herbues, tour de force jardinier, coiffées d'une structure métallique d'un bleu profond. L'émergence sortie de terre se prolonge ensuite dans un parc surélevé auquel il est difficile d'accéder depuis la Seine. On erre à côté du flux automobile le long de ce mur délavé et muet, ne se livrant que dans les quelques arbres osant pointer leur tête au-dessus. Il y a ensuite la Bibliothèque François Mitterrand, la BNF (1989-1998) imaginée par Dominique Perrault et baptisée du nom de celui qui a donné l'impulsion à ce quartier, faisant face à la cinémathèque installée dans un bâtiment de

⁵⁶ Ibid., La notion d'un *éveil* du quartier revient souvent dans le discours de Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot. Le chapitre est intitulé « Paris s'éveille à l'Est ».

Franck Gerry (1994). Ces deux bâtiments sont reliés par une passerelle d'une rare élégance, la passerelle Simone-de-Beauvoir signée par Dietmar Feichtinger (2006). Les noms de l'architecture se succèdent et les tours opalescentes font face aux courbes de pierre. C'est une sphère de culture qui s'est ouverte ici, chaque art ayant érigé son propre édifice. Érudits, étudiants mais aussi passionnés convergent vers ce quartier qui multiplie les couches du passé dans les bâtiments qu'il construit. Pourtant subsiste l'impression tenace d'un quartier qui reste encore à construire. Chaque bâtiment forme ainsi une île de culture, surélevée et détachée de la ville, attirant sa foule en son sein. Aussi ces escaliers monumentaux faisant estrades autour de la bibliothèque : ils isolent le bâtiment de la rue et invitent à une assise pourtant bien peu confortable. Et si l'on s'éloigne de ces points de convergence, on se retrouve rapidement perdu dans un rien, un lieu vidé de son sens. Aucune rue, aucune ville ne lie ces édifices comme posés là au fil du temps, chaque année ajoutant sa pierre. Autour, c'est un espace fluide et indéfini : on y circule au hasard, connaissant seulement l'origine et naviguant à vue vers l'azimut du bâtiment-direction.

La Seine, si elle opère bien sûr en véritable limite, n'est pas en reste d'apporter sa touche aux divertissements du quartier. Non loin de la passerelle ondulante, la piscine flottante Joséphine Baker aux courbes grises offre une autre version du Badeschiff berlinois, bassin flottant sur la Spree. Et, aux pieds de la bibliothèque, est plongé dans le fleuve un étrange petit bateau rouge dont les couleurs rehaussent le tableau. Le Batofar,

institution emblématique, impulse les nuits du quartier à grands coups de musique électronique, pour le plus grand plaisir de la jeunesse parisienne branchée. Le club-restaurant reprend le flambeau de la fête dans Paris, anime les heures creuses et assure ainsi la continuité temporelle de la vie culturelle du quartier.

c. Masséna et au-delà

Plus loin, en passant le pont de Tolbiac, changement de décor. Blocs de logements hauts et tramés, bien alignés sur les ruelles qui les tranchent. Petits restaurants bon marché et boulangeries en rez-de-chaussée, comme pour rappeler au passant qu'il n'a pas encore quitté la ville. Tout cela fait face à un paysage de silos et de tas de sable amassés sur les rives de la Seine. La rue est bien droite – deux voies de chaque côté – et ajoute à la séparation entre les bâtiments et le bord de Seine. La communication est bloquée, l'accès à l'eau, refusé. Si l'on voulait, on pourrait continuer le long de la Seine cette « marche à la limite » jusqu'à l'école d'architecture de Paris Val de Seine, reconversion en 2007 par Frédéric Borel d'une usine d'air comprimé. Mais pour mieux comprendre le quartier, il faut s'y enfoncer, prendre la perpendiculaire et se faufiler entre deux rangées de bâtiments. On pénètre alors dans la ZAC Paris Rive Gauche et plus particulièrement son secteur Masséna (1995-2012), planifié par un autre nom de l'architecture : Christian de Portzamparc. En profitant du dégagement d'un espace vert, dans lequel trône une étrange sculpture d'accumulation de canoës, on peut rencontrer : un stand des associations d'étudiants de l'Université Paris-Diderot,

des jeunes gens sur banc, une poignée d'enfants jouant au foot au coin de la rue et puis un petit parc, que l'on traverse sur un petit pont courbe. Passé ce pont, c'est un quartier Masséna encore plus neuf que l'on découvre et qui exprime véritablement le concept de l'îlot ouvert développé par Portzamparc. Les immeubles sont hauts, jusqu'à R+9, divers et souvent complexes mais bien alignés aux coins de la rue, laissant entre eux des interstices où l'air et le vide s'engouffrent doucement. C'est un grand patchwork de couleurs, de matières, de formes et de concepts qui pourtant forment un ensemble cohérent, une étonnante unité pas si détonante. Les bureaux se fondent au milieu des logements et des équipements et le quartier cultive son identité. En bas, la foule semble répondre aux façades : c'est une foule jeune, dynamique, étudiante, haute en couleur. Une ville jeune pour une ville neuve, en somme. À moins que cela ne soit le contraire. Quelques fresques de street-art çà et là, peu de voitures et même si parfois les rez-de-chaussée peu avenants, si la nouveauté laisse froid, on se prend dans ces rues à rêver de l'invention d'un nouveau Paris aux portes de Paris.



Figure 21 – Fin du quartier Masséna, Mercredi, 19h. Une friche et des rails de trains pour séparer Paris de sa banlieue.

Et puis, en continuant vers l'amont de la Seine, vers la sortie de Paris, nos pas nous mènent sur le boulevard du général d'armée Jean Simon. Un bien long nom pour une rue large et surtout multiple : un trottoir réduit au minimum, une voie vélo à sens unique, deux voies pour le tram T3a, les doubles-voies pour les voitures et, à nouveau, un petit morceau de trottoir. De l'autre côté du boulevard : grilles, barrières et puis friches, chantiers et voies de train, bretelles d'entrées, usines, cheminées fumantes, silos et hangars décorés. Le choc est réel, aussi brutal qu'inattendu. C'est la fin du parcours, la marche est bloquée, stoppée dans l'élan. La ville semble s'arrêter là, nette coupure, le reste appartient à un autre et le piéton est relégué à longer la limite. À travers les barreaux, on peut apercevoir au loin le flux des automobiles sur le périphérique. L'au-delà est incertain

(fig. 21). Et pourtant, juste là, les engins de chantier font signe que les travaux ne sont pas terminés : la promesse de pouvoir un jour poursuivre la marche ?

d. Une rue « éveillée »

Paris Rive Gauche, c'est donc la rue réinventée. La rue fraîchement sortie du cocon, tout juste mise à disposition et qui n'a pas encore eu le temps de faire ses preuves. C'est une rue qui propose dans un Paris somme toute unifié quelque chose de différent : la possibilité de se frotter aux constructions plus hautes et qui ne sont pas liées entre elles. Une rue « ouverte », comme le voulait Christian de Portzamparc, à mi-chemin entre la « rue-corridor » et « l'open-planing », deux villes que l'on pouvait voir par exemple s'opposer à Berlin. Il tient le pari d'une rue à la fois planifiée et non-planifiée, construite et non-construite, multiple mais à la forte identité. Elle en ressort grandie peut-être, en tout cas éclairée d'une réflexion, « éveillée » finalement. Mais elle devient aussi rue qui, à force de ne se voir qu'en elle-même, peine à s'ouvrir et à se faire liaison. Les monuments de culture disposés dans le quartier sont isolés, deviennent îles et peinent à dialoguer ensemble, se faisant face comme en une muette confrontation (fig. 22). Des friches industrielles, des lieux délaissés, Paris a composé une nouvelle rue. Il a transformé, revalorisé, remplacé, impulsé, etc., proposé quelque chose de neuf. Jusqu'à la vie

nocturne, en ouvrant les bords de Seine aux oiseaux de nuit et en formant des lieux dédiés à la musique.



Figure 22 - Paris rive gauche, vue depuis l'Est ; la grande échelle de la BNF, Image tirée de l'article de Donation Senly, « Paris Rive Gauche. Images, réseaux et financement de l'aménagement ». Le quartier est à la fois unifié et recueil de bâtiments monumentaux autonomes.

e. Une limite en attente

Marcher le long de la Seine, c'est bien marcher le long de la limite la plus importante à l'intérieur de Paris : large ruban homogène, elle traverse la ville d'une seule traite. Sa présence est

si forte qu'elle scinde Paris en deux. L'on y parle alors de rive droite et de rive gauche, qui définissent non seulement deux parties de ville mais également deux hémisphères sociologiques, malgré la diversité des quartiers de Paris. On n'est pas le même parisien selon que l'on habite rive droite ou bien rive gauche. À Berlin, la Spree n'a pas cette force de séparation : elle s'y attarde, fait mille circonvolutions et virages et prend son temps pour dessiner un paysage d'eau complexe. La ligne du fleuve est si tortueuse, faites de tressautements, qu'on la croirait dessinée par la main d'un malade. Ce qu'il en résulte, c'est un fleuve qui ne se pose pas en rupture dans la ville : la Spree et ses multiples affluents s'intègrent dans la ville, ne faisant qu'un avec elle. Mais revenons à Paris : dans ce Sud-Est parisien, la Seine n'échappe pas à sa valeur de limite ferme. Il faut distinguer la ZAC Paris Rive Gauche du quartier de Bercy. Ces deux quartiers se construisent de chaque côté de la Seine comme en miroir : une gare (Gare d'Austerlitz et Gare de Lyon), un monument emblématique (La BNF et le POPB) et pour finir un village. Chacun des deux quartiers est pressé par les voies de chemin de fer contre le fleuve, enserrantes et délimitantes. Néanmoins, du côté de Paris Rive Gauche, les voies plongent parfois sous les rues, permettant ainsi au quartier une connexion avec ce que l'on appelle « le vieux 13 ». Dans ces rares rues où les voies de chemin de fer ne font pas limite, les deux quartiers se fondent admirablement l'un dans l'autre, dans une subtile transition. Donatien Senly, qui donne une critique très vive de l'aménagement de ce quartier, nous éclaire sur ce point : « Né du besoin de franchissement des voies ferrées par le tissu urbain résidentiel, le projet ne s'est pas contenté de

passer au-dessus pour relier : il a recouvert pour passer outre.⁵⁷ » Paris Rive Gauche apparaît alors comme un projet « sur dalle », une dalle cette fois-ci recouvrant les voies de chemin de fer afin d'unifier le projet sur un même sol. Quant est-il, alors, des voies ferrées qui jouxtent le périphérique ?

Ainsi délimité d'une frontière franche et d'une autre plus diffuse, le quartier de Paris Rive Gauche est en phase de concevoir sa dernière limite : celle qui fait face au périphérique. Le véritable enjeu de ce quartier se situe donc désormais dans ses constructions futures. Le projet est porté de lier Paris et Ivry-sur-Seine, la commune « de l'autre côté du périph ». L'agence des Ateliers Lion, en charge du projet, planifie la reconfiguration des bretelles d'entrée et de sortie du périphérique afin de libérer les terrains nécessaires à l'urbanisation du site qui, dans les années à venir accueillera des logements, des bureaux, des équipements publics, des commerces et activités, des jardins... Actuellement, la limite est rude, brutale : un paysage d'infrastructures qui n'accueillent pas le piéton. Pourtant, ce paysage reste un lieu de passage, un lien forcé entre Paris et sa banlieue. Paris a voulu ici exprimer sa limite, tracer sa frontière, marquer sa fin pour mieux commencer une autre ville *de l'autre côté*. Elle a voulu se séparer, se barricader derrière une ville d'infrastructures, marquant le passage au fer rouge. Si le lien peut être renoué, il s'agit maintenant de savoir effacer la limite. Il faudra gommer le fracas,

⁵⁷ Donatien Senly, « Paris Rive Gauche. Images, réseaux et financement de l'aménagement », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 82, 1999, p. 27.

atténuer la violence de l'infrastructure. Il faudra ouvrir grand, tracer le passage, diviser les eaux. Peut-être faudra-t-il aussi faire un détour par Berlin, gare d'Ostkreuz, quartier de Berlin-Friedrichshain : un quartier de friches industrielles où la limite s'efface.

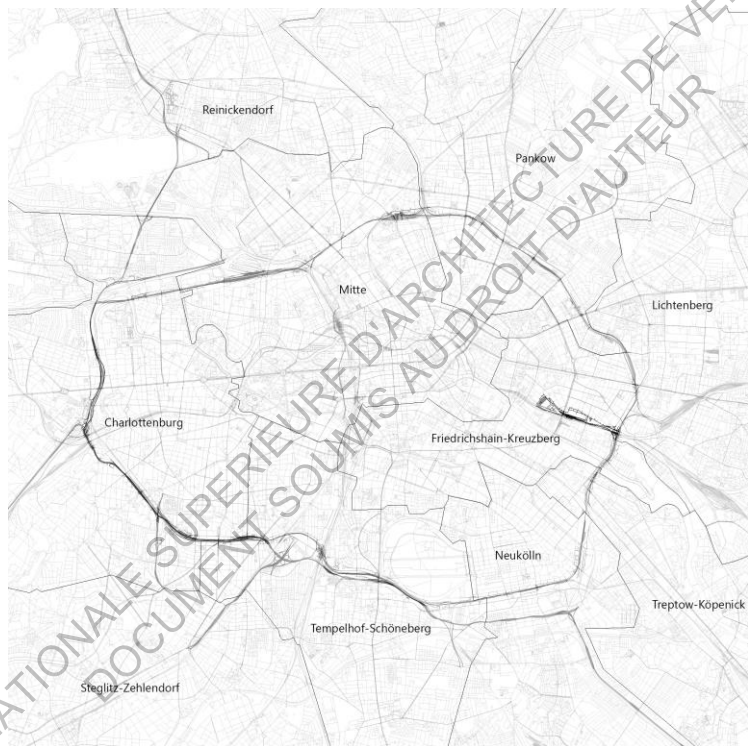


Figure 23 – Carte de situation du parcours dans Friedrichshain

II. Berlin, Friedrichshain

a. Le Berghain

Friedrichshain, quelques pas au sud de la Karl-Marx-Allee par la rue de la Commune de Paris, on est bien dans l'ancien Est de Berlin. Les logements se font plus rares, remplacés par des bâtiments bas et industriels. Ils côtoient un vide, composé d'un chantier et d'une zone que l'on ne saurait qualifier : est-ce une friche, un jardin, une zone de dépôt ? On peut alors choisir de suivre la route, bordée de façades graffitées, ou bien de passer par cette zone indéterminée. Un hangar de METRO nous fait signe au loin et les bâtiments alentours nous signalent que l'on s'approche de voies de chemin de fer. La singularité du lieu, remise dans le contexte berlinois, devient presque banale. Pourtant quelque chose intrigue. Il y a dans ce lieu quelque chose de différent. Il n'est pas facile de mettre immédiatement le doigt dessus, mais c'est petit à petit que cela devient évident : le nombre de personnes présentes dans cette friche industrielle est anormalement élevée. Cela est d'autant plus déroutant que la plupart des rues alentours sont désertes. En effet, cet étrange lieu est loin d'être désert : il est au contraire peuplé de jeunes gens, passant ou bien simplement prenant l'air. Un peu plus loin, ce lieu indéterminé se précise et se fait hybride : pour moitié friche à l'abandon, pour moitié jardin travaillé, planté et doté d'un petit chemin en béton qui serpente dans l'herbe. Un léger bruit attire alors l'oreille, un son de basse pulsant au rythme d'une musique électronique échappée d'une enceinte. C'est ce son volé à la ville qui nous éclaire : ce lieu, et notamment l'ancienne centrale

électrique dont provient la musique, est l'un des lieux les plus « branchés » de Berlin. Ici se trouve le club le plus connu de la capitale, autant pour la qualité de la musique que pour la difficulté d'y entrer : le Berghain (compression de Kreuzberg et de Friedrichshain, arrondissement dans lequel il se trouve). Lorsque l'on se plonge dans les écrits de Franz Hessel, on découvre un Berlin d'une autre époque, insouciant, un Berlin qui aime prolonger la fête jusqu'au lendemain. Ce qu'il reste de cette époque est peut-être cette formidable pulsion de fête. Le Berghain est la représentation du Berlin d'aujourd'hui et de la manière dont vivent les jeunes berlinois. Un lieu rapiécé, déglingué, sans attraits, au milieu de nulle part et de préférence une friche à l'esthétique industrielle, et la musique fera le reste. Dimanche, fin d'après-midi, le club est encore ouvert et le restera au moins jusqu'au lendemain matin. C'est la fin pour les uns, le début pour les autres. Il est facile d'imaginer la foule aux « heures de pointe », samedi et vendredi soir, habillée en noir de la tête aux pieds, se presser devant les portes et s'engager dans une interminable queue à l'issue incertaine. La moitié sera constituée d'habitues, l'autre de gens qui viennent rechercher une expérience différente, des touristes pour beaucoup. Ceux-là stressent à l'idée d'atteindre le passage obligatoire, le vigile devenu entité berlinoise au regard critique et intraitable, véritable cerbère qui seul décidera de l'ouverture de la porte. Tous viennent ici s'abandonner, dédier leur corps à la musique. Lorsque les portes s'ouvrent, les barrières tombent et s'ouvre un monde où le jugement n'existe plus, où tout est possible. Tout peut arriver dans ces lieux confinés, plongés dans le noir, emplis

par la fumée artificielle et le son qui prend possession du corps. Chacun est libre d'être ce qu'il veut, sans que le regard de la société ne s'abatte, tranchant. On vient pour s'oublier, se vider des pensées quotidiennes et parasites pour ne s'ouvrir qu'à une seule chose : la musique. Dans ces boîtes, ce ne sont plus des êtres humains que l'on croise, mais simplement des corps. L'esprit se vide pour que le corps prenne le dessus. Il s'exprime alors, parle dans sa danse. Ce que l'on vient chercher ici, c'est l'abandon de soi, pour n'être plus rien qu'un corps au milieu de la foule, un corps qui, vidé de toutes prétentions, peut vibrer à l'unisson avec les autres corps, dans un seul souffle.

Il est intéressant de noter où l'on trouve ces types de lieux. Ils sont de préférence au milieu de la ville, mais également au centre d'un vide et souvent jouxtant les voies de chemin de fer. La première raison à cela est toute pragmatique : créateurs de bruit et de désordre, on cherche à les isoler des habitations. Mais, surtout, il s'agit ici de refoulement. Ce ne sont pas des lieux « dignes » de prendre place dans une rue bien droite et bien rangée. Ils sont rejetés comme des activités bruyantes mais également comme des activités que l'on chercherait à enfouir et à dissimuler. Au fil du temps, ces lieux se sont ainsi développés par rapport à cela : ils se sont emparés de cette image pour en faire une véritable identité, une « marque de fabrique ». Celle de l'esthétique industrielle, celle de la friche, du déglingué, du rapiécé, du délaissé, du temps qui s'écoule, inexorable, celle de la ruine. Et c'est maintenant ce que l'on vient chercher à Berlin : le frisson particulier d'un lieu déperé que l'on fait revivre.

b. Warschauerstraße

En s'avancant dans le parc, on croise ainsi toutes sortes d'oiseaux de nuit, percés, tatoués et surtout habillés de noir. On longe les voies de chemin de fer, un terrain de sport et on émerge alors au bord d'une grande route. On a presque regagné la ville, les voitures filent de nouveau. Mais l'on fait alors face à un autre lieu de la vie nocturne de Berlin : celui-ci est un complexe, une véritable cité dédiée à la fête. Au bord du chemin de fer s'étend, tagué et sale, le complexe de Warschauerstraße. Appelé aussi RAW-Gelände en référence à l'ancien propriétaire des lieux (RAW pour *Reichsbahnausbesserungswerk*, atelier de réparation de la société de chemin de fer de l'ex-RDA), c'est un regroupement de boîtes, toutes plus étranges et fermées les unes que les autres ; une cohabitation entre royaumes de la nuit. Le projet culturel alternatif qui a donné lieu à ce complexe avait pour crédo « mettre à disposition et rendre accessible une culture de qualité ». À Warschauerstraße, le mot « boîte » prend réellement son sens : ce sont des hangars posés au milieu d'un vide et entre lesquels le fêtard se promène avant de choisir celle dont la musique lui parlera le plus. Ce rassemblement crée un effet de groupe : on se retrouve dans un même endroit, un monde « à part » et en marge de la ville. Le paradoxe de cet endroit, c'est qu'il devient de plus en plus touristique. Les foules viennent à Berlin pour ces lieux de fête : ce qui était en marge devient alors temple de la consommation de masse.

Pour poursuivre la marche, il faut ainsi contourner le complexe de Warschauerstraße en prenant la Revalerstraße. Le complexe nous suit le long de la rue comme une présence fantomatique : il se dissimule derrière un long mur de briques, tagué et recouvert d'affiches. De la rue, on peut ressentir que quelque chose se trame de l'autre côté de ce mur, mais jamais il ne s'ouvrira pour laisser apercevoir ce qu'il cache. Le mur ne dit que très peu de ce qu'il dissimule. Et pourtant il parle : c'est un mur très bavard, criblé de mots et d'images. Un mur qui bégaie, se répète, se contredit parfois, mais a le mérite d'animer le parcours. Il fait face à des maisons en chantier, autre preuve que Berlin ne s'arrête jamais, une ville qui gronde sans jamais s'endormir un instant. Un peu plus loin, ce sont les premières friches de chantiers et le vide d'un REWE (magasin de grande distribution allemand) qui nous réveillent et prédisent le grand désordre d'Ostkreuz.

c. Ostkreuz

Ostkreuz se repère en effet de loin. On peut présager ce fouillis, cet entrechoquement continu. Une tour de brique inusitée qui fait office de repère et de marqueur, un bout de parc, des matériaux et des barrières de chantier..., Ostkreuz est un chantier continu et perpétuel. C'est d'abord, bien entendu, un important point d'échange : une gare où se superpose différentes lignes de S-Bahn et, un peu plus loin, de bus et de tram. Les lignes se croisent, s'entrecroisent, passent les unes au-dessus des autres en un enchevêtrement complexe. La particularité des gares de Berlin (à la différence de celles de Paris) est qu'elles sont

construites non pas horizontalement mais bien dans une épaisseur verticale, elles sont une série de states disposées dans la hauteur. L'autre particularité est qu'elles ne sont presque jamais des terminus. Les trains en partance pour l'Allemagne prennent le temps de circuler dans toutes les grandes gares de Berlin avant de prendre leur envol. Les grandes lignes côtoient alors les lignes de S-Bahn, se croisant dans un balai réglé à la minute. Plus l'on s'approche d'Ostkreuz et plus le chantier s'impose, envahit tout l'espace. Des montagnes de sable, de gravas ou de débris, des engins au repos, on circule à l'intérieur du chantier. Lorsque celui-ci se repose, il permet de pouvoir l'observer à loisir : il semble figé, inexorablement bloqué dans cette situation, présent depuis toujours et destiné à rester encore longtemps. Des barrières se dressent sur notre chemin un peu partout, nous obligeant à faire détours et demi-tours et prendre le temps de circuler. Ce qui ressort alors, c'est comme l'inexorabilité des choses : Ostkreuz n'est pas dans l'état de changement incessant qu'il semble laisser paraître. Il a au contraire atteint ce qu'il est dans cette condition. Il est ce chantier, ce fouillis, ce désordre : c'est cela même qui fait son identité. Et, peut-être, est-ce également ce qui fait Berlin : une capacité à continuellement bouger et se transformer sans jamais se poser, ni trouver sa propre forme. Christian Prigent pose la question non formulée « Berlin sera peut-être un jour⁵⁸ ». Mais Berlin ne sera peut-être jamais. Car Berlin est peut-être déjà : il est le mouvement, il est le renouvellement, une éternelle

⁵⁸ Christian Prigent, *Berlin sera peut-être un jour*, Berlin, La ville brûle, 2015

jeunesse sur les ruines d'un passé que l'on veut à la fois enfouir mais ne pas oublier. Il se « fait » dans cela.



Figure 24 – Ostkreuz, Dimanche, 17h. La gare en continué chantier conserve tout de même un passage pour la traverser.

d. Un quartier inventé

Friedrichshain, mais plus particulièrement le morceau de quartier parcouru, c'est une ville qui se nie : une ville de friches industrielles et ferroviaires, une ville de rien, une ville de restes. Mais, à nouveau, une ville réinventée. Difficile de parler de rues dans ce fatras de boîtes posées comme au hasard ou dans cet amas de chantier. Pourtant, Berlin fait de ces lieux délaissés et abandonnés un de ses hauts lieux : un lieu fort, qui vibre, bouge, vit, crée ! La réinvention passe ici par le corps et par la capacité

des berlinois à s'approprier des lieux oubliés et en ruine. La ruine, à Berlin, est symbole d'espoir, de possibilité de renouveau. La ville délaissée est prise d'assaut par ses habitants, qui s'empressent de la faire revivre. Cette renaissance passe par l'usage : la musique, la fête et la danse. Pas question ici de planification, ni même de composition : il s'agit de faire naître la ville là où elle n'est pas et avec les seules conditions qu'elle offre. Cet esprit berlinois forme des lieux qui, en retour, fondent l'image de la ville. Ils en font un symbole : la ville devient cette réinvention d'elle-même, ce perpétuel renouvellement. La réinvention appelle la réinvention et Berlin doit alors sans cesse chercher de nouveaux lieux pour alimenter cet esprit et toujours rester frais, neuf et vivant.

e. Une limite effacée

À partir de cette marche, il est intéressant de se pencher sur la notion de « quartier ». Le terme de « quartier » est ici utilisé un peu abusivement, car il ne possède pas de nom pour le désigner. Il s'agit, comme pour Neukölln, d'une partie seulement du quartier de Friedrichshain. Néanmoins, ce lieu possède une identité forte, d'abord car il est un ensemble de lieux délaissés avant de devenir un ensemble de lieux réappropriés et réinventés. Ce « quartier » se délimite alors par son intensité et par la force de son activité. La concentration des « boîtes » crée un point de convergence et ce que Kevin Lynch appelle une « unité thématique » : « L'unité thématique qui en résultait se distinguait par contraste avec le reste de la ville et pouvait se

reconnaître immédiatement.⁵⁹ » C'est par cette unité et cette concentration que l'on peut parler de quartier. Celui-ci se délimite alors assez facilement au sud par les voies de chemin de fer – qui le font en retour – et au nord par la reprise de la ville et des bâtiments. On peut ensuite noter que le quartier se divise en deux zones : celle du Berghain et celle de Warshauerstraße, nommée par métonymie avec la rue et à la station de S-Bahn du même nom. La Helsingfoserstraße, qui longe la zone du Berghain, et la Revalerstraße s'inscrivent alors comme rues-limites des deux zones. Elles sont dans ce quartier les derniers témoins de la ville. Dans *L'image de la ville*, Lynch propose que les voies (les rues) puissent devenir quartiers. Ici, il s'agit plutôt d'une limite devenue quartier. En effet, ce lieu délaissé s'apparente assez facilement à une zone de transition : il se glisse dans l'épanchement, l'épaisseur des voies de chemin de fer. Les voies ferrées faisant ici limite, elles transmettent à ce quartier son caractère de frontière. Ainsi, c'est par la réappropriation que ce lieu-limite a pu être élevé au rang de quartier. C'est par l'action des berlinois et leur volonté d'agir sur leur ville. En cela s'exprime l'esprit de la culture alternative berlinoise.

Quant au franchissement d'Ostkreuz un peu plus loin, il revient à franchir le « Ring », cette ligne de S-Bahn qui circule en un cercle dans Berlin et qui est ici la limite imaginaire de mes recherches. Le Ring est en lui-même une limite, il faut le souligner. Il en possède toutes les caractéristiques : linéaire, massif, long et repérable de loin. Le passer relève du véritable passage et place

⁵⁹ Kevin Lynch, *L'image de la cité*, Paris, Dunod, 1960, p. 80.

le passant dans une situation autre, de transition. Pourtant, à Berlin, l'« autre côté » n'est pas *autre* : il à l'inverse en continuité, en lien. Cela tient, il semble, à plusieurs choses. Le Ring est tout d'abord une limite qui sait se faire discrète : elle est tout d'abord peu épaisse, même dans un lieu tel qu'Ostkreuz qui multiplie les strates et les chantiers, sa traversée est ainsi courte et incorpore toujours le piéton. Mais c'est également une limite qui s'efface grâce à la ville elle-même. À l'approche du Ring, ou bien après l'avoir dépassé, la ville s'adapte à ce qui se trouve « de l'autre côté ». Lorsqu'elle se fait plus dense, elle garde une forme de densité. La typologie des bâtiments et des rues est conservée, elle incorpore le Ring, qui se fond dans un quartier unifié. Le plus souvent, elle organise sa propre disparition : elle se fait moins dense, diminue le nombre de bâtiments ou d'activités... Cela fait alors du Ring un élément parmi une large zone de transition. La limite est gommée, effacée en s'étalant, se faisant la plus diffuse possible. Le passage s'effectue alors naturellement, la transition est douce et devient, finalement, évidente.

Paris Rive Gauche-Friedrichshain. La comparaison pourrait paraître étrange et prêter à sourire. Mais ces quartiers se rejoignent finalement sur plusieurs points : le lien avec les voies de chemin de fer, la proximité avec une gare, le passé industriel et, enfin, la volonté de réinvention de ce passé. Mais si à Paris la réinvention passe par la planification et le dessin, elle est à Berlin synonyme de réappropriation. D'un côté, le lieu délaissé est confié à des architectes, de l'autre, il renaît de lui-même et de ses

condres par l'action d'une ou deux personnes. Les deux villes cultivent la dynamique, mais celle-ci s'exprime de manière radicalement différente. Ainsi, alors qu'à Paris la limite représentée par les voies ferrées est niée par l'enfouissement et le recouvrement, à Berlin elle est saisie comme telle pour en faire quelque chose de neuf. L'industriel et la zone délaissée n'ont pas la même signification dans les deux villes : ils sont d'un côté jugés nuisibles – cachez ces voies que je ne saurais voir ! – mais possèdent de l'autre une véritable qualité, qui devient finalement recherchée. Enfin, ces quartiers possèdent un lien fort avec la « limite » de la ville, réelle pour Paris et artificielle dans le cadre des recherches pour Berlin. Ils révèlent à quel point une limite peut avoir un impact fort sur le marcheur et sur la ville. Bloquer la marche n'est jamais un acte anodin et revient finalement à tracer une frontière, une ligne de séparation. Berlin prône la limite effacée, diffuse, la limite-transition. Paris, quant à lui, se situe ici à un moment-charnière : la possibilité soit de se lier à sa banlieue, soit de renforcer de nouveau sa limite.

Conclusion

Comment se confronter à la ville ? La ville dans son immensité. La ville dans sa complexité. Comment définir les régions, les cadres sur lesquels se concentrer, les particularités pour mieux suggérer une globalité ? C'est la marche qui est ici le phare, le guide des recherches. Une marche lente, qui sait voir, écouter, sentir, capturer l'instant au rythme de la ville. Un mouvement nécessaire. À travers elle a été faite l'expérience de la ville. Et c'est à travers elle encore que des cadres ont pu être dessinés : ils sont nés *sur le terrain* de la rencontre de configurations spatiales et de situations. Cadres qui, questionnés, ont précisé les enjeux de ces situations et révélé des particularités et des liens forts entretenus avec la rue. Pour le premier parcours entre les quartiers d'immigration de Barbès et Neukölln, c'est une rue hybride et habitée par l'usage qui a été mise à jour. Le second a dévoilé une rue oubliée par l'innovation urbaine développée au Front-de-Seine à Hansaviertel, bien que de manière radicalement différente. Quant au troisième, c'est un cas particulier qui a été évoqué : les parcs urbains de Paris et Berlin. Si d'un côté les jardins et leurs usages sont composés pour les citadins, ils sont de l'autre libres et inventés par ceux-ci. Avec le quatrième, il s'est agi de rues devenues quartiers et parfois axes de ville : l'avenue des Champs Élysées, Ku'damm et Friedrichstraße. Enfin, le dernier parcours a traversé des lieux « à la limite » qui ont développé quartiers et rues par réinvention. Mais alors que Paris Rive Gauche avait affiché fièrement son Plan d'Aménagement de Zone, Friedrichshain s'était construit grâce à sa réappropriation par un usage imprévu. Par assemblage et montage de ces

situations, on obtient deux villes étranges et bigarrées, faites de creux et de protubérances. Des villes hétérogènes mais ainsi plurielles. Mais alors se dégage, dans les interstices, deux esprits de ville : Berlin devient un lieu de l'improvisation, de la réappropriation et du « laisser faire ». Aucun lieu, aussi délaissé soit-il, ne se perd à Berlin : il est réinventé, « avec les moyens du bord », pour devenir autre. Paris, quant à lui, reste un lieu de la maîtrise architecturale et urbanistique, de la composition et de la planification. Paris ne peut se permettre de perdre un lieu de sa ville : celui-ci devient alors l'occasion de réfléchir à de nouvelles manières de faire la ville, une réinvention qui veut se faire modèle d'architecture pour les années à venir. Néanmoins, les espaces qui lui permettent de le faire se raréfient, obligeant la ville à se reconstruire sur elle-même. Berlin incarne ainsi le mouvement, la liberté alors que Paris semble figé, une ville dont l'histoire serait déjà écrite. Mais par-delà ces différences se tisse graduellement entre ces deux villes un lien, léger et dynamique, qui s'inscrit dans la continuité de l'histoire croisée de ces deux villes. Elles poursuivent leur interaction et leur construction en miroir. Elles se répondent, s'emparant à nouveau de l'expression « tout le contraire de », mais également se correspondent, se rejoignent sur certains points avant de diverger. Parfois, enfin, elles se complètent et deviennent un duo dynamique qu'il devient difficile de dissocier.

À partir de ces deux villes et des situations qu'elles révèlent, c'est également la notion de limite qui est explorée et questionnée. Ces situations, remises en perspective, se

confrontent en effet à l'espace physique de la rue et de la ville. Elles deviennent alors des formes de « quartiers », donnant chacune au passage leur propre définition de quartier. La notion de quartier se définit notamment à travers la relation étroite qu'entretiennent ces situations avec leurs limites : ces limites prennent des aspects aussi divers que les quartiers auxquels elles sont rattachées. Elles se pensent toujours en effet dans une interaction continue avec le quartier, et donc avec les situations qui forgent les quartiers. Elles évoluent alors toujours conjointement avec celles-ci en un ensemble dynamique. Ainsi, des limites peuvent induire des situations ou au contraire émaner de celles-ci. Petit à petit, se dessine alors une véritable typologie de la limite. Cette limite peut tout d'abord être mouvante, comme dans le cas de Barbès et Neukölln : elle évolue en même temps que l'usage qui la forme et en fonction de la personne qui la représente. Dans ce cas, la limite se fait très volatile, car issue d'une chose également volatile, ce qui ne l'empêche pas d'être fortement sensible. La limite peut ensuite également être *franche* ou au contraire *effacée*. Dans le premier cas, et c'est le cas du quartier du Front-de-Seine et d'Hansaviertel, elle est brute, fortement marquée, voire violente mais pas nécessairement infranchissable. Dans le second, que l'on retrouve à Friedrichshain, elle est douce, diffuse et permet une transition entre deux zones. Plus encore que les autres limites, elle fait intervenir les éléments constitutifs des deux zones qu'elle sépare, leur transmettant son caractère de limite. Ensuite, la limite peut devenir *couture*. C'est par exemple ce que deviennent les axes de ville de Friedrichstraße et des Champs Elysées, qui par leur

ampleur marquent fortement la ville tout en se faisant lien. Enfin, dans certaines circonstances, la limite peut se faire *temporelle*. Elle devient alors modifiable dans le temps, passant par exemple d'une limite franche à une limite *poreuse*, limite qui permet le passage à certains points choisis. En cela, elle influe grandement sur les situations qu'elle régule, comme c'est le cas pour les parcs urbains.

De cette typologie, on peut alors extraire une définition de la « limite », celle qui agit en tant qu'actrice d'une situation : la limite est un lieu qui place celui qui la traverse dans un état *autre*, un état de changement. La limite est *ressentie*. Elle influe sur le moi du passeur de la limite, changeant brusquement sa définition. Le lien que le passeur (celui qui traverse, passe la limite) entretient avec la ville est transformé par la limite. En traversant une limite, la vision du monde est modifiée : une transition s'effectue. Cette limite, finalement, est interne. Elle est la transposition, la projection d'un état de changement du moi sur la ville. Il y a des limites réelles, il y en a d'autres moins saisissables. On peut, comme ici, les répertorier et déceler dans la ville les éléments tendant à faire et à devenir limites. On peut définir des motifs : ainsi la voie de chemin de fer, ainsi l'axe de ville, etc. Mais elles ne deviennent limites qu'à partir du moment où le passeur les ressent comme telle. Les limites les plus fortes, si elles ne sont pas forcément les plus limitantes, seront alors celles qui influent grandement sur le passeur, le faisant passer brusquement d'un état à un autre, radicalement différent. Encore plus importante sera la limite si celle-ci est épaisse et créé son

propre milieu dans lequel le passeur se trouve dans un état tiers, un état de transition. À l'inverse, les limites influenceront faiblement si elles ne marquent pas. Et cet état tiers, cet état de transition, pourrait se définir comme un état de *seuil*.

« C'est cette coupure qui nous assure que notre signifiant ne se désintéresse pas du monde extérieur, qu'il n'obéira pas à ses propres lois sans que ses traits ne soient interrompus, ses formes ouvertes et que ce qu'il représente d'espace ouvert à nous, ce seuil c'est aussi celui qui s'ouvre sur le grand large.⁶⁰ »

Et c'est cet *état de seuil* qui va induire le rapport à la ville, finalement l'image de la ville. Alors, on peut effectuer un retour sur la définition de Lynch : « Des éléments linéaires qui ne sont pas considérés comme des voies : ce sont généralement, mais pas toujours, les frontières entre deux sortes de zones. »

La définition se trouve ainsi emprunte d'une désincarnation face à l'usage, qu'elle occulte trop rapidement. Si Michel Agier prônait une ville dé-spatialisée, Kevin Lynch propose à l'inverse une vision de la ville trop centrée sur l'image et la forme, bien qu'il se base sur des expériences de terrain. À travers la marche, il s'agit de se placer sur un entre-deux : elle fait le lien entre situations et spatialité, qui se pensent dans un ensemble dynamique. Elle induit également un retour à un aspect plus sensoriel et sensitif de la ville. Car si la limite, qui se fait le point

⁶⁰ Henri Gaudin, *Seuils et d'ailleurs*, Paris, Éditions du demi-cercle, 1992, p. 177.

de départ du développement de la ville, est ressentie, elle n'appartient plus exactement du domaine de la lisibilité. Alors c'est peut-être une ville plus viscérale qu'il faut penser, une ville qui accepte la pluralité des perceptions qu'elle peut induire et qui laisse un espace, une marge, une marche de liberté.

À partir de cela, on peut étendre et ouvrir la réflexion aux limites de la ville elle-même. Paris est une ville de limites, qui cultive sans cesse la limite, la faisant fleurir. Elle a érigé avec le périphérique sa dernière limite, brute et brutale, qui exige pour la traverser de se placer dans un état de seuil proche d'un état de deuil. Pour pouvoir entrer dans Paris, on doit oublier d'où l'on vient, s'offrir simplement à la ville. Cet état de seuil relève alors pratiquement du rituel. On « passe le périph' » toujours, en un passage obligatoire qui se mue en simple métaphore lorsque l'on se rend à Paris en métro. C'est une limite épaisse, qui crée son propre univers, son propre *état de limite*. C'est une limite forte car ressentie par le plus grand monde. À Berlin, rien de cela. Pas de limites, simplement une ville fluide et dynamique. Ou plutôt une ville qui, au lieu de rejeter la limite, l'a absorbée et digérée en son sein. En effet, Christian Prigent écrivait peu après la chute du mur à propos de la Potsdamer Platz : « Quelle autre ville que Berlin s'arrête ainsi net sur une limite matérialisée, qui coupe le tissu urbain de ce qui, immédiatement, est une campagne ? Quelle autre ville a sa banlieue – son lieu de bannissement – en son cœur même ?⁶¹ » Par son histoire, elle a

⁶¹ Christian Prigent, *Berlin sera peut-être un jour*, Berlin, La ville brûle, 2015, p. 109.

développé un lien particulier avec la limite, la poussant par la suite à s'en affranchir et à l'effacer. C'est ainsi que Berlin est une ville qui n'a pas de frontières, qui peut s'étendre toujours plus sans jamais s'altérer. Paris, en revanche, tente de toujours s'agrandir avec le Grand Paris. Mais malgré cela, la limite formée par le périphérique bloque à la fois communication et développement de la ville. L'enjeu pour Paris serait alors de se concentrer sur cette limite, de travailler cette « ville du périphérique », à la manière du collectif d'architectes TOMATO⁶². Travailler la transition, le lien pour peut-être l'effacer, mais surtout changer sa perception dans l'esprit du passager. On repense alors à Michel Agier, qui écrit dans *La condition cosmopolite* :

« Réapprendre à observer la frontière où se trouve l'autre, l'« homme-frontière », prendre le temps de la voir et de la fréquenter, est devenu l'un des enjeux majeurs de notre temps. Ce qui s'y passe est ce par quoi nous sommes *dans* le monde et *du* monde.⁶³ »

Pour finir, c'est vers Henri Gaudin qu'il faut se tourner. Il résume simplement, en une phrase, tout l'enjeu dissimulé dans la limite et le seuil :

« Comment désencombrer, faire des brèches, créer les passages pour que nous marchions ?⁶⁴ »

⁶² Tomato architectes, *Paris, la ville du périphérique*, Paris, Éditions du Moniteur, 2003.

⁶³ Michel Agier, *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte, 2013, p. 7.

⁶⁴ Henri Gaudin, *Seuils...*, *op. cit.*, p. 55.

Bibliographie

AGIER Michel, *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte, 2013.

AGIER (Michel), « Les savoirs urbains de l'anthropologie », *Enquête [En ligne]*, n° 4, 1996.

BAUDELAIRE (Charles), *Le peintre de la vie moderne*, Paris, Fayard, 2010.

BENJAMIN (Walter), *Paris, capitale du XIXe siècle. Le livre des passages*, Paris, Le Cerf, 1997.

DEBIE (Franck), « Pas de parcs pour Paris ? (No parks for Paris ?) », *Bulletin de l'Association de géographes français*, 66e année, 1989.

FOUCAULT (Michel), *Le corps utopique, Les hétérotopies*, Paris, Éditions Lignes, 2012.

GAUDIN (Henri), *Seuils et d'ailleurs*, Paris, Éditions du demi-cercle, 1992.

GRESILLON Boris, « "Faces cachées de l'urbain" ou éléments d'une nouvelle centralité ? [Les lieux de la culture homosexuelle à Berlin] », *Espace géographique*, tome 29, n°4, 2000.

HESSEL (Franz), *Promenades dans Berlin*, Paris, L'Herne, 2012.

KRACAUER (Siegfried), *Rues de Berlin et d'ailleurs*, Paris, Les belles lettres, 2013, (édition originale 1964).

LALLEMENT (Emmanuelle), *La ville marchande, enquête à Barbès*, Paris, Teraedre, 2010.

LAPLANTINE (François), « L'anthropologie genre métis », dans, *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive: Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, sous la direction de Christian Ghasarian, Armand Colin, 2002.

LYNCH (Kevin), *L'image de la cité*, Paris, Dunod, 1960.

PETONNET (Colette), « L'Observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *L'Homme*, tome 22, n°4, 1982.

PINÇON (Michel) et PINÇON-CHARLOT (Monique), *Paris : quinze promenades sociologiques*, Paris, Payot, 2009.

PRIGENT (Christian), *Berlin sera peut-être un jour*, Berlin, La ville brûle, 2015.

ROBIN (Régine), *Berlin Chantiers*, Paris, Editions Stock, 2001.

SENLÉY (Donatien), « Paris Rive Gauche. Images, réseaux et financement de l'aménagement », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 82, 1999.

TOMATO ARCHITECTES, *Paris, la ville du périphérique*, Paris, Éditions du Moniteur, 2003.

UNGERS (Oswald Mathias) et KOOLHAAS (Rem), *La ville dans la ville, Berlin : un archipel vert*, Berlin, Lars Müller Publishers, 1977.

VOLDMAN (Danièle), « Le parc de la villette entre Thélème et Disneyland », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°8, 1985.

WAJSBROT (Cécile), *Berliner Ensemble*, Berlin, La ville brûle, 2015.

ZISCHLER (Hanns), *Berlin est trop grand pour Berlin*, Paris, Editions Macula, 2013.

Filmographie

BOBER (Robert), *En remontant la rue Vilin*, VF films production, INA, La Sept, Centre audiovisuel de Paris, 1992.

DOUTRIAUX (Claire), *Karambolage*, ARTE France Développement, depuis 2004, épisodes de 12min.

WENDERS (Wim), *Les ailes du désir*, Tamasa Distribution, 1987, 128 min.

WILNER (Frédéric), *Paris-Berlin, destins croisés*, ARTE France Développement, 2015, série de 4 épisodes de 52 min.

Iconographie

Figure 1 – Photogramme, *Les ailes du désir*, Wim Wenders, 1987. Source : <http://wimwendersstiftung.de/film/der-himmel-ueber-berlin/>

Figure 2 – Carte de Paris, Michelin, éditions des Voyages, 2002, scannée

Figure 3 – Carte de Berlin, Falk, 2013, scannée

Figure 4 – Document de l'auteure, Carte de situation de Barbès à Paris

Figure 5 – Photo de l'auteure, 2016, Rue des Poissonniers, Vendredi, 15h.

Figure 6 – Document de l’auteure, Carte de situation du parcours dans Neukölln

Figure 7 - Photo de l’auteure, Sonnenallee, 2016, Samedi 16h.

Figure 8 – Document de l’auteure, Carte de situation du quartier du Front-de-Seine à Paris

Figure 9 – Photo de l’auteure, Quartier du Front-de-Seine (dessous), 2016, Vendredi, 18h

Figure 10 - Photo de l’auteure, Quartier du Front-de-Seine (dessus), 2016, Vendredi, 18h

Figure 11 – Document de l’auteure, Carte de situation du Hansaviertel à Berlin

Figure 12 – Photo de l’auteure, Hansaviertel, 2016, Lundi, 12h

Figure 13 – Document de l’auteure, Carte de situation des parcs de Paris

Figure 14 – Photo de l’auteur, Jardin du Luxembourg, 2013, Dimanche, 15h

Figure 15 – Document de l’auteure, Carte de situation des parcs de Berlin

Figure 16 – Photo de l’auteure, Tempelhofer Feld, 2016, Mardi, 16h

Figure 17 – Document de l’auteure, Carte de situation de l’avenue des Champs Elysées à Paris

Figure 18 – Document de l’auteure, Carte de situation de Kufürstendamm et Friedrichstraße à Berlin

Figure 19 – Photo de l’auteure, Ku’damm, 2016, Samedi, 16h.

Figure 20 – Document de l’auteure, Carte de situation de Paris Rive Gauche

Figure 21 – Photo de l’auteure, Fin du quartier Masséna, 2016, Mercredi, 19h.

Figure 22 - Paris rive gauche, vue depuis l'Est ; la grande échelle de la BNF, Image tirée de l'article de Donation Senly, « Paris Rive Gauche. Images, réseaux et financement de l'aménagement », Les Annales de la recherche urbaine, n° 82, 1999.

Figure 24 – Document de l’auteure, Carte de situation du parcours dans Friedrichshain

Figure 25 – Photo de l’auteure, Ostkreuz, 2016, Dimanche, 17h.